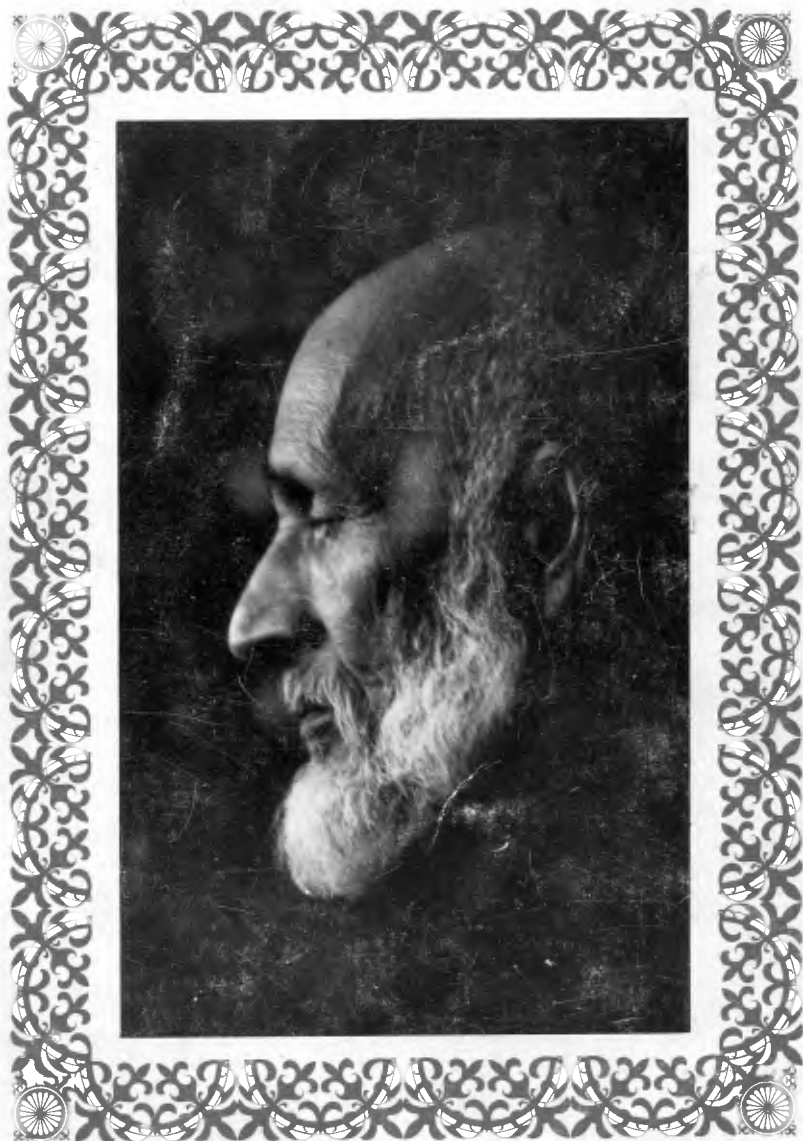


Mon Maître



P. RAJAGOPALACHARI

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Le Maître

Premières impressions	1
L'environnement	17
La tolérance	32
Le devoir	53
L'amour	84

DEUXIÈME PARTIE

Son enseignement et son oeuvre

L'âme en quête de sa voie	105
Eveil spirituel	136
Le rôle du Guru	163
Expériences spirituelles	201
Le don de la Libération	214
Postscriptum	239
Glossaire	241
Centres "Sahaj Marg"	
en pays francophones	247

PREMIÈRE PARTIE

Le Maître



PREMIÈRES IMPRESSIONS

Je fus introduit à la Mission à la fin mars 1964 par Shri Vira Raghavan, Précepteur-Responsable du Centre de Madras. Avant d'adhérer à cette grande organisation, je n'avais jamais entendu parler d'elle auparavant. Shri Vira Raghavan et mon père se sont liés d'amitié par l'intérêt qu'ils partageaient pour l'homéopathie. Shri Vira Raghavan venait nous rendre visite de temps à autre, généralement en tant que conseiller médical lorsque l'état de santé de mon fils nécessitait son attention. Mes rapports avec lui à l'époque furent tout ce qu'il y avait de plus superficiels, étant restreints à quelques brefs échanges de politesse. Un jour en février (un jour très faste pour moi !), Shri Vira Raghavan remarqua, tout à fait par hasard, quelques livres auxquels je m'intéressais, notamment sur le yoga, la psychologie, la philosophie, le mysticisme etc. Il me dit : "Puisque vous vous intéressez à ce genre de chose, pourquoi ne les essayeriez-vous pas dans la pratique ?" Je lui ai répondu que j'avais en effet tenté quelques expériences dans ce domaine pendant plusieurs années mais que, faute d'une direction appropriée, j'avais abandonné tout

exercice pratique d'une sādhana yogique. Shri Vira Raghavan me dit alors : "Nous sommes un petit groupe de personnes qui méditent ensemble. Si cela vous intéresse vous pourriez vous joindre à nous et essayer notre méthode ?" J'acceptai aussitôt. Mon père m'accompagna pour cette première séance qui eut lieu le dimanche suivant et qui tomba par hasard sur le jour du Vasant Panchami. Mon introduction proprement dite fut toutefois retardée de plusieurs semaines car pour des raisons professionnelles je fus obligé de m'absenter de Madras.

A cette occasion Shri Vira Raghavan ne fit aucune allusion au Maître, ni à l'importance du rôle qu'il avait à jouer dans ce système de yoga. Nous, pour notre part, nous ne remarquâmes rien d'autre qu'une photographie à laquelle je jettai personnellement un regard nonchalant. J'enregistrai aucun impacte spécial à part l'idée : "Ah ! Voici la personne qui conduit les adeptes. Bon, très bien !" Shri Vira Raghavan nous expliqua que cette personne était venue de Shahjahanpur l'année précédente, bien que nous ne fussions pas informés de sa visite. Shri Vira Raghavan nous fit remarquer qu'en effet il nous en avait parlé, bien que fortuitement. Je me souvins alors qu'il nous avait dit l'an dernier que son acharya était à Madras, et qu'il serait pris pendant plusieurs jours jusqu'à son départ. J'avais alors

compris que son vaishnav acharya lui avait rendu visite. Malheureusement, Shri Vira Raghavan ne nous donna aucun autre détail et une occasion précieuse de le rencontrer fut perdue. Toutefois, au moment de notre adhésion à la Mission, nous n'en éprouvions aucun sentiment de perte, la conscience du Maître n'étant pas encore gravée dans nos esprits. Toutefois, ce sentiment de perte ne tarda pas à se faire sentir par la suite.

Dans le courant de 1964 j'ai dû me rendre à Bareilly, puis à Lucknow pour des raisons professionnelles. Je passai même à travers Shahjahanpur, mais comme je n'avais pas l'adresse de la Mission sur moi, je renonçai à toute tentative de recherche pour obtenir le darshan du Maître. Ainsi passa une deuxième occasion, par mon propre manque d'intérêt cette fois-ci. Dans l'espace de quelques mois la grâce du Maître se manifesta pour la première fois sous la forme d'un rappel à Bareilly pour traiter encore une fois d'une affaire pour la compagnie pour laquelle je travaille. Mon travail à Bareilly étant terminé, je me suis embarqué pour Shahjahanpur un samedi après-midi, promettant à mes collègues de les rejoindre le soir même. A 15 h je débarquai à Shahjahanpur, m'arrêtai à un carrefour le temps de demander quelques renseignements pour trouver la demeure du Maître. Je fus dirigé par un agent de police à un marchand de

confiserie à quelques mètres de là. Le marchand me fournit des indications supplémentaires et quelques minutes plus tard je me trouvai devant la résidence du Maître, ou "l'Āshram" comme on l'appelle généralement. Tout se passa de la manière la plus simple.

J'entrai dans l'Āshram et demandai un entretien avec le Maître. Je fus informé qu'il se reposait mais que je pouvais entrer et m'asseoir dans sa chambre en prenant soin de ne pas le déranger. J'ai trouvé le Maître sur un lit bas, couché face au mur. Tel fut mon premier aperçu de lui. Il était étendu sur le côté droit en chien de fusil et paraissait bien petit et peu impressionnant en tant que personne. Mon premier sentiment fut celui de la déception. "Eh bien", pensais-je, "c'est ça l'homme qui va me conduire à mon but ? On dirait que c'est plutôt lui qui aurait besoin d'assistance pour l'aider à se mouvoir physiquement. Je voudrais bien savoir dans ce cas comment il va m'aider moi ?" Pendant la demi-heure qui suivit je ruminais sur le même thème. Je ne cache pas que je fus très déçu et regrettais d'être venu seul si loin pour le voir. Au même moment où mes pensées arrivèrent à ce sombre bilan, il se retourna brusquement, tout à fait réveillé, et j'ai vu son visage. Il me dévisagea, comme s'il vit à travers moi, et moi je le dévisageai à

mon tour, plutôt impoliment j'ai le regret de le dire. Je me suis présenté comme étant un abhyāsi du Centre de Madras. Il se redressa tout d'un coup, dos courbé et tête penchée légèrement en avant, le corps appuyé sur les deux mains tenant le bord de sa couche. Il parut plongé dans quelque pensée intime. Il avait l'air très préoccupé, le visage grave. Après quelque instant, il me regarda encore une fois et alors j'ai vu ses yeux. Je n'ai jamais de ma vie vu des yeux aussi profonds. En général, l'oeil humain semble comporter un arrière-plan, une limite à la transparence. Ils en existent même qui sont totalement opaques, ne laissant paraître que la surface extérieure de la cornée. Mais chez le Maître il en est tout autrement, ses yeux sont complètement transparents, et semblent indiquer la voie vers un autre monde qu'ils recèlent. Lorsqu'on plonge son regard dans les yeux du Maître, c'est comme si on contemplait l'azure du ciel. On se perd dans leur profondeur qui continue indéfiniment et pour toujours sans jamais rencontrer de fin. Ses yeux semblent contenir l'espace et la création toute entière. C'est ce regard qui s'empara de mon coeur. Combien me paraissent plausibles maintenant les histoires puraniques de Yashoda qui vit le monde entier dans la bouche du bébé Krishna ! J'ai su immédiatement et intuitivement que j'avais trouvé l'être qui serait mon Maître et qui me

conduirait à ma destination.

Lentement le Maître se leva et sortit sur la véranda, il regarda autour de lui comme pour chercher quelque chose. Il me demanda alors où se trouve ma valise. Je l'informai qu'elle était restée dans la voiture qui m'attendait dans la rue principale. Sans me demander quels furent mes projets il envoya quelqu'un chercher la voiture, prendre la valise, et la déposer dans une chambre à côté de celle qu'il occupait tout à l'heure. Tout ceci fut accompli sans qu'on me demanda mon avis ! Il demanda ensuite qu'on m'apporte du thé et quelque chose à manger. Après il disparut dans ses appartements, logement réservé à l'usage de la famille comme je devais l'apprendre ultérieurement, et il en ressortit avec un linge à la main, qu'il déposa sur une plate-forme auprès du puits, qui fut en ces temps-là, l'unique source d'eau. Il plaça un seau sous la lance et le remplit jusqu'au bord. Il retourna ensuite s'asseoir dans sa chaise et, en me souriant pour la première fois, me dit "Faites, je vous prie, votre toilette, l'eau est prête." Ma réaction fut celle du remords d'avoir laissé un homme bien plus âgé que moi tirer l'eau sans que j'intervienne. Elle fut suivie d'un autre sentiment que j'arrive difficilement à exprimer, même aujourd'hui. C'était un mélange d'émotions, de gratitude, de respect et d'amour, le tout arrosé d'une bonne dose de honte. La

honte d'être resté les bras pendants alors qu'il s'affairait à pomper, imaginant qu'il le faisait pour lui-même, sans offrir de lui venir en aide. Pendant que je le regardais, je voulais l'aider mais je me gênais d'intervenir. De toute façon, je fis ma toilette comme on me l'avait demandé, à côté du puits en pleine cour, car à cette époque là il n'y avait pas encore de salle d'eau dans l'Āshram. Entre temps, on apporta le thé et je m'abreuvai. Lorsque j'eus terminé, je restai là sur la véranda, alors que le Maître vaquait à ses occupations, se levant fréquemment pour donner quelques instructions au personnel de la maison. Le Maître me présenta à la personne que je vis en premier lorsque je franchis le seuil de l'Āshram, Shri Ishwar Sahai. Par la suite, j'appris qu'il était l'assistant personnel du Maître et son compagnon de toutes les heures.

Le Maître comprit que je passerai la nuit chez lui et je ne l'ai pas informé que je devais rentré le soir même. Je ne lui ai rien dit, faute de courage. Je restai assis toujours et encore, attendant que quelque chose ne se produise. A sept heures le Maître disparut à nouveau dans la maison et revint presque aussitôt pour me demander si je mangeais des oignons. Je répondis que non. Cette question me laissa perplexe mais je l'attribuai à une rapport quelconque avec une pratique spirituelle. Il rentra encore une fois et

fut absent pendant une quinzaine de minutes au bout desquelles il reprit sa place sur la véranda. A huit heures quelqu'un vint lui dire quelques mots à l'oreille. Il se leva aussitôt et me dit, "Venez, votre dîner est prêt. Mettez-vous à table. J'ai fait chercher du lait caillé à votre intention sachant que les Indiens du sud ont l'habitude de le prendre à chaque repas." Je ne m'attendis pas du tout à tout cela, mais je le suivis docilement et mangeai le repas. Le dîner terminé, je demandai sa permission de partir. Le Maître me parut surpris. Il me dit, "Vous venez d'arriver et vous êtes venu de si loin. Ne pouvez-vous pas rester encore un jour au moins ?" L'invitation fut tellement sincère et chaleureuse que je ne pus faire autrement que de l'accepter. Quelques personnes s'assemblèrent entre temps, toutes étant des disciples de cette localité. Nous nous groupâmes autour de lui en demi-cercle, et restâmes silencieux pour la plupart. De temps à autre le Maître fit quelques remarques mais pour retomber aussitôt dans le silence. La soirée s'écoula ainsi sans suite jusqu'à ce que finalement, vers 10 heures, me sentant très fatigué, je suis allé me coucher.

Ce fut, comme je devais l'apprendre par la suite une journée assez singulière. Car en général le Maître est un interlocuteur très vif et charmant, doué de beaucoup d'esprit et

d'humour. Il a souvent des périodes taciturnes, mais elles sont rares et de courte durée. Lors de telles occasions il est totalement absent et paraît très lointain, absorbé dans un tout autre monde. Mais lorsqu'il parle, il a le don de présenter la profondeur de sa pensée philosophique sous la forme d'un dialogue très simple que même une personne totalement illettrée peut comprendre, assimiler, et appliquer dans sa vie quotidienne. Toutefois, ce n'est qu'à la suite de mon expérience personnelle que ceci me devint évident. Ce premier jour passé auprès du Maître n'en demeura pas moins une déception à mes yeux. Car il m'adressa à peine une dizaine de mots en tout, et en plus, ceux-ci ne comportèrent aucune signification spirituelle particulière. Tout ce qu'il laissa paraître ne fut que sa gracieuse courtoisie et ses qualités d'hôte. Pourtant une caractéristique qui me frappa particulièrement fut que chez lui tout cela parut entièrement naturel, totalement sincère et fondamentalement lié à sa nature. Il n'y eut aucune ostentation, aucune attitude artificielle et aucune condescendance. Au contraire, tout comme le soleil ne peut s'empêcher de briller et l'eau d'humecter, de même la spontanéité de son hospitalité émane de chaque fibre de son être. Pour la première fois de ma vie j'ai eu l'impression de me trouver en présence d'un chef de famille parfait qui pouvait être un hôte à

son invité sans le laisser paraître, servir son visiteur avec humilité sans la moindre trace de servilité, et qui pouvait être un Maître à son disciple sans chercher à briller avec vanité et arrogance ce qui, pour l'Inde tout au moins, semble être une des conditions essentielles pour assumer le rôle d'un Maître spirituel. Je me suis souvent trouvé en présence de beaucoup de personnes réputées être de grandes âmes, sannyāsins, saints et j'en passe. Ma carrière professionnelle m'obligeait de parcourir souvent toute l'Inde et l'occasion de faire de telles rencontres ne me manquait pas. Aussi ai-je rarement rencontré un guru, même au premier échelon de sa propre hiérarchie, qui ne fut imprégné d'une attitude d'arrogance et d'ostentation dans sa présentation vestimentaire et d'une façon de faire en faisant une foule de promesses, et d'une avidité en recevant "l'offrande" du disciple. Ici à Shahjahanpur, j'ai pu voir pour la première fois un guru qui fut simple, direct, sans aucun faste et tout à fait modeste ; il n'eut aucune exigence, en revanche il offrit non seulement le suprême service spirituel de la libération mais de surcroît, des services personnels d'ordre physique à l'égard du disciple. Ce fut pour moi une énigme dépassant tout entendement et tout à fait étrangère à la norme des gurus en Inde. En ce cas cela ne surprend personne d'apprendre que je suis allé me coucher

dans un état de confusion totale.

Je n'ai pas très bien dormi cette nuit-là. Il y avait un très grand portrait de "Grand Master", Lalaji Saheb, suspendu au mur au-dessus de mon lit, j'eus comme une impression qu'il me suivait du regard, ce qui contribua à me rendre d'autant plus nerveux et tourmenté. Je ne cessais de me tourner et me retourner et, même dans la nuit, le sentiment que les yeux de Lalaji me transperçaient, ne me lâcha pas, ses yeux semblaient pénétrer jusqu'à mon âme. Je me suis levé de bonne heure et fut prêt à six heures. Il n'y eut personne debout encore à cette heure-là. A côté de la chaise du Maître sur la véranda un hookah avait été préparé. J'appris que Babuji, comme on l'appelle affectueusement, commence sa journée avec un hookah. En effet, à sept heures il est venu prendre place directement dans sa chaise et commença à tirer sur son hookah. L'allumage eut quelque peine à se faire. Pendant ce temps, il s'assit, détendu et silencieux, l'air lointain. Entre deux, il prit un verre de lait et lorsqu'il termina de fumer son hookah il entra dans son bureau, ouvrit un coffret, en sortit une bouteille d'huile, en versa quelques gouttes sur sa tête, et commença à frotter vigoureusement son cuir chevelu. Il partit ensuite prendre son bain, et revint un peu plus tard vêtu, selon son habitude, d'un dhoti et d'un banian en étoffe, cousu main. Lorsqu'

il veut être cérémonieux il porte un kurta. Lors de rencontres publiques il revêt un long manteau jusqu'aux genoux, boutonné jusqu'au menton, le tout couronné d'une petite calotte blanche. De temps à autre il porte aussi des pyjamas. Ce qui constitue la totalité de sa garde-robe.

Le Maître a un teint très clair et bien que petit et frêle, il est extraordinairement beau avec sa belle barbe blanche. Ses mains sont très expressives, et il s'en sert fréquemment pour ponctuer d'un geste certaines de ses paroles. Ses pieds sont également d'une très grande finesse et en les observant l'on peut imaginer d'où est venue l'expression "pieds de lotus". Ils le sont en effet avec leur peau douce et lisse d'une couleur saine et rosée. Le Maître parle couramment l'Hindi, l'Urdu et l'Anglais. Son Anglais est direct et précis. Je ne l'ai jamais vu ou entendu utiliser un mot ou une phrase ambiguë, que ce soit en conversation ou par écrit. Il fait partie de ces quelques rares êtres qui disent exactement ce qu'ils pensent et pensent exactement ce qu'ils disent. Lorsqu'on l'interroge il donne des réponses promptes et réfléchies et avec une telle gentillesse que son interlocuteur est content de lui avoir posé une question. J'ai pu constater que bien qu'il soit très disposé à répondre aux questions, il préfère que ces dernières soient personnelles. En général, le Maître n'aime pas les ques-

tions d'ordre purement théorique, faisant appel à l'érudition plutôt qu'à des conseils pratiques.

Le Maître est très habile lorsqu'il s'agit d'éviter toute controverse. En revanche je remarquais chez lui une sincère humilité quand il avoue ne pas connaître d'autres systèmes de pensées ou de philosophies. Par contre, il est ferme comme un roc en ce qui concerne le savoir acquis par ses propres expériences dans le domaine du yoga. Dans ce cas-là, il est le Maître dans tout le sens du terme, prêt à prouver ses affirmations par une démonstration pratique plutôt que par des discussions verbeuses. J'ai pu témoigner de ce trait chez lui lorsque quelqu'un lui demanda conseil au sujet d'un état spirituel particulier. Le Maître lui sourit et répondit, "Je ne peux pas vous l'expliquer mais, si vos samskāras le permettent, je peux vous faire expérimenter cette condition." En manifestant une certaine réserve le Maître ne chercha pas à éviter le compromis. Ce ne fut qu'un exemple de plus de sa profonde humilité. Il ne prétend jamais directement être capable de faire quoi que ce soit. Une de ses maximes préférées est : "Par la grâce du Maître tout est possible. Après tout, c'est Lui l'auteur. Si Lalaji le souhaite, ceci peut être accompli en un instant." Même lors de cette première visite j'ai trouvé chez le Maître ce profond attachement spirituel à son propre

Maître, Lalaji, et le sentiment qu'il est totalement dépendant de lui me parut évident. Au début ceci me troubla. "Après tout" me suis-je dit : "Il est un Maître, pourquoi dépendre pareillement de Lalaji en ce cas-là ?" "Est-ce l'indice d'un manque de confiance en ses capacités ?" "Où est-ce qu'il utilise Lalaji pour camoufler ses propres insuffisances tout simplement ?" Mais j'ai vu que je me trompais. Aucun de ses mots ou de ses gestes ne révélait le moindre sentiment de doute en ses capacités de conduire ses propres affaires, que celles-ci impliquent la discussion ou ce qu'il appelle son "travail". Je découvris que sa confiance en Lalaji est inébranlable et que ceci lui donne la hardiesse et la force de volonté nécessaire à la conduite de son oeuvre. Dès ce premier jour Babuji ne cessa de répéter : "Pour réussir un travail, une volonté à toute épreuve est indispensable. Si vous n'avez pas confiance dans le Maître, le travail ne peut se faire. Le doute est l'ennemi de la spiritualité."

Autour des neuf heures, le Maître nous demanda à tous de rentrer, nous étions six environ, pour une méditation collective. La méditation dura à peu près 30 minutes. Il retourna ensuite fumer son hookah et s'occupa de son courrier, assisté par Shri Ishwar Sahai. J'étais gêné d'aller m'asseoir dans la pièce avec eux, bien que les autres person-

nes présentes, de tout apparence, membres de la Mission de longue date, y soient entrées. Aussi, restais-je seul sur la véranda jusqu'à l'heure du déjeuner. Après le repas, je demandai la permission au Maître de partir pour Bareilly. La permission fut accordée. Au moment du départ je sentis, tout d'un coup, une tristesse sans nom s'emparer de mon coeur, j'eus le sentiment que je partais de chez moi pour un long voyage, que je laissais derrière moi des êtres chers. Mes yeux s'emplirent de larmes, un phénomène qu'il ne me fut jamais donné d'expérimenter au cours de ma vie d'adulte. Une demi-heure s'écoula avant que je pus maîtriser à nouveau mes émotions. Toutefois, sur le chemin de retour vers Bareilly il y eut des moments de détresse presque insupportables.

J'étais allé voir le Maître et j'ai reçu son darshan. Les impressions que j'en gardais furent totalement chaotiques. Comment juger cet homme ? Comment le comprendre ? Comment évaluer son travail ? Et, mystère des mystères, comment fit-il pour que se produisit en moi ce sentiment de profond chagrin au moment du départ ? Je connaissais cette personne depuis moins de 24 heures. Comment est-il possible, en ce cas, qu'une émotion aussi forte naisse d'une rencontre aussi brève, d'autant plus qu'il n'y avait rien de plus superficiel et d'impersonnel ? Je suis arrivé chez lui totalement étranger

et reparti, pour autant que je le sache, tout aussi étranger. Ou, en serait-il autrement ? Voilà la question ! Pour "connaître" le Maître il faudrait beaucoup de temps, il est vrai. Mais lui, lui fallait-il aussi beaucoup de temps pour me "connaître" et commencer son travail ? Non ! Tel n'est pas le cas, vu ce fort impact ressenti au niveau des émotions lors de la première rencontre. J'ai eu la certitude que dans les replis les plus reculés de mon coeur il a fait quelque chose, qu'il y a semé un grain, pour ainsi dire, et qu'il en a résulté cette première réaction. Aussi confus que j'étais au niveau superficiel de ma personne, au plus profond de mon être une foi est née ce jour-là, celle d'avoir trouvé mon Maître, et de marcher sur le chemin qui me conduira à mon but. Il est inhérent à la nature divine du Maître que celui qui vient vers lui ne repart pas déçu, et j'éprouvais personnellement, dès ce premier contact avec ce que j'appelle mentalement la "Divinité", une plénitude intérieure. "Le travail du Maître", pensai-je, "commence à partir du moment où le premier contact humain est établi." Mon expérience ultérieure devait démentir l'exactitude de cette conclusion.



L'ENVIRONNEMENT

La maison du Maître est très ancienne, certaines parties du bâtiment ayant plus de cent ans. Même les annexes rajoutées plus tard (à part l'aile à l'usage des visiteurs étrangers récemment construite) ont plus d'un quart de siècle. Elle est grande et spacieuse. Le mur qui l'entoure, a son entrée principale côté ouest avec une petite porte à proximité. En général, le portail reste fermé, les visiteurs empruntant habituellement la petite porte à sa gauche. L'entrée débouche directement sur une grande cour dont un tiers environ est surélevé et pavé de briques. En traversant cette cour, on s'approche de la véranda du bâtiment principal. C'est là que le Maître et ses disciples passent la majeure partie de leurs heures de veille. Le Maître a son fauteuil face au portail, tandis que ses abhyāsis qui s'asseyent devant lui, y tournent le dos.

Lors de ma première visite à Shahjahanpur, la maison me fit aucune impression particulière. Toutefois, après deux ou trois visites je remarquais que dès que je franchissais le seuil, je me sentais dans un tout autre monde. "L'atmosphère" dans la demeure du Maître est quelque chose d'unique. Elle a une qualité

spirituelle tellement subtile qu'elle défie toute description. A une ou deux reprises je ressentais même un tressaillement en mon coeur au moment où j'entrais dans l'enceinte. La transition de l'extérieur à l'intérieur de l'enceinte est aussi soudaine et tonifiante qu'une baignade dans l'eau fraîche. Plus un être est sensible plus cette transition est nettement ressentie. La première fois que je me rendis à Shahjahanpur ce fut en tant que visiteur et je ne remarquai à cette occasion aucune différence. Par la suite, j'y vins avec une autre optique et avec le sentiment de quelqu'un qui rentre chez lui. Ce sentiment se renforçait au fur et à mesure de mes visites et s'accroissait à tel point que lorsque je quittais Delhi mes émotions commençaient déjà à bouillonner et s'intensifiaient jusqu'à ce que naturellement et harmonieusement elles s'apaisaient enfin au moment où j'entrais chez le Maître. J'étais souvent si secoué par cette bourrasque d'émotions que je devais me recueillir quelques instants avant de pouvoir me présenter devant le Maître. Aujourd'hui cet assaut commence parfois au moment même où je quitte Madras pour Shahjahanpur. Un état fiévreux s'empare de mon coeur et à mesure que la distance qui me sépare de ma destination diminue, la fiébrilité augmente et prend les proportions d'un malaise physique. J'en parlai une fois avec le Maître. Il rit et dit, "Oui, votre observation est juste. Beau-

coup l'ont remarqué. Mais je vous dis que tout dépend de la sensibilité qu'on a. Devenez sensible et vous expérimenterez la béatitude. A vrai dire, une personne devrait créer son propre environnement partout où elle va, voilà ce qui est un indice de spiritualité ! Lorsque vous êtes assis auprès d'un saint d'envergure vous éprouvez une quiétude et une sérénité. Beaucoup de gens me demandent comment reconnaître un saint. Je leur réponds que s'ils expérimentent la paix en sa présence, cela indique que la sainteté existe en lui." Je demandai au Maître pourquoi survient cette espèce d'agitation lorsqu'on vient le voir. Le Maître me dit, "C'est un bon signe. L'inquiétude est une bonne chose. Elle est l'indice d'une véritable soif d'atteindre le but. A vrai dire, chez l'abhyāsi avancé cette fièvre est toujours là mais en veilleuse. Quand vous pensez venir me voir, une intense envie se déclenche et s'accroît pour devenir une impatience fiévreuse jusqu'à ce que le but soit atteint. Et alors vous expérimentez l'inquiétude. Regardez l'environnement ici. Il est unique. C'est l'avis de presque tous les abhyāsis qu'il existe ici quelque chose d'unique. C'est par la grâce de Lalaji. Dans un tel environnement, il est possible de grandir spirituellement en très peu de temps. Il faut créer un tel environnement partout où vous allez. C'est très simple. Vous découvrirez

alors que les perturbations extérieures ne vous touchent plus ; l'environnement n'est plus un facteur de trouble. Vous serez comme un plongeur qui porte un costume spécial. Il transporte son environnement avec lui dans les profondeurs de l'océan, ainsi il n'a plus rien à craindre de l'océan."

Ultérieurement, après une fréquentation personnelle de plusieurs années avec le Maître, je commençai à le rencontrer dans les divers endroits où il séjournait. Là aussi, je retrouvais la même atmosphère de paix et de tranquillité, mais à son départ l'atmosphère changeait. Lorsque je lui demandai pourquoi cela arrive ainsi, le Maître rit et me dit, "Oui, comme vous l'avez vu, un changement s'est produit. Ce n'est toutefois pas de ma faute. Je crée la même atmosphère partout où je vais, mais que puis-je faire si les gens la détruisent quand je pars ? Pour la retenir il faut maîtriser ses pensées. Ce sont les pensées qui créent l'atmosphère. Si vous vous rendez dans des lieux saints, vous y trouverez la paix. Pourquoi ? Parce que les gens s'y rendent dans un esprit de piété et maintiennent une attitude de calme et de ferveur, ainsi se crée cette atmosphère. Toutefois, si quelqu'un construit un cinéma ou une salle de danse au même endroit, l'atmosphère changera immédiatement, car des gens s'y rendront avec d'autres pensées et celle-ci

s'en trouvera détériorée. Alors, en de tels endroits, je veux dire, dans des lieux saints, il faut contrôler ses pensées et les diriger dans le bon sens. L'emportement et la colère doivent être évités, la passion aussi, car toutes ces choses la détruisent. Mais même si cela devait se produire, elle peut être changée à nouveau par la méditation et une attitude juste. Je vais vous dire encore quelque chose. C'est quelque chose de très précieux à savoir. Vous pouvez "lire" l'atmosphère d'un endroit et voir quel genre d'événement a eu lieu. C'est très facile. Il suffit de se concentrer et la "lecture" paraîtra devant les yeux. Si vous voulez aller plus loin encore, vous pouvez vous concentrer sur l'atmosphère d'une manière générale et y "lire" l'histoire d'un pays : tout ce qui est arrivé et à quel moment. Tout est enregistré là, aussi clair que le jour, il suffit que quelqu'un sache "voir" pour lire tout cela. Vous avez certainement expérimenté qu'en entrant certains endroits on y ressent des perturbations. Cela peut être de la frayeur, ou encore de la passion. Ceci est automatique et devient une seconde nature pour une personne sensible. Par la grâce du Maître, si ce pouvoir vous est conféré, vous pouvez "purifier" l'endroit. Imaginez tout simplement que la grâce du Maître afflue de toutes parts et efface toutes les impressions. C'est tout. Vous voyez combien c'est facile ! Mais

la foi doit être là, et une ferme volonté aussi.

Je demandai au Maître comment développer sa sensibilité. Le Maître me dit : "Aiguisez votre conscience. Tâchez toujours d'être conscient de ce qui se passe autour de vous, et votre sensibilité se développera. Beaucoup de personnes méditent. Mais il est navrant de constater que peu d'entre elles savent ce qui se passe en elles pendant la méditation. Pourquoi cela ? Parce qu'elles ne sont pas attentives à ce qui se passe. Il faut être conscient de la transmission et de son effet sur l'organisme. La méditation deviendra alors une joie. Je voudrais rajouter ceci : qu'une personne ait des expériences ou non, la transmission agit de la même manière et accomplit son travail. Mais le vrai bonheur commence lorsque nous devenons pleinement conscients de ce que nous avons. Pour cela la sensibilité est nécessaire. L'avantage qui en résulte est qu'à mesure que notre sensibilité s'aiguise, nos progrès deviennent rapides, car étant conscients de ce qui se passe en nous, nous pouvons coopérer activement avec le Maître. C'est alors un très grand avantage. Mais permettez-moi de vous dire encore que la sensibilité peut être une affliction aussi, car vous êtes par trop "recéptif". Tout vous touche. Je vous dis qu'elle peut vous causer bien des souffrances et des misères. Ima-

ginez qu'en regardant quelque part ou quelque chose ou quelqu'un et que tout ce qui le concerne soit aussitôt devant vos yeux. Qui pourrait rester impassible ? Une telle personne sera obligée de partager malgré elle les joies et misères de tous ceux qui l'entourent. Parfois, lorsque je me rends dans un nouvel endroit, l'atmosphère y est si mauvaise que j'en suffoque. Je me trouve alors dans l'obligation de la purifier, sinon je ne pourrais pas y vivre. Ainsi nous devons la purifier partout où nous allons. C'est pour cette raison que je dis toujours à mes associés qu'en fait un Maître n'est autre qu'un ramoneur, faisant un travail de ramonage. Il attire toutes les saletés et impuretés, et doit les éliminer. C'est pour cela qu'on dit qu'un seul saint d'envergure suffit pour tout un pays. Il agit comme un aspirateur géant, aspirant le pays entier, car il attire toutes les impuretés. Vous saisissez ce "tamasha" (une plaisanterie) un Maître n'est en fait qu'un nettoyeur ! Voilà pourquoi je dis souvent aussi qu'un saint est la cible de tous les malheurs du monde. Parfois il est nécessaire de s'en préserver afin de ne pas en être trop accablé. Sinon un être sensible deviendrait la victime de son environnement. "

Je me rappelle d'un séjour que le Maître fit dans une grande ville pour y visiter quelques abhyāsis. Je l'accompagnais. Nous fûmes logés chez un des abhyāsis. Tout alla

bien pendant la journée, mais le Maître passa une très mauvaise nuit et ne dormit que par à coups. En me réveillant le lendemain matin je trouvai le Maître fort agité et complètement épuisé. La nuit d'après nous couchâmes à l'hôtel, et je fus heureux de voir le Maître dormir profondément et sans interruption toute la nuit. Lorsqu'il se réveilla le Maître dit : "Écoutez, nous nous trouvons ici dans un hôtel où des milliers de personnes ont passé, mais l'atmosphère y est meilleure et plus pure que là-bas. N'est-il pas honteux que l'atmosphère d'une maison soit si lourde et polluée alors que celle d'un hôtel est plus pure ? Que dire des gens qui vivent dans cette maison ! C'est honteux que des gens vivent d'une telle manière que leur environnement s'en trouve complètement pollué et gâté. A vrai dire, le moindre que l'on puisse faire est de laisser au moins le monde tel que nous l'avons trouvé lorsque nous y sommes venus, et de ne pas le détruire et le salir. Il faudrait tâcher plutôt d'en faire un meilleur endroit. Notre façon de vivre est très importante. Nous devons nous efforcer de mener nos vies de manière à améliorer tout ce qui entre en contact avec nous. Tout ce que nous touchons doit être divinisé."

J'ai visité et séjourné chez le Maître beaucoup de fois. Une chose qui me frappe particulièrement, lorsque je me trouve chez lui, est que pendant toute la durée de mon séjour,

toute pensée ou souci concernant ma famille ou mon foyer s'évapore aussitôt que je franchis le seuil de sa porte. Ce n'est pas quelque chose que je recherche ou pour laquelle je prie. Je n'en suis même pas conscient. Je me trouve libéré de toute préoccupation concernant ma famille, mon foyer, voir le monde entier, et celle-ci ne me revient que lorsque je quitte l'Ashram. Cette absence totale de souci ou ce soulagement de l'esprit est un bien et une bénédiction dont on n'est pas conscient pendant qu'ils durent mais dont l'absence se fait sentir lorsque cet état mental s'achève. Lors d'une occasion où je fus comblé par la grâce divine, j'eus l'unique privilège de passer trois mois consécutifs auprès du Maître, j'en fus plus que jamais conscient de ce phénomène. Une lettre de la maison me rappela qu'en fait j'avais quelque part une famille. Momentanément, j'étais transporté dans cet autre monde de ma vie personnelle, me souciant quelque peu de savoir comment allaient les choses là-bas, mais aussitôt la lettre rangée, j'étais de nouveau dans le "ici et maintenant" de la divine présence du Maître, et le souvenir de toute autre chose, après une brève incursion, s'estompa, me laissant dans une paix et une quiétude hors de ce monde. J'ai souvent réfléchi sur tout cela et j'en ai tiré la conclusion que cette condition spirituelle doit être semblable à celle dont nous serons bénis lors

de la mort. Nous n'oublions pas, car il n'y a aucun effort de notre part d'oublier. Mais il survient un état d'esprit ou de conscience, tel un don divin, qui nous transporte à un autre niveau d'existence où tout cesse d'être. Dans cette condition on demeure dans une béate conscience de l'imminence Divine, et cette proximité comporte en elle une qualité d'apaisement, un don de grâce, qui rend une existence inconditionnée non seulement possible mais réalisable en notre corps et conscience.

A un niveau moins élevé je voudrais narrer encore une expérience personnelle afin d'illustrer l'effet que me procure l'environnement du Maître. Une fois je fis un séjour de trois semaines à Shahjahanpur chez le Maître. Plusieurs de mes frères et soeurs abhyāsis furent présents, ainsi que la famille du Maître. Un jour je dus me rendre à Bareilly pour faire quelques achats urgents. En arrivant à Bareilly je vis une grande affiche, faisant de la publicité pour un film qui paraissait dans une salle de cinéma en ville. Sur la réclame figurait une vedette de cinéma bien connue dans une posture provoquante, et brusquement la sexualité fit irruption en mon esprit. Ce fut à ce moment-là que je me rendis compte du fait que pendant ces quatre dernières semaines, bien que je fus continuellement entouré d'hommes et de femmes, aucune idée de sexe ne fut présente en mon

esprit ! Ce fut pour moi une occasion révélatrice de la capacité du Maître de transformer l'environnement et la tendance mentale d'un aspirant.

J'ai assisté aux célébrations du Vasant Panchami aussi souvent que possible. C'est la seule célébration officielle que la Mission solennise chaque année. Car il s'agit de l'anniversaire de Lalaji et s'étend sur trois jours. J'ai pu constater que l'atmosphère à Shahjahanpur pendant ces trois jours est quelque chose de sublime. Elle est très différente de l'atmosphère qui y règne normalement. Le Maître confirma cette observation. Il dit : "Vous ne retrouverez plus la même atmosphère une fois l'Ustav terminé. Je vous dis, c'est comme si, pendant ces trois jours, une couverture recouvrait cette maison. A la fin de la célébration on dirait que Lalaji saisit un coin de la couverture et l'enlève d'un coup. C'est par la grâce de Lalaji que règne ici une atmosphère divine pendant ces trois jours. Elle est si pure et si hautement spirituelle, c'est comme si l'on vivait dans un tout autre monde." La seule fois où j'expérimentai une atmosphère d'une pureté encore plus transcendante et glorieuse fut lors du grand rassemblement de 1973 à Madras quand des abhyāsis de tous les coins de l'Inde et de l'étranger aussi se réunirent pendant trois jours pour célébrer le centenaire de la naissance de Lalaji. La fête eut

lieu dans des locaux qui normalement sont loués pour des mariages. La salle est une des plus belles et spacieuses qui existent à Madras. Je fis la remarque que l'atmosphère pendant ces trois jours fut très particulière. Le Maître confirma mon observation et ajouta en riant, "Par la grâce de Lalaji cet endroit a été tellement chargé que l'atmosphère durera pendant plusieurs années. Tous ceux qui viennent ici en profiteront par le simple fait d'y être." Pourtant, lorsque la fête fut terminée et que j'y retournai afin de régler les comptes, l'endroit me parut si morne et désert que j'eus envie de pleurer. Il n'y eut plus aucune vie et ce qui resta ne fut qu'une coquille vide. L'atmosphère spéciale de pureté spirituelle absolue s'était évaporée.

Nous fûmes tous réunis une fois chez Sri Umesh Saxena, le fils du Maître, à Besant Nagar à Madras. Ce fut un petit rassemblement sans formalité de, à peu près, six abhyāsis de la région et deux de l'étranger. Nous étions assis par terre et le Maître occupa un fauteuil. Les abhyāsis de l'étranger posèrent une série de questions sur divers sujets lorsque la discussion porta sur le problème de l'atmosphère et de son influence - ou ce que nous appelons, d'une manière assez limitée, l'influence de l'atmosphère ambiante. Le Maître expliqua comment l'atmosphère pouvait se modifier selon la

manière de penser des gens et leur mode de vie. Il dit que tous ces renseignements furent enregistrés sous forme de richas qu'un saint compétant pouvait lire en cas de nécessité. Il expliqua comment de telles conditions pouvaient être reproduites ou "revécues" pour ainsi dire. Les abhyāsis de l'étranger eurent très envie d'en avoir une démonstration pratique. Le Maître acquiesça avec gentillesse. Il dit qu'il allait reproduire les conditions atmosphériques qui existèrent aux temps de nos ancêtres, à l'époque où l'homme venait d'émerger sous une forme de vie d'une catégorie à part. Le Maître se redressa. Son visage devint grave. Ses yeux semblèrent se fixer sur un point à peu près six mètres devant lui et environ à la même distance du sol. Il resta ainsi à peu près deux minutes. Tout à coup il se pencha en avant et se courba trois fois de suite en émettant un bruit bizarre qui ressembla à hmmm... hmmm... ! Puis, il resta immobile pendant une minute. La tension se rompa ensuite et il sourit et nous demanda ce que nous avions ressenti. Je lui répondis que l'atmosphère me sembla très lourde, grosse et oppressive et saturée d'une frayeur farouche. Le Maître me dit que ma lecture fut correcte. Les abhyāsis de l'étranger furent quelque peu déçus que le Maître ne permit pas que cette expérience dura plus d'une minute. Le Maître rit et dit, "Pensez-vous que vous auriez pu la supporter

plus longtemps ? Comme Parthasarathi a dit c'était chargé de frayeur et d'une atmosphère très lourde. Si vous y étiez exposé plus longtemps vous en auriez subi des conséquences néfastes. Ainsi je ne vous en ai donné qu'un aperçu. Vous voyez à partir de quel niveau la vie humaine a évolué ? Mais ce n'est pas encore suffisant. Quand une atmosphère divine règnera vous en retirerez une véritable joie. Par la grâce de Lalaji vous expérimenterez cela aussi en temps voulu !!"

Les maîtres de yoga ont toujours conseillé à leurs élèves de garder une chambre qui serve exclusivement de lieu de prière et de méditation. L'idée est naturellement d'avoir une pièce où la pureté de l'atmosphère ne souffre aucune détérioration par la vie normale de tous les jours. L'enseignement du Maître étend cette idée aux extrêmes limites d'un univers pur et saint, qui devient tout entier une salle de méditation. L'ancienne idée est restrictive. Elle tend à restreindre la pureté à une seule petite chambre, impliquant par là que le reste de la maison peut demeurer impure. Le Maître dit que c'est insuffisant. Nous pouvons commencer avec un seul point, nos propres coeurs, mais la graine de pureté qui y prend racine doit recevoir des soins qui la fait croître à un tel point qu'elle s'étend au-delà des limites d'un seul organisme humain, au-delà de son foyer

et au-delà de son petit monde personnel,
pour recueillir finalement tout l'univers en
son sein dans une étreinte divine.



LA TOLÉRANCE

Le Maître est l'exemple vivant de son propre crédo d'après lequel un être humain doit voler, comme un oiseau, de ses deux ailes, l'une des deux représentant la spiritualité et l'autre, la matérialité. C'est l'une des leçons du Sahaj Marg les plus fondamentales et les plus riches de conséquences. Cet enseignement signifie tout simplement qu'il ne faut négliger ni son existence physique et matérielle ni sa vie spirituelle. C'est un message révolutionnaire que le Maître proclame au monde et il vient au moment le plus opportun. Les maîtres de yoga de l'Inde ont, pour la plupart, tendance à mépriser la vie physique comme étant quelque chose de désagréable et de malpropre qu'un aspirant devrait fuir à tout prix. Les recommandations prescrites sont d'une telle complication et d'une telle rigidité que les chances pour un individu de pouvoir subjuguier et gagner la maîtrise de ses instincts au terme d'une seule vie sont minimes. Quand donc va-t-il pouvoir faire des progrès spirituels ? La seule réponse possible semblerait être "dans la ou les prochaines vies !"

Le Maître enseigne que la création matérielle et l'existence matérielle d'un être

humain n'ont rien de mauvais. Une fois qu'une entité s'incarne, elle s'engage à purifier une existence physique, qu'elle le veuille ou non. Il n'y a pas de choix. Il ne s'agit pas seulement d'une règle mais d'un fait concret. Cette vie-ci est la seule dont nous pouvons être sûre. Elle est là. Nous la vivons. "Mais", dit le Maître, "l'on peut régler sa vie afin de "normaliser" toutes les fonctions de l'organisme humain et faire d'un individu un être humain parfait." Le terme "normaliser" en ce contexte est très important. On ne recherche pas, et on ne devrait pas rechercher les pouvoirs supra-normaux du corps que promet si prodigieusement le Hatha Yōga. Il ne faudrait pas non plus chercher à acquérir des siddhis tels que la capacité de faire matérialiser des objets, la clairvoyance, la lévitation etc., car toutes ces choses ne sont pas normales dans l'existence humaine. Ce qu'offre le Maître dans la méthode de sādhanā yogique du Sahaj Marg est précisément un entraînement qui rend la normalisation de la vie d'un individu possible jusque dans le moindre détail de son fonctionnement. Le Maître a dit que la majeure partie des êtres sont à leur départ au stade de l'animalité et que le premier pas à accomplir dans une sādhanā consiste à s'humaniser. C'est par la méditation que cette transmutation se réalise. La régularisation du fonctionnement mental,

que procure la pratique de la méditation, se traduit également par une harmonisation au niveau physique. Il importe donc de commencer par le mental. Tout processus qui entreprend le corps en premier, met, de toute évidence, la charrue devant les boeufs. La méditation est du ressort de l'abhyāsi et représente sa part dans cette aventure divine. L'affaire du Maître est de soulager l'abhyāsi des samskāras du passé et de lui transmettre l'énergie spirituelle. Je ne vais pas m'attarder à ce sujet car il a été traité très en détail dans les ouvrages du Maître. Un aspect très important que je voudrais toutefois souligner est qu'il n'y a aucun contrôle ou élimination des fonctions. Le but recherché n'est que la normalisation de chacune d'elles sans en atrophier aucune. L'enseignement du Maître repose sur la sagesse divine. Dieu créa l'Univers. Lorsqu'Il créa un univers matériel il y eut certainement de bonnes raisons à cela. Si nos vies matérielles nous éloignent de notre véritable but, il est évident que nous seuls en sommes responsables, par notre manière inadaptée de vivre. Pour se remettre sur le bon chemin, il suffit de rééquilibrer nos vies afin d'en faire concorder les deux aspects en un tout harmonieux. L'homme ainsi humanisé peut alors continuer à évoluer vers un état de perfection.

Le Maître, comme je l'ai déjà dit, est l'exemple vivant de ce genre de vie. Il est un

chef de famille qui a été marié et qui a eu à supporter toutes les responsabilités, souvent astreignantes, que comporte la vie de famille. Il a expérimenté toutes les joies de l'amour, les chagrins et les détresses de la séparation, que nous expérimentons dans nos vies plus étroites. Assurément, il est un sujet d'émerveillement lorsqu'on songe qu'il a si pleinement rempli le rôle de père de famille tout en développant en lui la capacité d'assumer aussi le rôle d'un maître spirituel. Sa vie est naturellement centrée sur sa famille. Toutefois, là où le centre et la circonférence de nos vies se résument à un seul point, celui de nos familles, pour le Maître, il en est autrement. Car si sa famille est pour lui aussi le centre, le cercle décrit à partir de ce point englobe l'Univers tout entier. Telle est la différence entre la vie du Maître et la nôtre. Lorsque le Maître, au moyen de sa transmission divine, nous aide à nous étendre aux sphères cosmiques et supra-cosmiques, il sépare la circonférence étriquée de notre existence de son centre, en l'agrandissant, en la libérant, afin qu'elle puisse continuer à s'étendre de plus en plus, jusqu'à ce que, à son tour, elle devienne universelle. Ainsi, progressivement, l'âme individuelle égocentrique, ainsi que sa conscience, se développent et se déploient pour devenir enfin un être universel doté d'une conscience universelle tout comme le Maître lui-même.

Le Maître naquit dans une famille aisée, bien connue et très respectée. Son père, par rapport aux normes de sa localité, fut sans aucun doute un homme riche. Son père est issue d'une lignée hautement cultivée et sa mère d'une famille imprégnée d'un profond respect pour les traditions. Le Maître, à son tour, se conforme à leurs moeurs et il est imprégné d'une culture si profonde qu'il n'admet aucune critique concernant la façon de vivre d'autrui. Aux yeux du Maître, toute chose a sa place dans la hiérarchie universelle. Il enseigne que d'autres instructeurs font eux aussi le travail de Dieu, chacun à son niveau. La tolérance, telle qu'elle est enseignée par le Maître, n'est pas une vertu mais un devoir primordial exigé de l'abhyāsi. Aucun système ne saurait prétendre à une importance et une efficacité totale et exclusive. Si une montagne comporte un sommet, c'est bien grâce à la base qui la soutient !

Certains de nos abhyāsis ont consacré plusieurs années à la pratique d'un yōga appartenant à un autre système d'entraînement. Lorsqu'ils vinrent enfin vers mon Maître, ils avaient tendance à pleurer les "années perdues", se lamentant de ne pas être venus aux pieds du Maître plus tôt. Invariablement, le Maître les conseille : "Ne regrettez pas le temps consacré à l'autre méthode. C'était nécessaire pour votre développement. Elle vous a préparés pour cette voie. Soyez

heureux que vous ayez maintenant trouvé la voie qui vous permettra d'avancer". Le Maître enseigne que malgré le grand nombre de gurus, le vrai Guru n'est autre que Dieu Lui-même. Il est du devoir de chaque guru de remettre son disciple à celui qui a atteint un niveau d'accomplissement plus haut que le sien une fois son travail avec le disciple terminé. Aucun guru ne devrait retenir ses disciples abusivement. Un guru est voué au service des autres et non à l'acquisition de biens, de pouvoirs et de prestige pour lui-même.

La tolérance doit prévaloir dans toutes les circonstances de la vie. Après une association de plusieurs années avec le Maître, je suis arrivé à la conclusion que la tolérance est une des qualités spirituelles les plus importantes car elle semble embrasser et engendrer toutes les autres vertus telles que la compréhension, la charité, voire l'amour même. J'ai souvent entendu dire que l'amour engendre la tolérance mais c'est peut-être le contraire qui est vrai, c'est la tolérance qui engendre l'amour. C'est un axiome psychologique bien connu que seul ceux qui entretiennent en leur coeur la haine d'eux-mêmes projettent sur autrui ce même sentiment. Une telle haine est la haine de soi et provient d'une incapacité de s'accepter. Dans le sens le plus large du mot, la tolérance implique que tout a une place dans la hiérarchie uni-

verselle et c'est dans la compréhension de cette vérité fondamentale de la Création que réside la tolérance. Ainsi la tolérance donne une vue correcte de la schématisation universelle des choses. On nous a enseigné que le bien et le mal coexistent et que l'un aussi bien que l'autre ne sont que les deux faces d'une même Réalité. Il nous a été enseigné aussi qu'il en va de même pour le vice et la vertu, ainsi que pour tous les autres opposés de l'existence. Cela va de paire, l'un ne peut exister sans l'autre. Il n'y a pas de choix. Qui sommes-nous donc pour s'octroyer le droit de réprouber les manifestations négatives de ce monde (comme nous les appelons) ? Nous sommes souvent troublés par l'antithèse apparente du caractère de certaines personnes - tel un homme riche se montrant avare ; un homme réputé honnête s'adonnant au larcin ; une personne vertueuse ayant un côté peu reluisant à son existence ; une personne religieuse dont la vie privée est sombre et sordide. Tout ceci nous choque et, ce qui est pire, fait échouer notre recherche d'une sagesse et d'une meilleure compréhension. La tolérance nous donne le recul qui nous permet de voir sous la surface et de découvrir la vérité qui s'y trouve. Un des avantages de la tolérance réside dans le fait qu'elle nous donne un recul dans le temps pour mieux juger et comprendre les choses. Et inévitablement, lorsque nous ne tenons pas

compte des apparences et allons au-delà d'elles, survient alors la compréhension, la vraie compréhension, et nous nous apercevons que les gens sont autres que ce qu'ils semblent être. Si nous agissons avec zèle et assiduité dans ce sens, n'arrivera-t-il pas un jour où nous verrons dans le pécheur, le saint qui sommeille en lui ? Pour mon Maître ceci est une vision permanente. Il ne voit rien d'autre que la vraie Réalité qui se trouve à l'intérieur.

Nous discutons une fois de la présence à notre satsangh d'une personne connue comme hautement immorale. Quelques-uns des abhyasis se demandaient comment un tel personnage a été admis aux méditations. A la suite d'une longue délibération, il a été décidé de s'en remettre au Maître pour une explication. Sa réponse était simple et directe. Il dit, "Je ne regarde pas son aspect négatif. Mes yeux ne vont pas là". Il fait abstraction de toutes ces choses. Le Maître voit ce qu'il y a de meilleur en chacun de nous, tandis que nous, au niveau humain ordinaire, tendons non seulement de voir, mais de chercher, ce qu'il y a de pire. Tel est la différence entre lui et nous.

A ma connaissance, le Maître a rarement critiqué quelqu'un pour quoi que ce soit. Il donne aussi très rarement des conseils. J'ai demandé une fois à Babuji pourquoi il ne disait rien lorsqu'il voyait quelque chose qui n'allait

pas. Babuji répondit, "Lalaji ne donnait jamais de conseils d'une manière directe. Oui, il y faisait allusion, mais combien de personnes sont capables de comprendre de telles allusions ? Nous ne devrions jamais donner de conseils à moins qu'on nous le demande. En tant qu'instructeur il est du devoir du guide d'induire un changement en créant des conditions qui lui soient propices. Tel est le travail de l'instructeur. C'est une approche positive. Si l'on se met à faire des remarques, l'abhyāsi se fera du souci, ce qui gênera ses progrès. Il y a une autre raison aussi. Supposons que je conseille à un abhyāsi de faire quelque chose et qu'il ne le fasse pas. J'augmente alors ses difficultés en lui rajoutant par-dessus, le péché de désobéissance au Maître. Ainsi, au lieu de l'aider, je lui aurais fait du tort. Vous comprenez pourquoi j'évite de donner des conseils directement ? En effet, je donne beaucoup de conseils mais sous la forme d'une discussion générale lorsque tout le monde est rassemblé autour de moi. Une personne intelligente en tiendra compte et tâchera de l'appliquer dans sa propre vie. Ainsi les progrès de cette personne seront plus rapides car elle coopèrera avec le Maître." Nous voyons que l'attitude du Maître ne relève pas uniquement de la tolérance, mais qu'elle va plus loin car il prend sur lui l'entière responsabilité des progrès

de l'abhyāsi. Comme le Maître ne cesse de le répéter, ceci est le devoir d'un instructeur en spiritualité.

Je me souviens d'un épisode qui arriva il y a quelques années lorsque je me trouvais avec plusieurs autres abhyāsis chez Dr. K. C. Varadachari dans sa résidence à Tirupathi. Nous étions entrain de discuter depuis un certain temps quand quelqu'un, de toute évidence un nouvel abhyāsi, entra dans la pièce et se prosterna devant le Dr. Varadachari. Il s'assit tout près de lui et commença à lui parler. Il fut très agité. Après quelques instants il dit, "Docteur, je suis un misérable pécheur." Dr. Varadachari fut indigné. Il demanda d'une voix passionnée : "de quels péchés êtes-vous coupables ? De quelques offenses sans importance ? Une bouteille de vin ? Une amourette passagère ? Revenez me voir quand vous aurez fait quelque chose d'originale. Quel imbecile n'a pas fait autant ? Plus tard il devint très doux et tendre et calma l'âme troublée de l'abhyāsi avec des mots pleins de sagesse.

Ce que j'essaie de démontrer ici est que le péché n'a rien de si original. Nos propres péchés, sont-ils si spéciaux, qu'ils justifient que l'on s'en préoccupe à un tel point ! L'enseignement du Maître à cet effet est très important et très significatif, il dit que le péché ou la vertu n'existent pas. Tout est samskāra. Tout action, qu'elle soit bonne

ou mauvaise, qui laisse une impression sur notre mentale, est génératrice d'un samskāra, ce qui, du point de vue spirituelle, est indésirable. Il est certain que commettre un péché est encore moins grave que ruminer sur ce même péché. Car en ruminant, nous marquons l'impression de plus en plus profondément dans notre mental où se forment des samskāras d'une telle opiniâtreté qu'elles nécessiteront un effort considérable pour les éliminer ultérieurement de notre système. Le Maître nous conseille d'oublier le passé. Le passé ne devrait pas nous inquiéter car il est passé et nous n'y pouvons rien pour le changer. Ce qui importe, c'est l'avenir que nous pouvons modifier par nos actions actuelles. C'est dans cette direction qu'il faudra canaliser nos efforts. Le passé immédiat n'a pas plus d'importance que le passé lointain. "Alors," dit le Maître, "imaginez que toutes vos actions passées appartiennent à une autre vie. Ceci vous aidera à les ignorer et à vous concentrer sur la préparation d'une base pour votre développement spirituel ultérieur." Cet enseignement est d'une grande importance pour nous tous en tant qu'abhyāsi.

D'où vient le préjugé? Comment évaluons-nous le caractère d'un individu? Qu'est-ce qui conditionne nos relations avec autrui? La réponse à toutes ces questions est que nous jugeons un homme d'après ses antécédents. Si nous pouvions développer la capacité de

considérer chaque être tel qu'il se trouve et en tant qu'entité inconnue et non-conditionnée par un passé, il nous serait possible alors de distinguer en lui la vraie personne et non seulement cette écorce humaine ravagée que voit tout le monde. Il naît alors une objectivité qui saisit la vérité que cachait le masque extérieur. Le passé d'un être humain peut être pratiquement n'importe lequel. Mais qu'est-ce qu'il est maintenant ? Voilà ce qui importe. Toutefois, la plupart d'entre nous se pose rarement cette question, car nous nous soucions avant tout des antécédents. Ainsi la vraie personne nous échappe et nous ne voyons qu'un réseau de trivialités superficielles qui retient un individu comme une mouche prise dans une toile d'araignée. C'est la raison pour laquelle les nouvelles fréquentations ont toujours plus d'éclat et sont les bienvenues, tandis que souvent c'est avec les vieux amis qu'on se dispute et dont on se sépare. La vie vécue dans le présent unifie, tandis que la rétrospection tend à séparer les êtres les uns des autres, et comme en témoigne l'histoire, les nations les unes des autres.

Les aspirants potentiels de notre système posent toujours la même question : "Quelles sont les qualités requises pour devenir membre de ce système ?" Le Maître répond toujours de la même manière, "la seule qualité requise est votre bonne volonté." Et

invariablement les gens se demandent comment cela peut-il en être ainsi ? L'égo contribue en partie à leur confusion. Après tout, qui veut se joindre à une association de personnes où il n'y a qu'une qualification tellement simple comme condition d'admission ? Avant d'entrer dans une organisation nous aimerions que ce soit aussi facile que possible. Par contre, si c'est trop facile, nous commençons à nous douter de la valeur de l'organisation. Aussi, nous aimerions que les barrières soient juste de taille à nous permettre de les franchir avec aisance mais suffisamment grandes pour en exclure la racaille. Dans un système yogique où le seul critère qui compte est celui du présent, qu'importent les autres qualités ? Seule la bonne volonté est actuelle. Tout le reste, l'éducation, l'instruction et les qualifications, sont sans importance. Elles ont des limites et de toute façon elles ne durent pas éternellement. Elles ne servent que de bases. La bonne volonté indique un état d'esprit très important. Elle démontre qu'une personne s'est évaluée, a pris conscience de la nécessité d'un changement et est prête à agir en conséquence. Ainsi de telles personnes sont disposées à changer et ce qui est plus important encore, à être changées. Elles sont de ce fait le matériel brut idéal qui permet au Maître de faire son travail. En définissant les qualités nécessaires de cette manière, le

Maître ne fait qu'exprimer une vérité fondamentale. Il dit une fois à un visiteur, "Ce que vous avez été n'a pas d'importance. A quoi cela vous sert-il que votre grand-père fut un Maharajah si vous, vous êtes un mendiant maintenant ? Cela aurait été mieux si c'était votre grand-père qui était mendiant et vous Maharajah. Tâchez de voir ce que vous pouvez accomplir vous-mêmes. Pour cela il faut commencer maintenant, et je suis prêt à vous aider !" Ainsi, d'un coup, le Maître a éradié tout snobisme en disant que peu importe la classe, encore moins l'éminence sociale et, hélas, même l'instruction ne compte pas pour beaucoup. L'essentiel du succès se résume à la bonne volonté de l'abhyāsi, sa disposition à être guidé par le Maître, et sa poursuite inexorable du but à atteindre.

Si nous examinons attentivement ce concept de "bonne volonté" nous découvrons qu'il indique la nécessité d'une soumission totale au Maître. Comme le répète le Maître, la soumission de la part de l'abhyāsi est indispensable si le travail du Maître doit réussir. Dans l'un de ses ouvrages, le Maître y fait allusion. Quel devrait être l'attitude de l'abhyāsi idéal ? Pour emprunter les mots du Maître : "Il devrait être comme une dépouille mortelle entre les mains d'un habilleur." C'est-à-dire que l'abhyāsi doit être comme un mort, dénué de tout désir ou

opinion personnelle et sans résistance aucune. Un tel abhyāsi est un sujet idéal, car il n'offre aucune résistance, que ce soit physiquement ou mentalement, aux pouvoirs spirituels du Maître. Le Maître se sert d'une autre image encore pour souligner ce point. Il dit qu'un menuisier peut façonner ce qu'il veut à partir d'un morceau de bois sans aucune difficulté, mais si on lui donne une chaise comme matériau, que peut-il faire ? Avec un morceau de bois il est libre de faire comme il l'entend et tailler ce qu'il a décidé de créer. Par contre, avec une chaise il est confronté à de sévères limitations que généralement il ne peut pas surmonter.

Une fois, le Maître illustra ce point par une troisième image. Que faisons-nous lorsque nous allons chez un médecin pour nous faire soigner ? Nous acceptons tout ce qu'il dit. Nous suivons ses directives et le régime qu'il nous prescrit. Nous nous conformons à l'hygiène de vie qu'il nous recommande. Si une intervention chirurgicale est nécessaire, nous nous soumettons à une narcose qui nous plonge dans une inertie totale, afin de permettre au chirurgien de nous opérer. Notre entière coopération est nécessaire si le médecin doit réussir son traitement. Ceci n'implique-t-il pas une soumission à la volonté du médecin et l'acceptation de sa méthode ? Pouvons-nous questionner sa thérapie ? Pouvons-nous demander la

garantie de son succès ? Pourtant, malgré cette incertitude nous sommes prêts à nous soumettre à la volonté du médecin. Pourquoi, dans ce cas, ne pouvons-nous pas reporter cette attitude à la vie spirituelle. Dans la vie spirituelle nous exigeons d'abord des preuves – la preuve de l'existence de Dieu par exemple, la preuve de l'efficacité du système et ainsi de suite. Le Maître dit que ceci n'était pas seulement faux mais illogique aussi. Il rajouta, "supposons que je sois prêt à leur fournir des preuves, combien de personnes seraient à même de les comprendre ? Ecoutez, supposons que l'on demande à un scientifique de prouver certaines idées abstraites, combien de profanes comprendraient la preuve ? Et plus le niveau du travail est haut, plus il est difficile à comprendre. Alors, il faut essayer le système et notre expérience personnelle nous fournira la preuve de l'intérieur de nous-mêmes."

Il y a un autre point très vital à être considéré dans l'offre d'aide et d'assistance du Maître. Il ne demande que de la bonne volonté, faisant abstraction totale des actes et pensées antérieurs de l'abhyāsi. Pourquoi ? Précisément parce qu'ils sont passés. L'abhyāsi n'y peut rien contre son passé. Nous sommes littéralement les produits de nos passés, mais, en ce qui concerne l'avenir, nous ne sommes pas les spectateurs muets et impuissants que nous pensons être. Le passé nous

a mené au présent. Mais au-delà du présent il n'a plus aucune emprise. L'avenir sera ce que nous faisons maintenant, dans le présent. Ainsi en modifiant notre façon de vivre maintenant l'avenir peut être changé. Le Maître nous conseille donc de ne plus penser au passé du tout mais de penser et, plus important encore, d'agir dans le présent. Pour reprendre l'analogie médicale, le médecin explore notre passé dans l'unique but de trouver la cause de notre maladie actuelle. Son intervention curative et réparatrice se situe dans le présent. Il est inutile que le médecin blâme le patient pour des erreurs du passé qui provoquent sa maladie actuelle. Un médecin digne de ce nom ausculte son patient et accomplit tranquillement son action de guérison. Le Maître agit de même dans son travail spirituel. Pour lui, notre passé peut être très important, mais pour nous il n'a aucun intérêt. Au contraire, ruminer le passé ne fait que renforcer nos impressions et les enfoncer de plus en plus profondément, formant ainsi de solides samskāras qui seront très difficiles à effacer. En cela réside l'importance primordiale de l'abandon du passé au Maître, en l'oubliant, tout en vivant le présent selon ses conseils, afin que notre avenir puisse être ce qu'il veut qu'il soit.

Tout ce que nous estimons désirable et convoitons devraient être mis à la poubelle. On nous demande de faire table rase et de se

présenter devant le Maître en tant qu'âme emprisonnée dans un corp humain, à la recherche du but le plus haut à portée de l'être humain. Immédiatement et miraculeusement se présente à nous la possibilité de créer une fraternité d'hommes où tout ce que l'on nous demande est d'être des êtres humains. Tout comme le Maître détruit les faux édifices que l'homme a érigés autour de lui-même tels que le pouvoir, le prestige, la richesse, l'instruction et j'en passe, de même il attend de nous que nous banissions tout cela de nos mentalités. Ce qu'il fait, nous, à notre tour, nous devons le faire. Ce qui est jeté aux quatre vents doit être jeté une fois pour toute. Ainsi, cette grande tolérance pour l'humanité en tant qu'ensemble et pour chacun de ses membres en tant qu'être humain est inculquée et pratiquée. Et c'est en débarassant de la sorte toute l'humanité de ses fausses valeurs, que le Maître se montre bienveillant et divin. Le plus grand don de sa sagesse divine se trouve là, dans la conscience qu'aux yeux du Créateur, nous sommes tous un. Est-il possible à l'homme de distinguer une fourmi d'une autre dans une fourmillière ? Pour nous toutes les fourmis paraissent les mêmes. Elles ont peut-être un gouvernement, une structure sociale, des classes, mais pour nous tout cela n'existe pas. Ne devrions-nous pas nous ressembler encore plus à la vue du

Plus Haut ! Lorsque nous essayons d'être l'émule du Maître et apprenons à tout voir d'un oeil égal, nous aspirons aussi à cette conscience divine, au développement d'une telle conscience en nous-mêmes. Cette aspiration même nous exalte et rend possible sa réalisation.

Alors, pour revenir à la tolérance, nous voyons et comprenons combien elle est non seulement une vertu, mais une vertu cardinale. C'est percevoir une vérité première de la création que d'être conscient que tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu. Chercher à classer et à diviser ce qui a été créé comme un tout n'est que détruire la valeur réelle d'une telle création. Ainsi la tolérance est conforme au dessein divin, et en se conformant à son plan, nous nageons avec le courant, rendant notre parcours non seulement plus facile mais plus rapide aussi. Ceci contribue à accélérer notre évolution afin de pouvoir atteindre notre but au cours de cette vie-même.

Un des plus grands avantages découlant de cette pratique est qu'elle permet aux gens de se voir tels qu'ils sont vraiment, dénudés de tout accessoire. La capacité de s'accepter s'accroît à mesure que nous apprenons à aimer ce que nous voyons. Après tout, qui se connaît vraiment ? Toutefois, avant de se connaître soi-même, il faut commencer par apprendre à connaître et à comprendre les

autres. Ce regard averti devrait être dirigé ensuite de l'extérieur vers l'intérieur. A la vue de ces êtres se laissant manipuler par les servitudes que leur imposent leurs propres désirs de paraître, notre perspicacité et notre compréhension des mystères de l'existence gagnent en profondeur, suivies par la compassion et l'amour qui se développent spontanément à partir de cette compréhension. L'on éprouve aucune révolusion, aucune aversion et aucun dégoût, car tout est comme il devrait être, tant qu'hommes et femmes continuent d'être tels qu'ils sont. Point alors la sagesse qui dit que tout changement doit se produire à partir de soi-même. Car à mesure que je change et que je me développe, ma vision et ma conscience changent et se développent en même temps. Et avec cette croissance se présente une possibilité parallèle, celle d'aider les autres à oeuvrer dans ce même but afin que se produisent en eux aussi un changement et des progrès. Ainsi toute réforme commence, comme la charité, par soi-même.

Le genre de réformateur traditionnel ou familial qui déclame à une congrégation patiente et résignée, la menaçant de tous les maux de l'enfer, ne fait que de déclamer contre lui-même, en utilisant cette dernière comme cible de substitution. Le vrai réformateur est celui qui oeuvre dans le silence, qui ne prêche contre rien, qui ne blâme rien

et qui ne condamne personne. Mais, ayant travaillé sur lui-même silencieusement et discrètement il s'efforce de faire la même chose pour les autres, d'une manière toute aussi silencieuse et discrète. C'est ainsi que travaille mon Maître, silencieusement, sans publicité et sans propagande. Il est soutenu dans son oeuvre par les ressources infinies de pouvoir et de sagesse de la Nature qui ont été mises à sa disposition sans aucune réserve.



LE DEVOIR

Le Maître interprète des concepts tels que la charité, la renonciation et le devoir, en leur donnant une signification radicalement différente de celle qui leur est généralement attribuée. Nous pensons tous savoir ce que veulent dire ces concepts. A vrai dire, les idées que nous avons à leur sujet nous sont tellement familières que nous serions étonnés si quelqu'un devait nous apprendre que la véritable signification de ces termes nous échappe. La plupart des gens ont l'impression que leur conception de ces idées sont en accord avec les préceptes de la société dans laquelle ils vivent, leur religion, voire leur conscience. Notre compréhension des choses correspond si bien avec celle de notre entourage que nous aurions beaucoup de mal à concevoir qu'elles pourraient être envisagées d'une autre manière. De toute façon, fort de nos croyances religieuses, nous continuons de faire comme nous avons toujours fait.

Nous connaissons tous l'institution de la charité religieuse, ou ce que j'appellerais "la charité de forme", que pratiquent des hommes et des femmes bien intentionnés partout dans le monde, quelque soit leur appartenance religieuse. La pièce de monnaie

dans l'escarcelle, des donations pour toutes sortes de causes inventées par des personnes pieuses, des offrandes en espèce, tout cela nous est que trop connu. Il y a encore le sou qu'on glisse dans la main tendue du mendiant devant le porche de l'église. Ce genre de charité est tenu comme étant un acte pieux, capable d'élever le donateur, et lui valoir les bénédictions du Tout Puissant. Les religions de l'Orient sont plus sensibles à cette vertu apparente que celles de l'Occident.

Que donne le donateur ? Souvent ce n'est qu'une seule pièce de monnaie de la plus petite dénomination et ceci accompagné d'abus en reprochant au pauvre diable le fait d'être mendiant. Lorsque ce don, soi-disant prescrit par la religion, a été fait, le visage du donateur s'illumine d'une expression pharisaïque parce qu'il a rempli les injonctions de sa religion. Souvent, ceci est un des premiers d'une série d'actes expiatoires et propitiatoires en entrant dans un lieu sacré. Un autre aspect de ce genre de charité est de donner les restes de nourriture. Ceci serait tout à fait louable si l'on donnait la nourriture pendant que c'était encore mangeable, mais en général, l'individu charitable préfère s'assurer qu'il n'en prive pas sa famille. Ainsi, les restes sont conservés jusqu'à ce que plus personne puisse les manger, et à ce moment-là seulement donne-t-on la nourriture au pauvre diable qui est

trop affamé pour se soucier de la qualité de ce qu'il mange. Et là encore l'acte charitable est accompagné de bons et pieux conseils, et parfois d'injures aussi.

Il y a ensuite les cadeaux faits sur les recommandations d'un astrologue pour pallier aux effets nocifs d'un mauvais transit planétaire. Ces cadeaux peuvent être fort coûteux car proportionnels à la gravité de l'affliction de certaines planètes. En de tels cas la personne concernée offre des bijoux, de la soie, de l'argenterie etc. aux membres de sa propre famille plutôt qu'à des personnes qui sont vraiment dans le besoin. Ceci en vue de dépenser la somme requise tout en la gardant dans la famille. De plus, ils existent des exemples de ce que j'appellerais, faute d'un terme plus approprié, de l'hypocrisie à "outrance". Ceci s'applique dans le cas où des individus s'embarquent dans l'acte pieux et vertueux de renonciation aux richesses et aux biens de ce monde avant d'entrer dans l'état saint de sannyāsa. A de rares occasions certains de ces individus donnent tout ce qu'ils possèdent aux nécessiteux, mais plus souvent ils distribuent leurs biens au sein de leur propre famille avant d'endosser la robe safran. Ceci aussi s'appelle "la charité" ! Beaucoup de sannyāsis continuent d'amasser des "dons" et des "cadeaux" qu'ils renvoient à leurs familles. En de tels cas, plutôt courants que rares, le sannyāsi devient souvent

un meilleur pourvoyeur que lorsqu'il remplissait le rôle d'un chef de famille incompetent.

Je n'évoque pas ces exemples dans le but de dénigrer ou de critiquer les convictions ou pratiques existantes. Après tout, les gens agissent comme on leur a appris à agir. Et quand de tels enseignements sont le produit de la pensée et des préceptes religieux tels qu'ils sont interprétés par les responsables de ces religions, les gens ne peuvent pas faire autre chose que d'obéir aveuglement. La majorité des êtres humains ne savent que suivre superstitieusement les instructions relevées dans les Ecritures sacrées telles qu'elles sont interprétées par les prêtres. La superstition et la peur qu'elle engendre, sont les causes compulsives à la base de tels actes de charité. Si l'on pouvait détromper les gens et les inciter à abandonner la superstition, beaucoup de cette hypocrisie religieuse disparaîtrait automatiquement. En Inde la religion a une forte emprise sur la vie de l'individu et pratiquement toutes les étapes de la vie, de la naissance jusqu'à la mort, sont réglées d'après les rites et procédures qu'elle ordonne. L'intérêt des prêtres qui officient à chacune de ces cérémonies, qu'elles soient à l'intention des vivants ou des morts, est défendu avec zèle en prescrivant des aumônes à chaque étape de l'office, le terme euphémique employé pour désigner ces dernières étant "les offrandes".

Dans une telle société les gens n'ont pas d'autre possibilité que de souffrir en silence et de se départir, tout en gardant le sourire, d'une portion du fruit de leur labeur. Les plus hardis et avisés de ces individus marchandent avec les officiants afin de limiter leur perte, tout en rendant la cérémonie aussi compréhensive que possible, tandis que les plus faibles en souffrent lourdement. La seule consolation de ces derniers est l'apparence de vertu à laquelle ils ont droit et qu'ils s'efforcent d'assumer au mieux de leurs possibilités.

Ayant dit tout ceci je dois rendre justice aux religions, en ajoutant qu'elles-mêmes elles ne sont pas responsables de cet état de chose. La responsabilité serait plutôt imputable à l'emprise rapace qu'exerce un sacerdoce sans scrupules sur une population crédule et illettrée telle qu'il en existe ici en Inde.

Que dit mon Maître à ce sujet ? Premièrement, personne ne devrait se permettre de faire la charité tant que les besoins de sa famille ne sont pas pleinement satisfaits. Personne n'a le droit de donner de l'argent ou de faire des cadeaux si ces présents ne sont pas procurés avec le surplus du budget familial. Sinon il ne s'agit que de voler Pierre pour payer Paul. Au premier abord, cette attitude pourrait paraître extrêmement égoïste. J'ai longuement discuté de ce sujet

avec le Maître une fois. Le Maître dit, "Écoutez ! Supposons que vous voulez donner une somme d'argent pour faire de la charité et que votre famille souffre à cause de cela, appelleriez-vous cela de la charité ? Moi, je la qualifierais plutôt de non-sens. Quel est votre devoir en tant que grihasta (chef de famille) ? Lorsque vous vous êtes marié et avez accepté des responsabilités incombantes à une vie de famille, vous avez accepté en même temps de vous acquitter de certains devoirs à son égard. Ces devoirs sont une obligation. Dans ce cas, si votre cadeau va faire souffrir votre famille, il ne s'agit ni de cadeau ni de charité. Vous ne faites que voler votre famille. Et un vol peut-il être qualifié de charité ?" Je demandai ensuite si un tel acte de charité serait justifié si les autres membres de la famille y consentaient. Le Maître répondit, "Non ! Quelle femme hindoue irait contre la volonté de son époux ? Et lorsqu'il s'agit de cérémonies religieuses elle ne s'y opposerait pas. C'est à vous de décider quel est votre devoir et de vous en acquitter correctement. Si vous consultez d'autres personnes c'est parce que vous cherchez à vous décharger sur eux du blâme et de la responsabilité de votre acte. Je posai alors une troisième question. Qu'en est-il des petits cadeaux faits aux mendiants ? Le Maître rit d'un rire ironique. "Vous appelez ça la charité ?" demanda-t-il. "Nourrir

les pauvres et donner quelques fripes à vos prochains ne saurait être qualifié de charité. C'est votre devoir. C'est notre devoir en tant qu'êtres humains de pourvoir aux nécessités de nos frères et soeurs indigents. Ce serait vraiment dommage que de prendre cela pour de la charité." Ce dialogue indique très clairement : à moins qu'une personne dispose de suffisamment de moyens pour se permettre de faire un cadeau, il n'a pas le droit d'en faire sous quelque forme que ce soit. L'interprétation du Maître est à considérer du point de vue du devoir.

C'est un fait aussi étrange que bien connu que les gens de situation économique modeste semblent pouvoir donner plus que les riches. Les sacrifices faits par des gens peu fortunés, non seulement en temps normal mais aussi en périodes de désastre national, est un sujet d'émerveillement. L'interprétation du Maître, qui souligne la différence entre "besoin" et "manque", explique ce phénomène. Selon mon expérience, le Maître n'a jamais employé le mot "manque" mais préfère parler de "besoin". Ce qui démontre qu'il y a une différence fondamentale entre ces deux termes. Le "besoin" est inhérent à l'existence tandis que le "manque" provient de nos désirs et est superflu d'une manière ou d'une autre à l'existence. C'est la raison pour laquelle des gens pauvres peuvent faire de la charité car leurs besoins sont réduits au

strict minimum, puisqu'ils vivent simplement et en harmonie avec la nature. Donc, aussi minime que soit leur revenu, et aussi rudimentaire que soit leur niveau de vie, il leur semble toujours possible d'épargner la moindre des choses de l'excédant de leur existence et de l'offrir de bon coeur afin d'alléger la misère de leurs prochains. Par contre dans le cas des riches, accablés par ce qu'ils appellent un plus haut standard de vie, les manques sous forme de luxe et de superflu sont tellement énormes que quelque soit leur revenu il leur faut toujours de plus en plus d'argent pour parer aux dépenses créées par d'autres désirs encore, et ainsi ils continuent ad infinitum. Lorsque cette façon de vivre a suffisamment duré, certains riches commencent à se sentir coupables et à ce moment-là il n'est pas rare de les voir donner de fortes sommes d'argent pour la charité. Toutefois, leur raisonnement est souvent tellement embrouillé qu'ils apaisent leur conscience en gaspillant leur argent sur quelque vaste projet comme l'édification d'un temple, au lieu d'en faire profiter les déshérités du sort et de les aider à améliorer leur situation. Très souvent ces gens dépensent toute leur fortune inutilement sur ce qu'ils estiment être des oeuvres charitables. Il leur arrive de renvoyer un mendiant de leur porte tout en étant disposés à dissiper, sous les directives d'un prêtre, des sommes

pharamineuses, d'un seul coup, pour pacifier quelque déité. Il est rare qu'un changement intérieur, qui pourrait les mettre sur le bon chemin, soit décelable chez ces individus. Leur crainte d'une justice imminente pour des crimes commis les poussent ça et là en quête de quelque moyen religieux d'expiation. Il n'y a pas de remords chez eux mais simplement la restitution d'une richesse mal acquise motivée par la peur, semblable à l'évacuation frénétique d'eau d'un bateau qui commence à sombrer. Si les riches pouvaient simplifier leur vie comme le Maître nous enseigne de le faire, le surplus libéré serait énorme. Il en va de même au niveau international, où certaines nations, malgré l'inflation et la surabondance de leur économie, semblent peu disposées et souvent impuissantes à détourner leur surplus au profit des pays moins bien lotis. Toutefois, ceci nécessiterait une compréhension globale de la part de tous les êtres afin de trouver un moyen de régler leur vie individuelle de façon à ce que les richesses de la nature soient disponibles pour tout le monde plutôt que pour quelques-uns. Je me rappelle d'une discussion dans une capitale de l'Occident centrée sur le sujet de la réduction du taux de natalité dans les pays sous-développés. Quelques amis bien-intentionnés s'efforçaient de démontrer que, si seulement certains pays comme l'Inde pouvaient réduire d'une manière

draconienne le nombre de naissances, le pays connaîtrait alors une plus grande prospérité. L'argument se termina brusquement lorsqu'un indien qui se trouvait parmi eux leur fit remarquer que les statistiques d'un rapport de la commission des Nations Unies indiquaient que la somme d'argent dépensée au cours de la première année pour un seul bébé à l'Occident suffirait pour élever 500 bébés dans un pays sous-développé. Ceci indique la surconsommation grossière des nations occidentales et la nécessité qui incombe à leurs habitants de la réduire afin que tous les peuples du monde bénéficient des ressources dont dispose la terre. Un fait qui mérite d'être retenu est que la pauvreté engendre la charité tandis que la prospérité engendre l'égoïsme.

Le Maître observe ces principes d'une manière rigoureuse avec ses abhyāsis. Je l'ai vu refuser plusieurs fois des donations offertes par ces derniers. Invariablement il leur demande "Où travaillez-vous ? Combien gagnez-vous ? Etes-vous marié ? Combien de personnes avec-vous à votre charge ?" Et si après cet inquisitoire il est satisfait des réponses, il accepte peut-être la donation. Dans certains cas, même après ces éclaircissements, il refuse la donation. Je lui demandai pourquoi il n'accepte pas certaines donations. Il dit, "Il y a des gens qui désirent sincèrement aider la Mission. Si leurs moyens le permettent j'accepte ce qu'ils

offrent. Par contre il y en a d'autres qui m'offrent des donations dans l'unique but de m'impressionner avec leur générosité (en riant). La donation ne vient pas du coeur mais seulement du porte-monnaie. En de tels cas je la refuse." Pour le Maître une donation en elle-même ne signifie rien. L'argent n'a pas d'importance à ses yeux. Ce qui compte avant tout c'est l'amour que porte l'abhyāsi au Maître et à la Mission. Pour ainsi dire le Maître n'accepte des donations que comme gage de l'amour du donateur. A deux reprises j'ai vu le Maître refuser des donations d'un montant très élevé. Il s'agissait de sommes tellement importantes qu'un plus petit que lui les aurait acceptées aussitôt. Par contre, j'ai pu témoigner de l'émoi du Maître lorsqu'une abhyāsi, avec des larmes aux yeux, offrit humblement et timidement et avec beaucoup d'hésitation une somme incroyablement petite. Le Maître fut ravi de l'offrande, l'accepta instantanément et en parla pendant des mois. Je lui demandai pourquoi il faisait pareil cas d'une si petite somme. Le Maître dit, "Si Birla devait m'offrir une crore (dix millions) de rupees ce ne serait rien pour Birla, parce que cela ne représente qu'une petite partie de sa richesse. Ce que cette abhyāsi a donné, bien que ce soit peu, a été épargné laborieusement pendant des mois, et représente la totalité de ses économies. Vous voyez le

sacrifice que sa donation représente et l'amour dont elle témoigne ? Elle a une très grande valeur à mes yeux."

Une fois, à Shahjahanpur un homme d'un certain âge, soixante-dix ans environ, est venu voir le Maître. Il était vif, bien habillé, et portait un énorme turban autour de sa tête. Le Maître le reçut et passa un peu de temps avec lui. Le Maître entama la conversation en lui demandant d'où il venait et ce qu'il faisait. La personne répondit qu'il venait d'une ville voisine et était un travailleur social. Le Maître dit, "C'est vrai ! Je suis heureux d'entendre que vous êtes un travailleur social. C'est ce dont notre pays a besoin. Qu'est-ce que vous faites exactement ? Le visiteur fut gratifié de sa réaction et expliqua qu'il organisait des centres de distribution de vivres et de vêtements pour les pauvres dans les villages. Le Maître dit, "Oh ! Vous appelez cela un service social ? Ce n'est pas juste. En tant qu'être humain vous avez le devoir de vêtir et de nourrir vos frères et soeurs indigents. C'est faux d'appeler cela un service social. Il ne s'agit pas du tout d'un vrai service social. Lorsque vous pouvez faire quelque chose pour l'élévation de vos frères et soeurs vers le vrai but, celui de la Réalisation, cela pourrait alors être qualifié de service social." Lorsque ce visiteur quitta le Maître, Il me dit, "Vous voyez à quel point nos valeurs ont

dégénéré. Notre pays a toujours été réputé pour ses hautes valeurs spirituelles et l'hospitalité de ses habitants. Voilà ce que nous sommes devenus. Mais malgré tout je vous dis, nulle part ailleurs dans le monde vous ne trouverez une hospitalité pareille à celle qui existe ici en Inde, même aujourd'hui. Par la grâce de Lalaji, l'Inde se relèvera de nouveau et portera le flambeau de la spiritualité dans le monde."

Chez le Maître ces principes sont pratiqués à la lettre. C'est un enseignement en lui-même que d'observer à quel point le Maître est l'exemple vivant de son propre enseignement. Le logement offert aux visiteurs est simple mais confortable. Il n'y a pas de luxe. De même, la nourriture offerte à ses hôtes, bien que de bonne qualité, cherche moins à flatter le palais et à épater par une gamme impressionnante de mets, qu'à fournir une alimentation saine et nourrissante. En quoi sa fonction me parut apparentée à celle de la nature elle-même. Ce genre de nourriture nous permet d'en retirer tout ce dont nous avons besoin, soit une nutrition saine, tout en écartant la gourmandise et l'abus. Une saveur créée artificiellement incite à l'excès et mène à une vie contre nature. Une alimentation simple nous aide à vivre de la manière prévue par la nature, en ne mangeant que ce dont le corps a besoin pour se maintenir en bonne santé et rien de plus.

Ceci est une leçon de valeur que le Maître nous enseigne par son propre exemple.

Une fois au cours d'un repas à Shahjahanpur, un des abhyāsis critiqua la qualité de la nourriture, et plus particulièrement la répétition monotone des plats jour après jour. Il devint même très abusif dans ses critiques. Il dit qu'il voulait qu'il y ait un peu plus de variété dans les menus, et se demandait s'il ne serait pas possible de faire quelque chose pour rendre les repas plus appétissants et savoureux. Lorsque nous eûmes terminé le dîner nous quittâmes la salle à manger pour rejoindre le Maître sur la véranda où il fut assis dans son fauteuil habituel. Il n'était pas possible que le Maître ait pu entendre les remarques de l'abhyāsi. Pourtant, aussitôt que nous nous rapprochâmes de lui, il vint à notre rencontre et dit à l'abhyāsi mécontent. "Écoutez ! Ce que je vous donne pour le corps est simple mais ce que je vous donne pour l'âme est divin !" Il retourna ensuite à sa chaise et son hookah. Après quelques minutes je me retrouvai seul avec lui et il me dit, "Vous voyez ce que les gens attendent de moi ? Je leur ai dit qu'en ce qui concerne l'âme j'en assume la totale responsabilité mais pour le corps il faut qu'ils se débrouillent eux-mêmes. Je fais de mon mieux pour qu'ils mangent convenablement. Il faut manger suffisamment pour que notre corps reste en bon état et sert de véhicule jusqu'à la fin

de nos vies. Il faut manger non pour se régaler mais pour se nourrir. Je crois que la nourriture que j'offre remplit cette fonction. Je suis ici pour pourvoir aux besoins spirituels des gens mais s'ils s'imaginent que je suis là aussi pour leur fournir des banquets gastronomiques, que puis-je faire !"

Beaucoup de familles se sont ruinées en voulant faire un faux étalage de l'argent emprunté. L'égo est la cause d'un tel comportement. Nous vivons et recevons d'une manière qui dépasse nos moyens, dans le but d'impressionner les gens du milieu dans lequel nous évoluons. Toutefois, la considération achetée de cette manière coûte très cher et l'heure des vérités est souvent amère. Les vrais chercheurs de la Réalité ne se livrent pas à ce genre d'hypocrisie. Nous devons prendre notre Maître comme exemple et se modeler sur lui.

Depuis la fondation de la Mission en 1945, il y eut à Shahjahanpur une affluence continue de visiteurs. Au début ce n'était qu'un filet. Toutefois, avec la croissance constante de la Mission ce filet est devenu un fleuve. Et pourtant, pendant toutes ces années le Maître a reçu tous ces hôtes en puisant dans ses ressources personnelles. Ses ressources ont toujours été plutôt maigres. Qu'il ait pu nourrir, et dans certains cas vêtir, des milliers de visiteurs qui viennent le voir chaque année est un sujet d'émerveillement. Ceux

qui le connaissent, savent que lorsqu'il travaillait, il occupait une situation modeste, qui ne lui a pas permis de faire des économies importantes. Mais en observant sa vie de près l'on se rend compte qu'en simplifiant nos vies au maximum, et en éliminant toute ostentation, tout superflu ou luxe inutile, même un petit budget peut accomplir beaucoup de choses. Ce que le Maître demande à l'humanité moderne est, "Soyez simple et en harmonie avec la Nature." Il vit la vie qu'il recommande aux autres. Le Maître estime qu'une existence conduite d'une manière artificielle est aussi inutile que néfaste et très souvent hypocrite. Notre hospitalité doit être en rapport avec nos moyens. Toute disparité entre l'hospitalité offerte et les moyens dont on dispose n'est qu'hypocrisie car nous cherchons ainsi à impressionner les autres, ce qui est une tromperie et en discordance avec la Réalité. Ceci est une leçon à retenir et à propager.

J'ai eu de longues discussions avec le Maître au sujet d'une condition que semblaient prescrire la plupart des religions, soit celle de se démunir de tous ses biens avant de s'embarquer sur une voie spirituelle. Certaines iraient parfois jusqu'à recommander la renonciation totale de sa famille et l'adoption de l'ascétisme. Le Maître affirme que de telles prescriptions sont non seulement inutiles mais parfois contre nature aussi. Il

dit, "Quel mal y a-t-il à la richesse si elle est bien acquise. ? Lorsqu'un homme travaille, il a droit au fruit de son labeur. Oui ! La richesse peut servir à de très bonnes fins tout comme elle peut servir aussi à de très mauvaises. La richesse n'est qu'un pouvoir. Et, tout pouvoir est bon tant qu'il est utilisé d'une manière constructive pour le bien de l'humanité. Tout le monde a le droit de gagner de l'argent par des moyens licites. Je n'y vois aucun tort. Par contre, nous ne devrions pas être attachés à la richesse. Elle ne devrait pas être le but en soi. Il faut bien déterminer le but et ne plus le perdre de vue. Quoi qu'il puisse survenir il faut aller de l'avant. Agissez envers la richesse comme vous le feriez envers une rivière. Prenez-en autant qu'il vous faut et utilisez le reste pour vos frères et soeurs. Voilà le juste moyen. Pourtant, certains disent qu'il faut quitter femme et enfants et s'enfuir dans la jungle ou dans les Himalayas. A quoi cela pourrait-il bien leur servir. Ce n'est pas facile à faire. C'est contre nature. Et de plus, c'est une lâcheté que de se soustraire à son devoir et à ses responsabilités. Lorsqu'on est dans la jungle, on pense continuellement à sa famille et à son foyer. Comment voulez-vous pratiquer tapasya dans de telles conditions ? Qu'est-ce qu'il faut faire alors ? Je vous dis que c'est mieux d'amener la jungle dans votre foyer plutôt

que d'emporter votre foyer dans la jungle. Comment y arriver ? Il n'y a rien de plus simple. Imaginez que vous n'êtes qu'un visiteur dans votre propre maison. Vous trouverez que tous vos problèmes s'évaporeront. Pensez que votre femme et vos enfants sont des charges qui vous ont été confiées par Dieu. Ils ne sont pas à vous. Ce ne sont pas votre femme et vos enfants, ils sont à votre charge, vous en avez le soin. Comprenez-vous ? Tout esprit de possession doit disparaître. Ce n'est que lorsque vous pensez "cette chose est à moi" que vous en éprouvez le manque. Lorsqu'il s'agit de quelque chose qui vous a été confié, vous pouvez y pourvoir objectivement et correctement. Ainsi, vous pourrez faire ce qu'il faut pour eux, ce qui est nécessaire. A vrai dire, l'on n'apprend à s'acquitter de son devoir correctement qu'au sein de sa famille. Lalaji avait l'habitude de dire que la vie de grihastha est la plus propice comme terrain d'entraînement car c'est là que l'on apprend la vraie charité, le vrai amour et la vraie renonciation. Ce n'est que dans la vie de famille que l'on apprend à penser aux autres avant soi-même. C'est très important et très facile aussi. Détournez tout simplement l'esprit !"

Le Maître continua, "A vrai dire, je n'ai pas une très haute opinion des sannyāsas. Bien entendu, ils en existent de sincères qui

ont adopté ce mode de vie par esprit de renoncement et d'amour Divin. Mais pour la plupart il s'agit de gens ayant abdicé leurs responsabilités et vivant en parasite de la société. Certains d'entre eux sont très immoraux et ont une façon de vivre peu reluisante. Malheureusement, nos concitoyens ont appris à les vénérer et beaucoup en souffrent."

Selon le Maître les anciennes traditions de renoncement aux liens et à la famille peuvent être très nuisibles spirituellement et aller jusqu'à bloquer les progrès spirituels d'un abhyāsi pendant plusieurs vies. On m'a raconté l'histoire spirituelle d'un abhyāsi qui pratiqua sous le Maître la méditation du Sahaj Marg pendant près de quinze ans. Cependant, cette personne stagna à un point donné et tout progrès s'arrêta là. Le Maître fit plusieurs tentatives d'instaurer d'autres progrès mais en vain. Il décida alors d'examiner les vies passées de l'abhyāsi afin de voir s'il s'y trouvait quelque indice de la cause empêchant les progrès dans sa vie actuelle. Le Maître procéda à l'examen lors d'une méditation spéciale. Il trouva que dans la vie précédente l'abhyāsi avait été une femme, mariée, et avec plusieurs enfants. C'était une femme profondément dévouée et très désireuse d'obtenir mūkti, une forme de libération très limitée par laquelle on ne renaît plus physiquement. La vie de ména-

gère l'irrita. Désirant mener une vie de sannyāsa elle s'en alla de la maison avec ses enfants, les amena dans la jungle et les abandonna là au bord d'une rivière. Ensuite elle s'enfuit. Les enfants, effrayés, poussèrent des cris déchirants qui la suivirent dans sa course. Ne supportant pas d'entendre leurs pleurs elle couvrit ses oreilles des paumes de ses mains et continua à courir. Le Maître trouva que les cris des enfants abandonnés créa une telle impression, qu'il en résulta des samskāras profondes et tenaces. C'est de là que provenait l'obstacle au progrès spirituel de l'abhyāsi dans sa vie actuelle. Le Maître dit, "Écoutez, cette femme croyait faire quelque chose de pieux qui lui procurerait mūkti, mais en réalité c'était un acte cruel et sans coeur. Ainsi la nature la punie dans cette vie en lui refusant tout progrès spirituel, la chose même pour laquelle elle renonça à sa vie de famille !" Il ajouta ensuite, "Puisque l'abhyāsi est sincère et désire vraiment progresser, j'ai effacé cette impression. Savez-vous ce qui s'est passé ? La personne progressa aussitôt de trois points ! J'appelle cela de la spiritualité. C'est par la grâce de Lalaji que cela est possible. Où pourrait-on trouver un Maître comme lui. S'il n'y avait pas la grâce de Lalaji combien de vies encore cette pauvre femme aurait-elle dû vivre avant d'avancer. Nous ne devons pas aller contre

la Nature. Vous voyez les méfaits qui en résultent parmi des gens ignorants. Je vous dis, qu'à moins d'abandonner des méthodes aussi fausses, la spiritualité est impossible.

L'histoire de ce cas contient des implications profondes pour nous tous. L'ascétisme n'est pas le bon chemin. Il est aussi faux et contre-nature que l'est une vie purement matérialiste. Ce sont des antipodes et ni l'un ni l'autre conduit au succès. Alors, quel est le bon chemin ? Le Maître dit qu'il réside dans une vie parfaitement équilibrée, une vie, où tous les aspects de l'existence humaine se trouvent en parfait accord, est le seule mode de vie qui soit juste. Dans une telle vie les valeurs matérielles et spirituelles vont côte à côte, et les unes ne devraient pas être négligées aux dépens des autres. Il faut porter une attention égale à ces deux aspects de l'existence. Un oiseau ne peut voler d'une seule aile. Il en a besoin des deux. De même, nous devons vivre nos vies matérielles et spirituelles harmonieusement, les utilisant comme instruments pour atteindre notre but. Elles ne devraient pas être des fins en soi. Certaines personnes font l'erreur de prendre la vie spirituelle comme une fin en soi. Mais ce n'est que le moyen d'atteindre le but. Ce dernier devrait être bien fixé et clairement défini comme étant celui de réaliser l'état d'un être humain parfait. Pour parvenir à cette fin il ne faut

se permettre aucune hésitation et aucune incertitude. La vie matérielle, la vie du corps et dans le corps, offre la possibilité de chercher et d'atteindre ce but. Donc, jusqu'à un certain point, la vie temporelle est essentielle. Car c'est dans cette vie et dans cette existence que nous pouvons et devons chercher notre but. La vie spirituelle est elle aussi un chemin à parcourir et ne devrait pas être prise à tort comme but. C'est dans la confusion qui règne au sujet des moyens d'atteindre le But que réside beaucoup de misères humaines. La religion, elle aussi a échoué à cet égard, car une vie religieuse ou pieuse par elle-même ne saurait nous conduire au but. Quand les gens prennent les moyens pour le but, la vie devient un non-sens ritualisé et mécanique. S'installe alors une stagnation, aussi bien chez l'individu que dans la société, voire la nation toute entière. Très souvent le Maître souligne cet aspect crucial de son système, soit que les deux genres de vie, matériel et spirituel, sont aussi nécessaires l'un que l'autre pour nous aider à atteindre notre but spirituel, et que c'est dans la mesure où ces derniers seront devenus normaux et équilibrés, que nous parviendrons à un certain degré de succès. Je m'en suis remis au Maître au sujet de certains problèmes personnels, cherchant conseil pour achever un équilibre parfait. La réponse du Maître fut

concise mais illuminante. "L'équilibre parfait ne peut pas être atteint dans l'existence humaine. Si l'on parvenait à un équilibre parfait, la vie prendrait fin aussitôt. Nous devons chercher le bon fonctionnement de toutes nos facultés. Cela en soi est une grande chose. C'est un tel accomplissement que j'appellerais la sainteté. L'équilibre parfait n'existe qu'en Lui !"

En Inde, nous avons entendu parler pendant toute notre vie de la non-violence. La non-violence ou ahimsa, pour prendre le terme sanskrit, semblerait être un des aspects essentiels du dharma hindou. Un des dictons le plus important à ce sujet dit "ahimsa paramodharmaha", la non-violence est notre premier devoir. Dans une des religions la pratique de la non-violence va jusqu'à marcher pieds nus afin de ne pas fouler les insectes se trouvant sous les pieds et des tampons sont utilisés pour recouvrir bouche et narines, afin que la vie microbienne suspendue dans l'air ne soit pas respirée et détruite dans notre organisme. L'énorme quantité de vaches inutiles rôdant dans toute l'Inde démontre l'étendue de cette pratique. Toutefois, cette dernière comporte quelques réserves très curieuses. L'ahimsa que l'on pratique n'est pas universelle. C'est-à-dire, qu'elle ne s'étend pas à toutes les formes de vies, mais seulement à quelques-unes sélectionnées par la religion concernée. Pour

les Hindous la vache est sacrée, elle ne devrait donc pas être abattue. Parfois, toute cette question d'abattage de vaches prend des proportions tellement exagérées, en plus de la publicité qui lui est consacrée, qu'elle atteint les dimensions d'un débat national, politiciens et chefs d'église se mêlant à cette querelle. Pourtant, ces mêmes protagonistes d'ahimsa sont prêts à détruire, sans vergogne, d'autres formes de vie qu'ils ne tiennent pas en estime. Il y a un grand écart entre précepte et pratique. Et malheureusement le principe d'ahimsa ne semble pas trouver de place dans les relations interpersonnelles au niveau humain. Des exemples ignominieux et tragiques de ce manque d'égard grossier pour la vie humaine se trouvent dans la destruction volontaire et gratuite de milliers d'êtres innocents lors de combats inter-religieux ou inter-communaux.

J'ai eu l'occasion de discuter le problème d'ahimsa avec le Maître, et son explication, comme toujours, est très simple et facile à accepter. Toute destruction volontaire est himsa ou violence. Je lui demandai qu'il donne des éclaircissements. Le Maître rit et dit, "supposons que vous sortez la nuit et que vous avez de l'argent dans une poche et un peu dans l'autre aussi. Un voleur vous menace à main armée et réclame votre argent. Vous sortez l'argent que vous avez dans une poche et vous le lui remettez. Lui,

craignant vous approcher de trop près vous demande si vous en avez encore. Diriez-vous "oui" et lui donneriez-vous l'argent de l'autre poche aussi ? Ce serait vraiment trop sot. Pourquoi ? Parce que c'est votre devoir de protéger vos biens et tout ce que vous faites dans ce but est juste. Supposons qu'un quidam entre dans votre foyer par infraction et essaie de molester les femmes de la maison. Resteriez-vous passif et pratiqueriez-vous ahimsa ? Ce ne serait que de la couardise. Il est de votre devoir de protéger ceux ou celles pour qui vous êtes responsable, et si vous devez le battre et le mettre dehors, il faut le faire. Je vous dirais que ceci doit être vu uniquement du point de vue du devoir. Faire son devoir est juste, c'est le dharma. Je vous dirais encore que ahimsa est en elle-même une bonne chose, mais si elle est mal appliquée, elle amollit les gens et les rend inefficaces. Comment serait-il possible pour un soldat de pratiquer la non-violence. C'est son devoir de tuer l'ennemi. Dans la Gita Shri Krishna dit la même chose à Anjuna. Il lui ordonne d'aller tuer l'ennemi, sinon ce serait de la couardise. Prenez le cas d'un médecin. Lorsqu'il soigne un malade, il le fait en détruisant les microbes dans son corps. Strictement parlant c'est aussi de la violence, mais qui serait prêt à mourir pour sauver des microbes ? (en rigolant). Il faut voir le pourquoi de la

destruction, si elle est nécessaire à l'exécution du devoir ; si elle est créatrice. Restaurer la santé est un acte créateur. Il ne peut pas y avoir de création sans destruction. Alors, la destruction en elle-même n'est pas mauvaise. C'est le mobile qui s'y cache derrière qu'il faut examiner. Il ne doit y avoir aucune pensée destructive à l'esprit, ni aucune émotion. Cela est mauvais. Un soldat tue impersonnellement. Il ne sait pas qui il tue. Il ne porte aucun sentiment de haine dans son coeur pour l'individu qu'il tue. Ses actes ne sont motivés ni par la convoitise ni par la haine. Il fait tout simplement son devoir. D'une manière analogue, le médecin n'entretient aucune haine en son coeur pour les microbes qu'il détruit. Pour préserver la vie il est obligé de le faire. Supposons qu'un serpent va mordre votre enfant, resterez-vous sans rien faire ? Une telle ahimsa n'est que sottise."

"Dans la spiritualité, l'obéissance est la plus haute des vertus. Lorsque quelqu'un se soumet à un Maître, cela veut dire qu'il s'abandonne complètement à lui. Il n'est plus qu'un instrument entre ses mains. Comment une telle personne pourrait-elle décider de ce qui est juste ou faux ? L'obéissance seule est juste. Il y a divers niveaux d'existence et le devoir diffère d'un niveau à un autre. Le soldat obéit aux ordres du capitaine ; mais en commandant sa compagnie le capi-

taine, à son tour, ne fait qu'obéir à son chef hiérarchique – et ainsi de suite jusqu'en haut de l'échelle des autorités. Dans le travail spirituel il n'y a pas question de préférences ou d'opinions personnelles. Le Maître nous guide dans tous les domaines. Si la Nature exige la destruction, il faut l'exécuter. Nous ne sommes qu'instruments. Si un outil devient émoussé et inutile, l'artisan le jettera et prendra un autre plus efficace. Vous saisissez ? L'obéissance est la plus haute des vertus. Après tout le Maître, qui travaille pour la Nature, reçoit ses ordres d'En Haut, sait ce qu'il faut faire." C'est sur ce commentaire que la discussion s'arrêta.

Lors d'une discussion ultérieure, je soulevai encore une fois les questions d'obéissance et de destruction. Je demandai au Maître pourquoi des gens sincères devraient être blâmés pour avoir obéi à leurs précepteurs religieux. Après tout, ils ne faisaient que ce que le Maître lui-même recommandait. Le Maître admit que je pouvais avoir raison en pensant de cette manière. Il rajouta toutefois quelque chose qui rendit ce sujet parfaitement clair. Il dit, "L'obéissance est bonne. J'en conviens qu'ils obéissaient, partiellement peut-être, n'empêche que l'esprit d'obéissance était là. Mais je vous dis, supposons qu'ils obéissent à un dacoit (Inde et Birmanie – membre d'une bande de voleurs usant de la violence), auraient-ils raison ?

Je ne pense pas. Un dacoit ne détruit la vie que pour piller la fortune des autres. Ils n'ont pas d'autre mobile. De la même manière, il se peut que certaines personnes obéissent à quelqu'un qui leur donne des directives. Derrière cette obéissance il n'y a que l'appât du gain personnel. Quel est le but qui inspire certaines personnes à offrir de grosses sommes d'argent à des prêtres et à des astrologues ? C'est par intérêt personnel. Cela est une chose, un aspect. D'autre part, il se peut qu'il y ait des gens sincères qui agissent sans aucun mobile égoïste. En ce cas où est la faute ? Vous trouverez des chélas hautement sincères et loyaux mêmes chez des voleurs et des dacoits. Ils les vénèrent presque. Pourquoi cela ? C'est parce qu'ils ne sont parvenus à aucun jugement de la personne à laquelle ils se sont attachés. J'ai écrit dans "L'Aube de la Réalité" combien il est important de rechercher un vrai guru. Si vous obéissez à un vrai guru, cela ne peut être que juste et il vous mènera à votre but. Par contre si vous avez fait un mauvais choix, l'obéissance ne vous aidera en rien du tout. Vous voyez l'importance d'avoir un vrai guru ? A mon avis la chose la plus importante est de trouver un Maître authentique. Lorsque vous l'avez trouvé, il ne faut plus jamais vous en séparer. Si vous ne trouvez pas un tel Maître il faut prier Dieu de vous en envoyer. Il viendra

sûrment. Mais il ne doit y avoir aucun compromis à ce sujet. Je vous dis qu'il est préférable de ne pas avoir de guru du tout que d'en avoir un faux. Sans un vrai guru nous ne ferons peut-être pas de progrès, mais c'est mieux que de reculer avec un qui soit faux. Je dis à mes associés qu'il faut faire très attention à ce sujet. C'est vital. Les gens me demandent comment reconnaître un vrai guru. C'est très facile. Votre coeur vous fournira la réponse. Je vous ai dit que lorsque vous vous asseyer à côté d'un vrai saint vous devriez éprouver la paix. Cela est un des signes. Si vous trouvez une personne que vous pensez pouvoir vous guider, suivez son enseignement très sincèrement pendant une période. Si vous faites des progrès, continuez. Sinon, il faut chercher un autre guide. Les gens ont appris que nous ne pouvons pas changer de guide. Ceci est faux. Nous prenons un guide pour notre bien et non le sien. Nous avons parfaitement le droit de changer de guide jusqu'à ce que nous trouvons le vrai Maître. Et alors notre travail est terminé. Une fois que vous vous êtes confié à une telle personne, votre tâche est accomplie."

Je revins ensuite au sujet de la destruction qui m'inquiéta quelque peu. Je demandai au Maître comment la destruction pourrait jamais être justifiée. Le Maître répondit : "Oui, vous avez quelques doutes, mais seule-

ment parce que vous pensez d'une manière étroite. Pensez à la destruction comme d'un changement. Qu'est-ce qui arrive lorsqu'on abat un arbre ? L'arbre est détruit. Mais un charpentier peut en faire des meubles. Ainsi on utilise le bois. Le bois est encore là, c'est la forme qui a changé. Lorsqu'une personne meurt nous pensons que c'est la fin. La mort est définitive, voilà ce que nous pensons. Mais c'est faux. Ce que nous pensons être la mort n'est qu'une renaissance sur un autre plan. De la même manière, ce que nous considérons comme une naissance, lorsqu'un enfant naît, est une mort sur un autre plan. Vous comprenez ? Ce n'est qu'un changement de forme. La vie continue, mais la forme change continuellement jusqu'au jour où une personne trouve par bonheur un Maître qui peut lui accorder sa Libération. Ceci provient d'une compréhension supérieure. Il ne peut pas y avoir de progrès sans changement. Sans changement il n'y a que stagnation. Ceci est un point très important. Sans changement tout progrès est impossible."

Le Maître rajouta ensuite un point très important qui pourrait éclairer nos abhyāsis. Il dit, "Il faut se rappeler de ceci même lorsqu'il s'agit de nos abhyās. La condition, c'est-à-dire la condition spirituelle, doit changer constamment s'il y a progrès. Souvent nous trouvons un abhyāsi qui a eu une expérience plaisante à une étape donnée, qu'

il aimerait voir se reproduire lors d'autres séances. Toutefois, je vous dis si la même expérience se répète tout le temps il faut recourir au précepteur car la répétition d'une telle expérience indique une stagnation et nécessite une modification. Ainsi le changement est nécessaire car sans lui tout progrès est impossible. "



L'AMOUR

Toutes les religions prêchent l'amour. Il sert de thème principal à d'innombrables oeuvres poétiques comptées parmi les plus grandes du monde. Au niveau de l'individu chacun cherche à en emplir sa vie. L'amour fut le mobile qui inspira de nombreux exploits héroïques, actes de courage et de vaillance, et une grande partie des créations artistiques de ce monde. Il est fort probable que derrière chaque prouesse humaine se cache cette même recherche d'amour. Et son plus bel effet, d'une beauté insurpassable, réside en l'éclosion de la foi - la foi à tous les niveaux de l'existence, culminant en une vie spirituelle où l'amour trouve son expression suprême dans la quête de l'Ultime.

Souvent, mon Maître se réfère aussi à ce besoin d'amour dans la vie. Une de ses idées les plus révélatrices est que l'amour est quelque chose de pieux ou de divin et de ce fait ne devrait pas être dédaigné. Il faut, au contraire, tâcher de l'acheminer vers Dieu, comme étant le seul objectif naturel de ce sentiment. Il incombe à l'individu de s'efforcer d'élever son esprit afin que l'amour qu'il nourrit en son cœur puisse être canalisé vers son vrai but.

La vie personnelle de mon Maître exprime en toutes ses phases l'amour qu'il porte à l'humanité. Son amour pur et divin est universel en son étendue tout en étant individuel dans sa manifestation. Celui qui, comme moi, aura observé le Maître de près, aura découvert qu'il est la personne la plus aimable, la plus charitable et la plus hospitalière qui puisse exister. Il est tout cela, mais d'une manière si tranquille, si effacée et si naturelle que la signification de ses actes, par leur simplicité, est généralement perdue. Peu d'observateurs comprennent suffisamment sa simplicité extérieure pour pouvoir apprécier à sa juste valeur le sens profond de ses actes et paroles. En fait, la simplicité du Maître est très trompeuse - c'est la seule chose chez lui qui trompe les gens. Une fois, lorsque le Maître se trouvait en discussion avec un de nos précepteurs de l'étranger, il lui dit : "Écoutez, je ne trompe jamais personne, mais que puis-je faire s'ils se trompent eux-mêmes ? Ma simplicité est la chose qui trompe la plupart des gens. Peu de personnes arrivent à aller au-delà d'elle. Ma simplicité est telle que durant toute ma vie on m'a pris pour un simplet." Le Maître rit quand il dit cela et continua : "Voyez-vous, beaucoup de personnes viennent me voir, mais qui me voit vraiment ? La plupart d'entre elles s'arrêtent à mon apparence extérieure. C'est

dommage que si peu ne vont pas plus loin afin de percevoir la Réalité intérieure. Ils sont si nombreux à venir me voir mais si peu me voient vraiment. Ils rentrent chez eux comme ils sont venus. Alors vous voyez, ma simplicité est vraiment décevante, mais aujourd'hui je vous la révèle !"

L'amour impersonnel du Maître pour ses dévoués ne se manifeste pas par de grandes actions, mais se cache derrière chaque petit fait, parfois si insignifiant qu'il passe inaperçu dans l'humble routine de sa vie de tous les jours.

Lors d'une de mes visites à Shahjahanpur nous étions vingt personnes assises autour de lui dans la cour, le Maître dans sa chaise longue en canevas, les autres groupés autour de lui, les uns sur des chaises, les autres sur des charpoys ou lits à cordes tressées. C'était juste après le dîner d'un jour de fin d'été, il ne faisait pas froid mais brumeux et agréable. A partir de neuf heures le nombre de personnes autour du Maître diminuait lentement au fur et à mesure que les abhyāsīs allaient se coucher l'un après l'autre. A onze heures nous n'étions plus que trois avec le Maître, pendant ce temps les autres dormaient profondément. Le Maître était occupé à répondre à nos questions et à nous révéler des choses très profondes, lorsqu'il se leva brusquement, entra dans sa chambre et revint avec une couverture sur le bras. Il se dirigea

vers un des charpoys les plus éloignés où dormait un abhyāsi et étendit sur lui la couverture, en prenant soin de bien envelopper ses pieds. Il revint ensuite tranquillement à sa place et continua la conversation interrompue. J'en ai déduit que l'abhyāsi a dû avoir froid (l'abhyāsi en question, comme je devais l'apprendre le lendemain matin, était un de mes collègues de l'Inde du sud), le Maître, d'une manière ou d'une autre, s'en est aperçu, et l'avait tendrement recouvert. Sinon, pourquoi lui aurait-il accordé cette attention spéciale ? Personne ne fut plus surpris que l'abhyāsi lui-même lorsqu'en se réveillant le lendemain matin, il se trouva enveloppé d'une couverture.

Lors des trois jours où l'on célèbre le Vasant Panchami, il y a un très grand nombre de participants dormant partout où se trouvent des chambres disponibles dans les environs. Les jours sont bien remplis et longs, car ils commencent vers quatre heures du matin et nous ne nous couchons que vers minuit. Quelque soit l'endroit où couchent les abhyāsis, les repas se font toujours chez le Maître. En raison du grand nombre de participants à nourrir, le service se fait par relais, et peut durer plusieurs heures. Un soir d'une de mes premières visites à l'occasion du Vasant Panchami, je me sentais fatigué et de mauvaise humeur. Le premier service était presque achevé mais il y avait tant de monde

qui attendait que je décidai de me passer du dîner et d'aller me coucher. Vers dix heures trente le Maître surgit brusquement dans la chambre où jusqu'alors je me trouvais seul. Il m'appela par mon nom et me dit, "Vous n'avez pas encore mangé. Venez avec moi. J'ai préparé une place spéciale pour vous à l'intérieur. Votre repas est servi." Je ne savais que dire, je l'accompagnai tout simplement à l'intérieur. Il me tint compagnie pendant que je mangeais. Ce qui frappe en ce cas particulier, est qu'il ne m'avait pas demandé si j'avais déjà mangé. Il me dit que je n'avais pas encore mangé et me fit entrer. Les autres étaient bien trop affairés pour me remarquer, mais le Maître lui, malgré tous ses soucis, n'était pas trop occupé pour être conscient que quelqu'un sous son toit n'avait pas dîné ! La façon dont il constata que moi, comme étant peut-être le seul à n'avoir pas dîné, fut pour moi un sujet d'émerveillement. De tels épisodes, dont je fus le témoin éberlué d'innombrables fois, confirmèrent l'impression que j'eus que le Maître ressent tout ce que les personnes qui l'entourent ressentent - et agit en conséquence lorsque c'est nécessaire. Sa façon d'agir peut se manifester par un fait concret tel qu'il est décrit dans les épisodes que je viens de narrer, ou par la transmission de sa propre essence spirituelle. La capacité de pénétration par la sympathie qu'il porte à son prochain est

chez le Maître entière et naturelle, si naturelle qu'en fait on pourrait dire de lui qu'il est comme un miroir qui reflète ce qu'on présente devant lui.

Les célébrations du Vasant Panchami ont lieu en hiver, et l'hiver à Shahjahanpur peut être, et il est généralement très froid. Il fait assez froid pour non seulement surprendre des visiteurs européens, mais pour les incommoder aussi. Les indiens du Sud qui ne connaissent pas le Nord ne se rendent pas compte, pour la plupart, de la sévérité du froid et il est normal en ce cas que ceux d'entre eux qui viennent pour leur premier séjour hivernal ne soient pas du tout équipés pour faire face au climat. Le Maître garde un petit stock de couvertures pour de tels visiteurs. Quelques-unes de nos soeurs tricotent des pulls toute l'année afin d'en assurer un approvisionnement adéquat. Malgré ces précautions, la demande dépasse souvent les possibilités d'en fournir. Un jour, le Maître était assis, selon son habitude, dans le coin ensoleillé de la cour, sa place hivernale coutumière. Nous étions un petit groupe autour de lui ce jour de veille du Vasant Panchami. C'était à peu près onze heures du matin, bien que nous soyons au soleil, il faisait assez frais car l'hiver, cette année-là, fut plutôt rigoureux. Le Maître était habillé, à sa manière habituelle, d'un dhoti et d'un kurta, et en concession au fait que

c'était l'hiver, il avait rajouté un pull en laine sans manches, un habillement totalement inadéquat par ce froid. Une couverture recouvrait ses genoux. Son arme principale pour se prémunir contre le froid semblait être son hookah qu'il fûmait avec une satisfaction visible. Entra alors un abhyāsi de l'Inde du Sud tenant à la main une sacoche en guise de bagage. Il fut vêtu uniquement de pantalons en coton, d'une chemise en terylène et tremblait de froid. Il s'approcha du Maître, le salua de la manière traditionnelle et se joignit à nous. Le Maître ne dit rien. Il enleva son pull et pria l'abhyāsi de le mettre. L'abhyāsi l'accepta avec gratitude. Immédiatement nous fîmes tous des remontrances au Maître, chacun lui offrant son propre pull. Il déclina tous nos offres et se rassit avec un sourire serein, d'une innocence presque enfantine. En ce qui me concerne, j'avais honte, honte que personne d'entre nous n'avait pu songer à la détresse d'un abhyāsi frère, mais je me consolai à la pensée que le Maître est unique et que personne ne saurait égaler sa rapidité de perception aux besoins d'autrui, ni sa réponse active et instantanée à cette perception. Combien de fois ai-je assisté à de tels drames, petits certes, mais lourds de signification ? Ils sont chaque fois pour moi une révélation et leur répétition n'enlève rien à l'émerveillement que m'inspire l'amour du Maître. Il est toutefois regret-

table que souvent un témoin passif à ce genre de drame en soit plus touché que la personne concernée, qui fréquemment préfère emporter le pull comme souvenir.

Une autre fois encore, toujours à Shah-jahanpur, j'étais au lit, exténué, les membres inférieurs douloureux. J'étais seul dans la chambre. Le Maître entra inopinément et je me mis rapidement debout pour le saluer. Il me demanda ce que j'avais et je lui répondis que j'avais mal aux jambes. Il s'assit aussitôt pour les masser. Je m'en défendis énergiquement et l'en empêchai. Le Maître me dit, "Pourquoi être choqué ? N'avez-vous pas massé mes jambes et mes pieds à plusieurs reprises ? Maintenant c'est vous qui souffrez, il est de mon devoir de faire ce que je peux pour vous." Je dis au Maître qu'en tant que son disciple, je ne pouvais pas admettre qu'il masse mes jambes. La manière dont le Maître rit fut d'une beauté rare. Ses yeux, qui sont normalement secs, devinrent même un peu humides. Il fut perdu un instant en réminiscence et me dit ensuite : "Je vais vous dire une chose. Une fois j'avais très mal aux jambes. J'étais tout seul au lit. Soudain j'entendis Lalaji Saheb qui me demanda pourquoi j'étais au lit. A cette époque Lalaji Saheb était déjà dans l'autre monde. Je lui répondis que mes jambes me faisaient souffrir. Il offrit de me les masser mais je lui fis des remontrances et Lalaji

devint silencieux. Toutefois, quelques secondes plus tard, je sentis une formidable vibration dans mes jambes. Ecoutez ! Que faisait mon Maître ? Il massait mes jambes ! Où peut-on trouver un Maître comme lui ? La douleur me quitta aussitôt." Chose étrange, lorsque le Maître eut terminé le récit de cet épisode révélateur de l'amour sacré que Lalaji porte à mon Maître, la douleur dans mes jambes sembla aussi avoir disparu.

Une autre fois encore, je fus le témoin de ce qui fut pour moi une des expériences les plus émouvantes de ma vie. Cet incident, qui dura que quelques secondes, me laissa ébranlé jusqu'au plus profond de mon être, et en larmes. Il eut lieu juste au crépuscule d'un long jour d'été à Shahjahanpur. Un précepteur du Sud est venu en visite. Le Maître l'invita à dîner, il refusa toutefois, disant qu'il ne mangeait qu'une fois par jour, mais que par contre il prendrait volontiers un verre de lait. Le Maître demanda à un des jeunes abhyāsis de chercher deux verres de lait, un pour le monsieur en question et un autre pour mon père. Les verres de lait furent apportés après quelques minutes et leurs destinataires, engagés dans quelque conversation, les emportèrent avec eux. Je suis resté seul avec le Maître. Je demandai au Maître si je pouvais lui chercher un verre de lait aussi. Il me fit un sourire d'une infinie douceur et, avec un regard qui com-

portait une compassion profonde, me répondit : "mes moyens ne me permettent pas de boire du lait." Cette simple phrase, prononcée avec tant d'amour, me secoua au plus profond de moi. Je ne savais plus que dire ou faire, mais je restai là en sa présence bienveillante tout simplement, avec des larmes qui coulèrent le long de mes joues. Ce drame, que cachait l'hospitalité divine, est devenu pour moi un souvenir si cher, parmi tous les souvenirs que je conserve du Maître, que même maintenant, lorsque je l'évoque, j'en suis profondément ému. Hélas, que nous sommes minables, à ne pouvoir imiter même le moindre de ses gestes.

Tous ces petits faits, en plus de ceux qui sont passés inaperçus, ont semé des grains d'amour pour le Maître dans beaucoup de coeurs maintenant dispersés dans le monde entier. Chaque nouvelle expression de l'amour divin du Maître nous renforce dans notre amour pour lui. Tel est le secret de l'attraction qu'exerce le Maître sur tous ceux qui entrent en contact avec lui. A maintes reprises, j'ai vu venir à lui des gens parfaitement étrangers qui, en partant, même après un bref échange de mots, l'emportèrent en leur coeur. Beaucoup de personnes m'ont confié que même après quelques minutes passées auprès du Maître, ils eurent l'impression de l'avoir connu toute leur vie. L'aide spirituelle qu'offre mon Maître réside

en son amour invincible sous sa forme la plus pure et la plus sainte qui soit, qui saurait lui résister et rester inconquis ? D'autres se serviraient de pouvoir, de crainte ou de la tentation comme instrument pour s'attacher des disciples. L'unique arme de mon Maître est son amour divin pour l'humanité et pour lequel il ne demande rien en retour, si ce n'est que nos coeurs.

Je me souviens d'un évènement particulier lorsque le Maître visita un des centres de la Mission dans l'Inde du Sud. L'hôte de la demeure où nous séjournâmes avait organisé un grand déjeuner pour quelques 150 personnes. Le Maître mangea quelques bouchées de la nourriture qui lui fut offerte, et alla s'installer ensuite dans une pièce voisine. Je finis rapidement mon déjeuner et allai le rejoindre. Un peu plus tard notre hôte vint nous trouver et s'enquit, "Maître, avez-vous déjeuné ? Etait-ce satisfaisant ?" Le Maître lui sourit et répondit que oui, tout fut parfait, mais qu'il ne pouvait manger qu'un petit peu. Son hôte lui demanda alors, "Puis-je vous offrir encore quelque chose ?" Le Maître eut un petit sourire et lui dit, "Oui, vous pouvez m'offrir votre coeur !" Notre hôte, de toute évidence prit cette remarque pour un mot d'esprit, car il repartit en riant pour s'occuper de ses invités.

Je crois que c'est parce que l'amour du Maître est si pur et sacré que ses dévoués

peuvent l'aimer pour lui-même. Le Maître aime sans rien demander en retour et c'est la raison pour laquelle réciproquement ses abhyāsis peuvent lui répondre avec un amour identique qui, progressivement, devient tout aussi pur et désintéressé. A mesure que ce genre d'amour s'accroît chez le disciple, il arrive à un moment donné que toute idée de "transaction" cesse d'exister. Il n'y a plus question d'aimer pour, ou avec un but. L'amour est là pour la simple raison que sans cet amour pour le Maître on ne pourrait continuer de vivre. Ce qui est étrange mais très beau aussi c'est qu'à ce stade l'idée d'être aimé par le Maître semble perdre de son importance. Ce qui compte par-dessus tout, c'est l'amour pour le Maître qu'on porte en son propre coeur. Et cet amour, dont l'intensité s'amplifie toujours, s'exalte à un tel point que véritablement le coeur semble éclater. J'estime que l'apparition d'un tel amour divin représente le plus grand des miracles dans le développement spirituel d'un être. Il n'existe plus la moindre idée de ce que le Maître peut donner. Même le don divin de la Libération, que le Maître peut conférer en un instant, perd de son importance. Le seul désir qui inspire l'aspirant est celui d'être avec son Maître, son véritable bien-aimé. Le Maître nous rend l'amour que nous lui offrons et c'est en cet amour que résident la Grâce, la Libération

et la réalisation du but que vise une sādhanā spirituelle. L'amour est une fin en soi, car c'est une puissance omnipotente qui, par sa présence, confère un état de conscience du plus haut niveau, qu'on le dénomme Divin ou Cosmique qu'importe. Ce genre d'amour comporte en soi la qualité de perception divine, ou comme l'appelle très prosaïquement mon Maître "La capacité de lecture". Même au niveau de l'homme ordinaire l'amour donne une autre optique des choses. Celui qui aime voit plus que celui qui n'aime pas. Est-il étonnant en ce cas que le Maître, avec la vision totale que lui confère son amour, voit tout ? Est-il étonnant qu'il voit la faim de celui qui est affamé, la douleur de celui qui souffre et l'ardent désir de réalisation spirituelle que recèle le coeur d'un aspirant dévoué ? Ainsi, l'amour est une force toute puissante qui nous confère la capacité de "lire" ; il est alors facile de comprendre que celui qui se fie uniquement à sa force intellectuelle n'arrivera jamais à développer une telle vision. Il faut avoir recours à son coeur lorsqu'il s'agit de cette faculté divine. Le Maître ne cesse de souligner la nécessité d'interroger son coeur. En fait il se méfie de l'intellect. Il me dit souvent "L'intellect ne saurait fournir ce que vous recherchez. Ses réponses sont basées sur l'information que vous avez accumulée et ses décisions peuvent vous égarer. Interrogez plutôt votre

coeur et vous obtiendrez un jugement correct."

Une fois, je demandai au Maître de me révéler le secret du progrès rapide dans la spiritualité. Le Maître me dit "Inculquez en vous l'amour et vous verrez vos progrès. Par l'amour vous pouvez tout accomplir. C'est le seul sentiment qui n'entraîne pas une réaction négative. Si vous êtes en colère vous communiquez la colère. Si vous vous servez de la force physique, cela aussi crée une résistance qui provoque une réaction sur son propre plan. Le même principe s'applique dans tous les domaines. Par contre, si vous créez l'amour en votre sein, la réaction sera celle de l'amour et uniquement l'amour, vous voyez, ainsi votre travail s'accomplit tout seul! Cultivez donc l'amour. C'est grâce à l'amour que les anciens Rishis pouvaient vivre dans les jungles entourés d'animaux sauvages. L'amour apprivoise même les bêtes féroces. Je vais vous dire quelque chose. Si vous entretenez en votre coeur l'amour du Maître, votre Maître vous aimera en retour. Lorsque vous arrivez à ce résultat votre travail est alors presque terminé. Et si la force de votre amour est telle qu'elle frappe vigoureusement à la porte de son coeur, il sera obligé de vous l'ouvrir, car qui peut résister à l'amour? A mesure que l'amour de l'abhyāsi s'accroît, de même l'amour du Maître s'accroît égale-

ment. Et alors le Maître se demande ce qu'il peut faire pour son disciple. Bientôt ce ne sera plus nécessaire de demander quoi que ce soit. Car qu'est-ce qu'on peut bien demander lorsque le donneur lui-même pense à ce qu'il faudra donner et à quel moment ? En vérité un vrai Maître n'est qu'un miroir qui reflète ce que l'abhyāsi place devant lui. Comprenez - vous ? Dans le Maître lui-même il n'y a rien. Vous ne pouvez obtenir de lui que ce que vous lui infusez. Autre chose encore. Il existe des gens qui accusent le Guru de favoritisme. Vous voyez combien ils ont tort ? C'est très dangereux aussi car cette accusation pourrait engendrer des idées de haine et de méfiance, dont ils subiraient inévitablement le choc en retour. Il faut donc engendrer l'amour et observer son effet. Je vous dis que c'est la plus puissante force du Divin."

Il me fut donné d'observer personnellement les miracles qu'opère l'amour du Maître pour un abhyāsi. Son amour a pu produire des transformations dans le caractère de certains abhyāsis qu'aucune menace ou emploi de force n'auraient pu provoquer. Lorsqu'existe la crainte du Maître aucun changement ne peut se produire car nous n'y sommes pas disposés. Au contraire, nous cherchons à lui cacher certains aspects de nos vies, rajoutant ainsi par surcroît, un complexe de culpabilité. Si cette tendance demeure in-

changée, la crainte du Maître augmentera à tel point que bientôt nous n'oserons même plus nous présenter devant lui. A ce stade l'idée d'être à l'écart entre en jeu et à mesure qu'elle se renforce les rivages de la spiritualité disparaissent sous l'horizon comme un bateau qui quitte un port. Il m'est arrivé d'écrire au Maître lorsque je me sentais très coupable pour quelque chose que j'avais fait. Je lui écrivis alors que je craignais même entrer en sa présence. La réponse du Maître fut prompte. Il me répondit "Les êtres humains font des erreurs. Moi aussi, j'en fais souvent. Il faut que nous essayons d'y porter remède afin d'éviter d'en faire à l'avenir. Débarrassez-vous de toute idée de crainte. Sinon en se renforçant, elle contrariera votre épanouissement." Son conseil fut clair et précis. Aussi ai-je extirpé la crainte de mon cœur comme quelque objet physique, me débarrassant à jamais de tout sentiment de culpabilité.

De quelle manière son amour agit-il pour opérer notre transformation ? Lorsque nous apprenons que le Maître nous aime le désir d'être digne de cet amour se fait sentir. Ainsi s'effectue le premier pas de la prise de conscience qui automatiquement instaure chez l'abhyāsi la volonté de coopérer. Ainsi nous parcourons notre chemin, trébuchant de temps à autre sur quelque tentation. C'est un sort commun à tous les mortels d'avoir à

faire face à la tentation, mais celui qui est aimé du Maître à l'avantage d'être plus fort lors de telles épreuves. Car à chaque tournant de la vie où la tentation nous éprouve, nous nous demandons : "Que penserait le Maître si je faisais cela ? Quelle serait sa réaction si je succombais et m'abaissais dans de telles circonstances ? Ne risquerais-je pas de lui faire beaucoup de peine et de le décevoir si je devais trahir maintenant tout le soin qu'il a porté à mon développement spirituel ?" En s'interrogeant ainsi la situation s'éclaircit et on découvre qu'à la fin la tentation s'est éloignée. Lorsque nous nous rendons compte que des situations de ce genre n'ont plus aucun pouvoir provocateur mais s'évaporent tout simplement comme un mirage, on ressent une profonde reconnaissance pour cette Grâce qui nous préserve de tout désastre possible. Ce sentiment contribue à renforcer notre amour tout le long de notre vie, la tentation ne représentant plus un danger mais servant d'instrument à la consolidation de notre amour pour le Maître, amour qui devient de plus en plus une partie essentielle de notre être. Ainsi l'amour accomplit ce que la crainte ne peut, et ne saurait jamais accomplir. L'amour ne sert pas uniquement à nous rendre invincible mais fait de nous pour ainsi dire des vaisseaux contenant l'amour Divin.

L'amour pour le Maître nous rend désireux

de lui ressembler et de devenir un être comme lui. En souhaitant se façonner à son image nous franchissons d'un bond une grande étape sur le chemin spirituel, car, peut-être pour la première fois, le but que nous visons se dessine d'une manière claire et nette. Jusqu'alors nos buts ne furent que nébuleux et s'exprimèrent en termes assez vagues tels que "la perfection" ou "la Libération" ou l'acquisition de la paix" etc. Maintenant l'aspiration se concrétise en une soif d'être comme quelque chose, d'être comme quelqu'un. La différence entre notre aspiration indéfinie du départ et celle-ci est énorme car elle démontre un changement d'attitude mentale où le désir "d'avoir" est remplacé par celui "d'être" et de "devenir". Comme dit le Maître avec tant de concision "Prier est mendier", et aussi longtemps que dure l'idée "d'avoir" ou "d'obtenir" nous ne sommes que des mendiants. Mais le changement que crée l'amour est subtil et définitif. Lorsque le désir de ressembler au Maître apparaît dans nos coeurs, nous cessons alors d'être des mendiants. Nous ne demandons plus quelque chose, nous nous efforçons d'être quelque chose, augmentant par là même l'esprit de coopération et nous nous rapprochons de notre but.

Peu après que me fut accordé la permission d'agir en tant que précepteur j'eus une brève discussion avec le Maître quant à la

meilleure façon de s'y prendre pour effectuer le travail de transmission, de purification etc. Il m'esquissa quelques techniques à adopter et en conclusion ajouta : "Imaginez que je suis assis à votre place. Si nécessaire, supposez que vous avez une barbe et que vous êtes comme moi. Ceci vous aidera dans votre travail." Sur le moment, je n'attribuai pas suffisamment d'importance à ce conseil, mais je l'appliquais par la suite, souvent à l'exclusion de tout autre technique, et le travail ne s'en est trouvé que d'autant plus enrichissant. Je découvris que plus je m'imaginai être comme le Maître, meilleurs furent les résultats pour l'abhyāsi. Parfois "je" suis totalement absent et seulement le Maître est là. Lors de ces occasions, l'abhyāsi qui reçoit la transmission en tire le plus grand profit et déclare avoir expérimenté une quiétude rarement atteinte.

Le Maître me raconta une fois une anecdote touchant un aspect de sa propre vie spirituelle. Le Maître se préparait pour prendre un bain et allait puiser l'eau. En le faisant, il fut envahi tout d'un coup d'une intense envie, l'envie d'être comme son Maître Lalaji Saheb. Au moment où cette envie s'éleva dans son coeur, il entendit la voix de Lalaji qui lui dit, "Lorsque se présente cette pensée vous êtes déjà devenu comme moi. Désormais, plus rien d'autre n'est nécessaire."

Le Maître me parla d'un des disciples de Lalaji Saheb et de l'amour que ce dernier portait à son Maître. Il s'agissait d'un sentiment très élevé. "Écoutez", me dit le Maître, "j'ai rarement été témoin d'un tel amour. Vous savez, il était tellement attentionné à l'égard de Lalaji que Lalaji lui-même s'en étonna. Une fois lorsque Lalaji s'occupait de ses affaires au Tribunal, aux alentours de midi, il eut tout d'un coup envie d'une tasse de café. Comme vous le savez, même de nos jours, la consommation de café en cette région est plutôt rare. A cette époque elle a dû l'être encore plus. Toutefois, peu de temps après que cette envie passa par la tête de Lalaji, il vit entrer au Tribunal le disciple en question. Il lui avait apporté du café à boire. Lalaji fut très heureux de ce signe de dévouement." Le Maître continua : "Voyez-vous à quel point il anticipait les besoins de son Maître. Je vais vous donner d'autres exemples tout aussi merveilleux. Parfois, pendant la nuit, Lalaji se levait pour aller aux toilettes. Mais savez-vous qu'immanquablement il trouvait ce disciple prêt avec un linge et de l'eau pour ses ablutions. Comprenez-vous ce que cela signifie ? Même pendant son sommeil ce disciple fut réceptif et aux aguets des besoins de son Maître. C'est la raison pour laquelle il pouvait être debout à l'attendre avant que Lalaji lui-même soit réveillé. Voilà un

amour de première qualité !" Impulsivement, sur le coup, je demandai au Maître pourquoi ce disciple n'avait pas été désigné comme le successeur et représentant spirituel de Lalaji. J'aurais pu me mordre la langue, mais voilà, la question était posée, et je m'attendais au pire pour ma grossière impertinence. Mais le Maître sourit et me répondit, "Vous savez, n'importe quel mite peut s'immoler dans une flamme vivante, mais celui qui s'immole malgré que la flamme soit éteinte est rare." Une fois de plus je fus trop ému pour dire quoique ce soit. Que voulait dire cette déclaration ? Quelle était sa portée spirituelle ? La réponse que cachaient ces quelques mots était claire. L'amour humain, même le plus élevé, s'éteint lorsque l'objet de son amour n'est plus. L'amour divin subsiste pour toute l'éternité. C'est cet amour qui pénétra jusqu'aux profondeurs les plus secrètes et mystérieuses de l'être de mon Maître pour lui faire découvrir que Lui était éternellement présent. Un tel amour ne connaît pas la mort, n'avoue pas l'absence et n'éprouve pas la séparation.



DEUXIÈME PARTIE
Son enseignement et son oeuvre



L'ÂME EN QUÊTE DE SA VOIE

Depuis des temps immémoriaux la vie religieuse tint la première place dans l'existence humaine. Il en fut de même dans toutes les nations du monde, que ces dernières soient primitives ou développées. L'activité religieuse a toujours été décrite comme la plus haute forme d'activité humaine, et la vie religieuse elle-même comme le point culminant de toute entreprise humaine. Il y eut toujours une auréole spéciale autour de l'aspirant initié et naturellement les prêtres ordonnés ont toujours joui d'un prestige spécial qui leur fut propre. Le pouvoir et prestige du clergé furent souvent d'une telle ampleur qu'ils éclipsèrent ceux des dirigeants laïques de leur époque. L'Inde a eu plus que sa part des religions ayant donné le jour à deux des plus importants systèmes du monde, soit l'Hindouisme et le Bouddhisme. L'Inde est un de ces pays aussi où la religion s'est infiltrée dans chaque sphère de l'existence humaine. La religion hindoue prend l'individu en charge dès sa naissance pour ne plus le relâcher jusqu'après sa mort, une fois son corps incinéré et ses cendres répandues cérémonieusement dans un cours d'eau. Chaque phase de la vie de l'individu entre ses

deux situations extrêmes est gouvernée par des rites assortis à l'occasion.

Les grands prophètes de l'Inde, les Rishis, ont distingué dans la vie pieuse deux voies bien différentes d'aborder la Réalité, à savoir, la pratique des rites et la contemplation. Les textes de l'Hindouisme se classent d'après ces deux catégories de même que les Védas. La première partie des textes, qui traite presque exclusivement des rites, reçoit la nomenclature Karma Kanda. La dernière partie du texte des Védas, le Gnana Kanda, traite surtout du mental et des aspects supérieurs de l'approche de l'homme à son Créateur, et prend très fréquemment le nom de Védanta, qui veut dire "la fin de toute connaissance". Védanta ne veut pas dire que cette partie de l'enseignement védique ne vient qu'à la fin du Véda. Elle veut dire plutôt qu'elle contient une connaissance qui peut être considérée comme étant la fin de toute connaissance, le point suprême et l'essence de la connaissance.

Les Rishis ont aussi enseigné, d'une manière claire et catégorique, que la vie religieuse ritualiste est l'aspect inférieur de l'existence de l'homme, tandis que la vie contemplative est considérée comme étant la plus haute et la plus pure. Les textes eux-mêmes sont tout à fait spécifiques lorsqu'ils indiquent que les règles et les restrictions très formelles qu'ils comportent, s'appliquent

uniquement à l'exécution des rites, pour lesquels des prescriptions quant au lieu, l'heure et la méthode de leur exécution doivent être observées à la lettre. Dans la vie contemplative de telles restrictions ne contraignent plus l'individu. Il s'est échappé des contingences astreignantes de la pratique des rites religieux pour jouir de la liberté que confère la contemplation mentale du Divin.

Avec des recommandations aussi claires concernant les moyens d'adoration, on s'attendrait à ce que les gens puissent les suivre sans difficulté. Toutefois, aussi incroyable que cela puisse paraître, on est obligé de constater qu'il règne à leur sujet une totale confusion. L'homme moyen préfère s'en tenir à la servitude de la vie ritualiste. Car elle a ceci de bon, aussi longtemps qu'on obéit aux injonctions d'un prêtre pendant la période déterminée par ce dernier, en général restreinte à quelques minutes par jour, il jouit d'une liberté même parfois licencieuse pendant le reste du temps. Dans la vie contemplative, ou la vie du mystique, il existe une liberté qui ne se trouve pas aux niveaux inférieurs de l'existence, mais cette liberté paraît peu attrayante à la plupart des gens, car elle exige de la part de la personne qui la vit la responsabilité de ses actes. Une telle personne doit elle-même établir l'éthique et les valeurs morales qui guideront sa vie. Il ne pourra plus simplement s'en tenir à un

code moral tout fait et interprété par des ecclésiastiques. La responsabilité de mener une vie juste dépend de lui et de lui seul. Ainsi, la liberté apparente d'une vie spirituelle recèle la servitude de l'auto-discipline, de la maîtrise de soi-même etc., culminant dans le principe de l'abandon de soi. Lorsque ceci est compris, les gens semblent préférer le total manque de liberté de la vie ritualiste, mais pendant des périodes déterminées, à l'apparente liberté de la vie contemplative.

Il y eut une fois une discussion très intéressante au sujet de la liberté. Un précepteur de l'étranger avait écouté le Maître parler de la liberté qu'offrait une vie spirituelle. Le Maître en avait parlé pendant assez longtemps. Lorsqu'il eut terminé, cette personne lui dit : "Mais, il me semble Maître, que la liberté diminue à mesure que nous progressons. Vous nous demandez de nous abandonner au Maître. Ne s'agit-il pas alors de la perte totale de toute liberté ?" Le Maître répondit : "Oui, vous avez raison. Mais si je vous prends en charge ce n'est que pour vous remettre finalement à Dieu. Et ceci ne peut être accompli que sous ces conditions." Son interlocuteur lui demanda encore : "Mais alors la liberté n'existe pas comme vous le dites. Qu'est-ce que la vraie liberté Maître ?" Le Maître répondit, le visage grave : "En fait, la seule liberté réside dans la liberté de faire ce qui est juste. Il n'y a

pas d'autre liberté." J'ai réfléchi à ce problème sporadiquement pendant des années et j'en ai conclu qu'en fait c'est en cela que réside la seule vraie liberté.

Une voiture dans la rue jouit d'une certaine liberté mais seulement dans la mesure où elle se conforme aux règlements de la circulation. Elle ne peut entrer dans un sens unique par le mauvais bout ; elle ne peut dépasser les limitations de vitesse réglementaires ; elle ne peut garer qu'aux endroits autorisés et ainsi de suite. Dans le cadre de ces règlements le chauffeur jouit d'une totale liberté. Pourquoi a-t-on dresser de telles restrictions ? Elles existent pour assurer la sécurité de l'automobiliste lui-même. S'il n'y avait qu'une seule voiture dans une ville il ne serait pas nécessaire de faire un code aussi sévère. Lorsqu'il y en a plus, les lois deviennent elles aussi plus nombreuses et toujours plus restrictives. Tant qu'un train reste sur ses rails il est libre. Dès qu'il les quitte, c'est le désastre. Nous nous imaginons qu'un aviateur est une personne très libre, et la plupart d'entre nous ont, à un moment ou un autre, l'envie de la totale liberté dont apparemment il jouit. Mais hélas ! Ici aussi cette "liberté" n'est qu'illusoire. Le pilote est strictement contrôlé dans pratiquement tout ce qu'il fait. L'heure du décollage est fixé d'avance ; son plan de vol est établi jusque dans le moindre

détail ; sa vitesse de croisière est aussi imposée ; ainsi que son altitude etc. Toutefois, à ces limitations près, il est libre de faire comme il entend. Un aviateur a déjà beaucoup moins de liberté dans les airs qu'un automobiliste sur les routes. Mais lorsque nous examinons les agissements des astronautes nous découvrons avec consternation que toute liberté d'action est réduite à néant. Leur moindre mouvement est rigidement contrôlé. Non seulement les détails techniques tels que l'heure du départ, les consignes de vol etc. sont strictement imposées mais le sont aussi les routines personnelles telles que le sommeil et les périodes de repos, ce qu'il faut manger et quand. Il est étonnant d'observer à quel point ces gens ont pu se soumettre à une discipline aussi rigoureuse, leur permettant d'accomplir ce que l'on attend d'eux. La raison en est très claire. S'ils ne s'y conformaient pas, ils cesseraient d'exister. Le prix de la désobéissance serait celui de la mort, une mort instantanée. A ce niveau, l'obéissance la plus complète s'impose, car c'est elle qui décide si une personne continuera d'exister ou pas ! Nous voyons ainsi que la liberté porte en elle les éléments d'un désastre potentiel.

Il paraît clair qu'à un moindre niveau d'activité la liberté apparente de l'individu est plus grande, cette dernière nécessitant

un plus faible degré de capacité pour son accomplissement. Au fur et à mesure que le niveau d'activité s'élève, la capacité qu'il exige pour son exécution, s'accroît proportionnellement. Par conséquent, la liberté de l'individu semble se réduire à mesure que la nécessité d'une obéissance toujours plus stricte s'impose. Aux stades les plus élevés, la liberté individuelle paraît virtuellement inexistante. Voire même intégralement disparue ! Ici, la nécessité d'une obéissance totale est impérative et la capacité requise pour s'acquitter de son devoir correctement correspond au niveau de l'adepte. Nous semblons, en effet, être arrivés au stade où la seule liberté possible est belle et bien celle de faire ce qui est juste ! Mais, et ceci me paraît être un point hautement significatif, tout l'entraînement entrepris dans le but de conduire un être au niveau de l'adepte semblerait aboutir finalement à l'obéissance instinctive et complète de ce dernier aux recommandations de son Maître. Lorsqu'un être est parvenu à ce stade il n'hésite plus, il ne tergiverse plus. Dès que le Maître lui prescrit quelque chose il obtempère presque par réflexe. Il me semble que c'est précisément ce qui distingue un véritable adepte d'une personne qui, bien que capable, n'a pas encore développé en elle cette capacité d'une obéissance parfaite et instantanée.

Nous trouvons ici qu'une autre loi entre en vigueur, au fur et à mesure que nous nous élevons, notre liberté va diminuant. C'est ce qui se produit en apparence tout au moins. Mais, est-ce vraiment le cas ? Tout dépend de l'idée qu'on se fait de la liberté, la façon dont on nous a appris à la concevoir. Ayant examiné ce concept de la liberté très en détail pendant plusieurs années de réflexion, je suis arrivé à la conclusion que l'idée que je m'en étais faite pendant tout ce temps était presque entièrement fausse. Toute cette notion de la liberté me paraît illusoire. Ou plutôt, pour l'exprimer autrement, les niveaux inférieurs d'une existence sans engagement semble comporter un certain degré de liberté, mais elle s'amenuise progressivement jusqu'à ce que, au niveau supérieur, il n'y a plus de liberté du tout. Mais, et voici la différence, il n'y a pas de servitude non plus ! L'erreur réside, je crois, dans l'identification d'un état de non liberté à un état d'asservissement. Ils ne sont en aucune manière identiques. Nous faisons la même erreur lorsque nous imaginons une personne sans argent, pauvre ou une personne sans instruction, ignorante. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il existe dans chaque cas un stade intermédiaire, une sorte de point neutre qui est tout à fait inconditionné et qui, à mon avis, constitue le véritable état d'existence spirituelle. Pour étendre l'analogie un

peu plus loin, supposons qu'une personne cherche à mentir, disons, au sujet de son âge. Elle jouit d'une liberté considérable quant au choix du chiffre qu'elle veut admettre comme étant son âge, mais à vrai dire il n'y a aucune liberté du tout puisque le chiffre exact ne peut être autre que ce qu'il est. De même, la distance la plus courte entre deux points ne peut être qu'une seule, mais bien d'autres chemins plus longs existent et ils peuvent être aussi nombreux que nous en voulons. Nous voyons ainsi que pour mentir ou s'embarquer sur un mauvais chemin, on peut s'y prendre de maintes façons. C'est-à-dire, qu'apparemment il y a une très grande liberté. Tandis que le comportement juste, la parole juste n'admettent aucune liberté, car il n'y a qu'une manière de faire et il faut l'accepter. A mesure qu'un être évolue spirituellement et parvient à des niveaux d'existence de plus en plus hauts, le choix illimité dont il jouissait au départ s'est réduit à un seul but, avec un seul chemin pour y arriver. Pour parcourir un tel chemin aucune aptitude ou capacité spéciale n'est nécessaire. La seule chose requise est une obéissance sans faille aux instructions du Maître. Cette qualité, à elle seule, assurera la réussite de toute recherche spirituelle.

Ce qui précède nous permet de comprendre pourquoi, dans le Sahaj Marg, aucune quali-

fication particulière est estimée nécessaire chez l'aspirant. La seule qualification souhaitée est, comme je l'ai déjà indiquée auparavant, celle de la bonne volonté de suivre les recommandations du Maître.

En examinant la notion de la liberté nous avons été conduits à la conclusion que ce que nous avons considéré être une perte de liberté n'est en fait qu'un abandon à la volonté du Maître. Nous n'avons pas perdu la liberté dans le sens que nous n'en avons pas été privés. Nous l'avons volontairement, de plein gré et avec dévouement remise au Maître de notre âme. Nous voyons ainsi pourquoi la nécessité d'une telle soumission est primordiale. Choisir implique un certain sens de discrimination et la volonté de s'en servir. Nous avons fait un choix lorsque nous avons choisi le Maître pour notre guide. Tel un jeune homme qui a virtuellement un choix illimité de jeunes filles à épouser, mais une fois le choix fait et le mariage conclu, la question de choix n'existe plus ! L'époque du choix est révolu. A des stades d'évolution très avancés l'idée même de choix cesse d'exister. Lorsqu'on a atteint un certain stade le savoir même ne sert plus à rien. Plusieurs grands saints ont pu témoigné par leurs propres expériences que lorsqu'on parvient à une certaine étape il faut prendre congé de son savoir et de son intellect. Cela ne veut pas dire que nous abandonnons le

savoir comme étant indigne ou incapable de nous aider. Il a fait son temps, son rôle est joué et le moment où il doit quitter la scène est venu, c'est tout ! Tout ce qu'il nous faut maintenant, c'est la volonté, la volonté d'agir et la volonté d'obéir au Maître jusque dans les moindres détails de ses instructions. Pour ceux qui ont la bonne fortune de parvenir à des stades aussi sublimes, le Maître n'est plus seulement un guide spirituel. Il est devenu le Maître de chaque aspect de notre vie. Il devient le père, la mère, le fils, l'instructeur, le médecin, en fait il n'y a pas de rôle qu'il ne joue pas dans la vie de l'abhyāsi ! Il a pris l'abhyāsi entièrement en charge. Ainsi, nous voyons que ce n'est qu'en s'abandonnant à lui que l'on parvient au stade où il peut nous prendre totalement en charge !

En poussant notre analyse encore plus loin nous découvrons, avec étonnement, qu'une liberté d'une grandeur inimaginable est conférée à l'abhyāsi. Celle d'être libéré de la liberté ! C'est la liberté de l'invulnérabilité. Nous pourrions aller jusqu'à dire que c'est la liberté de l'invincibilité. Nous ne répondons plus de nos actions. Nous obéissons tout simplement. La personne qui préconise, en l'occurrence le Maître, assume l'entière responsabilité de tout ce que nous faisons. Nous ne sommes plus vulnérable au monde. Apparaît alors chez l'individu, un grand

calme et une grande liberté. De la perte apparente de la liberté d'autrefois, illusoire pour la plupart comme nous l'avons déjà vu, naît le don divin de la véritable liberté d'un état spirituel, une réelle liberté que certains saints ont appelée la Grande Libération.

Ainsi nous voyons que là où la religion lie, la spiritualité libère. Les grands prophètes et mystiques de tous les courants philosophiques ont enseigné cette même vérité mais peu de personnes en ont tenu compte. Beaucoup de personnes lisent et écoutent mais combien d'entre elles comprennent vraiment. Parmi celles qui ont compris peu possèdent la hardiesse de se défaire des liens d'une tradition désuète pour recommencer une nouvelle recherche. A ces quelques rares êtres vient la Réalisation tant souhaitée et poursuivie, et maintenant qu'elle est là, ils s'émerveillent à la splendeur et à la magnitude de la vérité qu'ils avaient recherchée et qui était restée inaperçue, là si près, masquée par son inconcevable simplicité.

A plusieurs reprises j'ai discuté avec le Maître du rôle que jouent les formes de culte traditionnelles. A une occasion je demandai au Maître d'indiquer, cas échéant, les inconvénients de ces dernières. Je lui dis : "Maître, ces méthodes ont été suivies pendant des millénaires. Est-ce possible qu'elles ne puissent pas être satisfaisantes ? N'ont-elles pas contribué à l'édification spiri-

tuelle de nos saints et de nos Rishis ? J'ai de la peine à comprendre cela. Auriez-vous l'obligeance de m'en dire davantage ?" Le Maître répondit : "Je ne dis pas que les méthodes traditionnelles sont mauvaises ou erronées. Tout ce que je veux dire est que la méthode entreprise doit correspondre au but recherché, si votre objectif est celui de la Réalisation il devrait nécessairement être subtil et suivi correctement. Ainsi, la personne concernée devrait d'abord déterminer son objectif et à ce moment-là seulement la question, comment l'obtenir, se pose. Mais l'individu doit décider de lui-même le but à atteindre. Personne d'autre peut le faire pour lui. Supposons que vous avez comme but l'acquisition d'une vaste fortune, vous vous adresserez alors à un financier. Si vous désirez développer une forte musculature, vous vous adresserez sans doute à un pahalwan (un moniteur de culture physique). Le but d'abord, ensuite le guide. Le problème c'est que beaucoup de gens s'attachent à un Guru sans savoir pourquoi. Combien de ces personnes savent ce qu'ils recherchent ? Est-ce étonnant qu'ils ne sachent pas ce qu'ils font et pourquoi ? C'est précisément en cela que réside la difficulté, nous avons tendance à suivre aveuglement les chemins battus. Je vais vous dire une chose. La discrimination est nécessaire. Nous devons être capables de décider par nous-mêmes ce

qui est bon pour nous. Il faut écarter la confusion. Le but est alors facile à atteindre. Mais je vous dis, les gens ont de la peine à changer leurs habitudes. Le changement est difficile pour des gens sans discrimination et sans la volonté de changer. Toutefois, comme je vous l'ai déjà dit, il ne peut pas y avoir de progrès sans changement. Certaines personnes qui suivent des méthodes bien établies retirent une très grande satisfaction de l'admiration qu'elles inspirent à de tierces personnes, lesquelles s'exclament au vu de leur piété et de leur sainteté. Leur égo est alors très satisfait. Une telle personne recherche-t-elle vraiment Dieu ou la Réalisation ? Réfléchissez-y ! Vous voyez ainsi qu'il est aussi important de savoir pourquoi on fait quelque chose que comment la faire. Comme vous pouvez le constater leur mobile fondamental est incorrect. Comment peuvent-ils en ce cas s'attendre à du succès ?"

"Maître ! Qu'en est-il de ceux qui sont sincères et sérieux dans leur recherche ?" demandai-je. Le Maître dit : "Oui, pour eux le but est établi comme un vrai but. Maintenant nous allons aborder la question de Marg ou de chemin. Je vous ai déjà dit que Dieu est simple et pour Le réaliser il faut également adopter des moyens simples. J'ai écrit dans "L'Aube de la Réalité" que pour ramasser une aiguille l'on ne se sert pas d'une grue ! Mes associés apprécient beau-

coup cette plaisanterie. Avez-vous lu Kabir ? Il écrivit que si l'eau du Ganges était vraiment sacrée, il y a longtemps que chaque crocodile qui s'y trouvait aurait obtenu mōksha (la Libération). Vous comprenez ? Un vulgaire acte ne saurait produire un résultat subtil. Il faut tâcher de comprendre cela. Nous nous sommes laissés obnubiler par la vie rituelle. Elle est, en général, facile à suivre et donne un sentiment de satisfaction du devoir accompli. Mais ce que nous ignorons est qu'elle ne fait qu'accroître notre opacité. Je vais vous narrer un cas dont j'ai eu à m'occuper. Il s'agit d'un homme qui a fait pūjā pendant de longues années. Il imagina que Dieu siégeait dans son coeur et qu'il faisait pradakshina (des circonvolutions) autour de Lui des centaines et des milliers de fois par jour. Un jour il est venu me voir ou c'était peut-être Dr. Varadachari qui me l'a amené, je ne me souviens plus. J'ai examiné son état ! Savez-vous ce que j'ai trouvé ? Son coeur était enroulé comme un ver à soie dans un cocon ! Le coeur en était très éprouvé, bien qu'il n'en fut pas conscient. Au début, je ne comprenez pas comment cette situation était survenue, mais lorsqu'il m'informa de la méthode qu'il avait adoptée, j'ai compris. Vous voyez les dégâts qui en sont résultés. Pauvre homme, il pensait faire quelque chose de très pieux, mais au contraire il se

créait de graves difficultés. Souvenez-vous de l'autre expérience que je vous ai racontée ? Au sujet du singe !" (Avec des éclats de rire). Je me souvins de l'histoire à laquelle le Maître se référait. Le Maître avait conduit un satsang personnellement dans un de nos centres dans le Sud de l'Inde. Quarante à cinquante personnes étaient présentes et la méditation dura environ vingt-cinq minutes. Plus tard, lorsque nous fûmes seuls, le Maître me raconta que presque aussitôt qu'il commença la transmission il eut l'impression qu'il y avait un singe assis dans le groupe. Il ouvrit les yeux et vit un ancien abhyāsi assis devant lui. Il referma ses yeux et la même expérience se reproduisit, le singe était de nouveau là ! Le Maître rouvrit ses yeux et voilà que c'était le disciple qui était là. Le Maître remarqua, "Vous savez, j'ai eu de la peine à m'empêcher de rire. Lorsque j'ouvrais mes yeux voilà que c'était le disciple qui était là, et lorsque je les refermais le singe réapparaissait à sa place ! En soupçonnez-vous la raison ? Je vais vous la dire. J'examinais le cas et j'ai trouvé que ce disciple avait fait pendant très longtemps, peut-être dans une autre vie, le culte de Hanuman et les impressions en étaient profondément enfouies et tenaces. Durant la purification ces impressions ont dû remonter à la surface et voici l'explication de ma vision d'un singe !"

Le Maître a fourni beaucoup d'exemples analogues d'opacité provenant d'erreurs dans la façon d'aborder une pratique spirituelle. Parfois l'opacité est tellement dense, voire massive, qu'il est virtuellement impossible de redresser la situation. Je demandai au Maître comment était-ce possible que même lui soit dans l'impossibilité de venir en aide. Le Maître répondit : "Je vais vous expliquer. J'ai vu des cas où le coeur est entouré d'une opacité d'une telle épaisseur que c'était presque comme un roc. Le coeur semble être encastré dans un roc solide. Si vous transmettez dans de tels cas la transmission ne sera que renvoyée comme un écho." Je demandai au Maître si, en de tels cas, on ne pouvait plus rien faire. N'y avait-il aucune issue pour ces gens ? Le Maître répondit : "Eh bien, si l'on se sert de pouvoir il est possible d'y arriver. Là il n'y a pas de doute. Mais le danger subsiste qu'en brisant la coquille d'opacité la personne elle-même soit atteinte. Le processus devrait nécessairement être très lent et progressif et exige de la part de l'abhyāsi une coopération totale. Je suggère en de tels cas qu'ils prient Dieu tous les jours de les aider. Ensuite, la situation peut être revue et une purification faite en profondeur." Je racontai au Maître une expérience symbolique qu'il m'est arrivé d'avoir avec un abhyāsi. J'étais occupé à pratiquer sur lui le processus de

purification lorsque, subitement, j'ai eu la vision devant mes yeux, d'un énorme égout, plus grand qu'un homme, déversant une fange d'un aspect tellement immonde que momentanément j'en eu la nausée. Le Maître dit : "Oui, c'est en cela que consiste le travail d'un précepteur. Je vous ai dit qu'un Maître n'est autre qu'un nettoyeur. Mais ce problème ne survient que lorsqu'on travail dans la région du coeur. A vrai dire la région du coeur est l'égout de l'humanité. Nous devons nous y plonger et faire le travail. Une fois qu'un abhyāsi fait des progrès et accède à la région mentale, le travail devient alors un plaisir. Par la suite, il suffit de peu de choses. Un Maître capable peut faire le travail dans un clin d'oeil. Je vais vous dire quelque chose. En mon propre intérêt je sors les gens de la région du coeur le plus vite possible. Après tout qui voudrait y travailler au-delà du strict nécessaire ? Toutefois, la coopération de la part de l'abhyāsi y compte pour beaucoup en accélérant le processus, m'économisant ainsi beaucoup de peine et de travail.

Le Maître me narra une autre expérience concernant la purification. Lors d'une occasion où il se rendit à Bénarès, il s'égara sans le savoir dans un quartier de réputation douteuse. Instinctivement il se rendit compte qu'il se trouvait au mauvais endroit. Au même moment il entendit la voix de Lalaji

qui lui disait : "Qu'est-ce que vous faites là ?" Le Maître, dérouté, lui répondit : "Saheb, je suis ici par erreur. Je ne sais pas où je me trouve." Lalaji dit : "Puisque vous êtes là, que les gens d'ici en retirent profit de votre présence. Purifiez l'atmosphère de ce quartier au fur et à mesure que vous le traversez." Le Maître rit et ajouta, "J'ai obéi aux ordres de Lalaji. Mais regardez sa Grandeur. Il ne me reprocha pas d'être aller là. Mais son amour pour l'humanité transparut dans l'ordre qu'il me donna. Nous devons toujours, où que nous allions, faire en sorte que la lumière de la Réalité flamboie là où nous sommes passés. Lalaji Saheb transmettait sans interruption 24 heures par jour. Même en voyageant il continuait à transmettre. Où trouver un tel Maître ? A vrai dire Lalaji est un prodige de la nature !"

En entendant prononcer le nom de Lalaji, l'envie me prit de demander au Maître si Lalaji lui-même avait pratiqué une forme de rite ou pūjā quelconque. Le Maître devint méditatif. Il dit : "Je vous dirai une chose. Lalaji Saheb avait le plus grand respect pour la tradition. Il ne critiquait jamais quelqu'un ou quelque chose. Il enseignait aux gens ce que lui savait être la meilleure façon d'atteindre le but, mais sans décrier pour autant d'autres systèmes de pūjā ou de culte. C'est la raison pour laquelle il fut une personne

très aimée, et que des gens de toutes castes et croyances allaient demander conseil auprès de lui. Ils avaient confiance en lui parce que son jugement était très perspicace et toujours juste. Toutefois, je peux vous dire qu'il était tout à fait contre les rites. Sa mère fut une personne très dévote et pieuse mais elle décéda lorsque Lalaji fut encore très jeune. De son vivant il chanta pour elle. Lalaji eut une très belle voix que les gens aimèrent entendre. Il chanta des chansons sacrées et une de celles qu'il préférait fut Dinana dukh haran Nath Santana hitkari. Oui, il ne pratiqua jamais de rites. Toutefois, un jour d'Amavasya (le jour de la nouvelle lune) je l'ai vu pratiquer tarpana. Il versait l'eau selon le rite traditionnel, l'offrant à ses ancêtres dans l'autre monde. Aussitôt, je pris mes dispositions afin de percevoir ce qu'il faisait réellement. C'était beau à voir. J'ai découvert qu'il transmettait l'essence de l'eau qu'il offrait, au monde supérieur. Comprenez-vous cela ? C'est ce qu'on devrait faire lorsqu'on offre bhog. Je m'explique. Supposons qu'une personne soit capable de transmettre l'essence d'une chose, il serait alors utile de faire tarpana et toutes ces choses. Sinon à quoi cela leur sert-il ? Ce n'est qu'un rite vide de sens. Il serait préférable alors de méditer en pensant aux âmes trépassées. Certainement qu'elles en retireraient un plus grand profit. Si la per-

sonne est un précepteur, elle devrait transmettre avec l'idée que la transmission atteindra l'âme où qu'elle se trouve. Voyez-vous, il y a différentes façons d'aider. Toutefois, que peut-on faire si les gens s'achament à pratiquer des formes grossières de rites par ignorance et par crainte ?"

Lors d'une occasion j'ai discuté avec le Maître au sujet du culte des temples. Le Maître m'indiqua que toutes les religions dépendaient de deux instruments de persuasion, celui de la crainte et celui de la tentation. Pour le Maître, l'idée que quelqu'un puisse s'approcher de Dieu dans la peur était quelque chose d'aberrant. "Lorsqu'on craint quelque chose, on le fuit. C'est une réaction normale. Comment serait-il possible dans ce cas de se rapprocher de Dieu avec la peur dans le cœur ? C'est impossible. La peur ne peut servir qu'à nous détourner de Lui. Je vous dis que tout système qui agit par la crainte ne fera que détourner les gens de Dieu. Alors pour contrecarrer cela, elles se servent de l'autre arme, celle de la tentation, l'appât du bien-être matériel, de la richesse, de la santé et finalement de mōksha (la Libération). Ce moyen est efficace dans une certaine mesure mais les gens veulent ce qui est perceptible par les sens, des choses physiques et tangibles. Alors en recherchant de tels sansthās ils le font à des fins matérielles. Par conséquent,

la religion s'est vu altérée très progressivement, les idéaux du début s'étant perdus au cours des temps. Les gens sont de cette manière tombés si bas qu'ils sont prêts à marchander avec Dieu. Vous savez, j'ai appris que certains hommes d'affaires vont jusqu'à prendre Dieu comme partenaire dans leur entreprise ! C'est tout de même incroyable ! N'est-ce pas le comble de la bêtise ? Tout dans l'Univers appartient à Lui et à Lui seul. Ce que nous possédons, nous le recevons de Lui. Les gens ont commencé à s'imaginer que c'est eux qui ont gagné ce qu'ils ont. Ce n'est que de l'ignorance. Et ils aggravent leur cas en y ajoutant l'injure d'offrir à Dieu une partie de leur revenu ! Voyez-vous à quel point ils sont insensés et égoïstes. Ils pensent soudoyer Dieu pour qu'Il leur donne toujours plus, afin qu'Il puisse obtenir une plus grande part pour Lui-même en retour ! Vous voyez que tout ceci doit être changé. Une personne doit suivre son chemin par amour, rechercher Dieu pour Lui-même, et non pour ce qu'Il peut nous donner. "

J'ai raconté une version raccourcie d'une longue discussion que j'eus une fois avec Dr. Varadachari à Tirupathi au sujet de l'adoration de temples. Plusieurs personnes qui furent présentes furent de l'avis qu'il ne fallait pas tenter de sevrer les gens de leurs pratiques habituelles car cela pourrait avoir

des effets néfastes. D'autres encore trouvaient que puisque les temples ont été là depuis des siècles, certainement nos aïeux savaient ce qu'ils faisaient lorsqu'ils les ont bâtis et établis comme lieux de prière. Dr. Varadachari présenta alors toute cette question de culte des temples sous une optique entièrement nouvelle. Il expliqua que peu de personnes sont suffisamment évoluées pour attirer un guru vivant et personnel. Qu'il fallait un niveau d'évolution déjà assez élevé pour qu'un individu songe même à avoir un guru. Que devaient faire les autres dans ce cas. De telles personnes, d'un niveau de développement peu élevé, forment la plus grande partie de l'humanité. Les grands instructeurs de religion ont donc fondé l'institution du culte des temples à l'intention de cette grande masse. Pour ces gens le temple agit comme un guru inanimé. Les saints du passé ont consacré ces temples et en ont chargé les idoles de pouvoir. Toutefois les effets de ce pouvoir ne durèrent en aucun cas éternellement. Leur durée dépendant du degré de pouvoir et de développement du saint en question. Une fois la charge épuisée le temple ne pouvait conférer plus aucun profit aux gens qui y priaient. Dr. Varadachari ajouta que c'était la raison pour laquelle beaucoup de ces temples furent désertés et ne furent plus que des vestiges archéologiques. Il continua en disant que la pratique

d'amener un nouveau-né au temple pour y faire raser sa tête était un genre de rite initiatique. L'enfant était alors offert à la déité de ce temple, et devenait par la suite le disciple de cette déité. Dr. Varadachari fit alors une remarque hautement significative. Il ajouta que lorsque l'enfant devient homme il devrait se mettre à la recherche d'un guru pouvant l'aider dans son développement ultérieur. Et si, spirituellement, il était prêt, il trouverait sans aucun doute un guru correspondant à son niveau d'évolution. A ce stade, le culte du temple devrait être abandonné afin d'entreprendre des pratiques spirituelles plus élevées et conformes à l'enseignement du guru. Voici la substance de la longue discussion de Dr. Varadachari sur ce sujet.

Le Maître convint que le culte des temples avait une place dans le schéma général des choses. "Mais," demanda-t-il, "où trouver de nos jours, des saints capables de charger les idoles de pouvoir ? S'ils sont à même de le faire c'est peut-être sensé. Je vais vous poser une question. Si une personne capable de transmission existe, devrions-nous recevoir la transmission de lui personnellement ou devrions-nous lui demander de charger une idole et de faire des prières à cette idole par la suite pour notre développement ? Saisissez-vous l'idée ? Nous devrions suivre le chemin le plus direct. Il ne

doit pas y avoir d'intermédiaire entre Dieu et nous. Bien entendu, si l'on peut trouver un Maître qui est lui-même en laya avec Dieu, nous pouvons alors le prendre comme guide. Sinon ce serait inutile. Il est préférable d'être sans guru que de faire un mauvais choix. Sans guru nous ferons peut-être pas de progrès mais avec une personne ne convenant pas au but recherché, nous risquons une régression et une chute. C'est cela le grand danger. Je voudrais vous dire quelque chose de très important. Prenez-en note soigneusement. L'adoration d'idoles n'est pas entièrement fausse. Elle est seulement mauvaise lorsque nous nous y prenons mal. Quel est le bon moyen ? Nous ne devrions pas adorer l'idole, nous devrions adorer Dieu dont elle est l'effigie. C'est ainsi qu'il faut faire. L'idole n'est que la représentation de Dieu pour rappeler sa présence à l'aspirant et l'aider à rester dans un état d'esprit contemplatif. Que faisons-nous ? Nous adorons l'idole comme si elle était Dieu. C'est une très grande erreur et c'est ainsi que l'opacité s'accroît. A vrai dire Dieu n'a ni forme ni nom. C'est nous qui Lui attribuons formes et noms, Lui imposant ainsi des limitations. L'opacité commence à se former. Voyez-vous l'ironie de la situation, nous devrions nous efforcer de nous agrandir et de nous étendre, mais en revanche nous faisons l'effet contraire en

essayant de limiter Dieu Lui-même ! De telles pratiques peuvent-elles nous conduire au but ? Un autre point très important : il y a des gens qui adorent beaucoup de dieux, mais nous devrions adorer le Dieu à qui tous ces dieux doivent non seulement leur pouvoir mais leur existence même. Autrement dit il faut aller à la Source. Telle devrait être notre voie. Toute autre approche ne nous permettra pas d'atteindre le but et entraînera une accumulation d'opacité. Autre chose encore : il y a des gens qui font tirtha yatra. Ils vont d'un endroit à un autre, passent beaucoup de temps et dépensent beaucoup d'argent pour se baigner dans des rivières sacrées et prier dans des temples renommés. Il y en a même qui font cela toute leur vie. A quoi aboutissent-ils ? En ont-ils retiré un profit spirituel quelconque ? Ils n'ont que la satisfaction de s'être baigné à autant d'endroits et d'avoir prié dans autant de temples et rien d'autre. Une chose très importante : le vrai yatra est le yatra intime de l'âme. C'est cela le véritable yatra. C'est ce que nous faisons dans notre pratique. Après tout, dans le voyage spirituel ce n'est pas en déplaçant le corps que nous atteindrons le but (en riant). C'est l'âme qui est emprisonnée dans le coeur qui doit se déplacer, en montant étape par étape jusqu'à ce qu'elle ait atteint son ultime destination. C'est en cela que consiste le vrai yatra." "Je voudrais

ajouter," continua le Maître, "qu'il n'existe aucune mention du culte des temples dans les Védas. Après tout, nous citons les Védas comme autorité pour pratiquement tout ce que nous faisons. Mais ils ne disent rien au sujet des temples. Le Dr. Varadachari a confirmé cela. Il a étudié les Védas et il est un philosophe. Il me dit que, non seulement il n'y avait aucune mention de temples dans les Védas, mais que des temples n'existaient même pas à l'époque védique. Est-ce que cela signifie que les gens ne priaient pas en ces temps-là ? Je crois que ce que cela signifie vraiment c'est que les temples ne sont pas indispensables pour prier. Dieu est partout. Aussi devrions-nous être capable de prier n'importe où, là où c'est possible. Tout dans la nature parle de la présence divine. Existe-t-il quelque chose qui ne témoigne pas de Sa présence ? Tout l'Univers est Sa Création, et Il s'y trouve en chaque atome. Ainsi il devrait être possible de prier n'importe où. L'idée de mettre un endroit à part pour y prier est venue plus tard, lorsque l'homme s'est éloigné de la nature. A l'époque védique l'homme faisait partie de la nature, partie de son environnement, et voyait Dieu partout. C'est la raison pour laquelle ils adoraient la pluie, la foudre, le feu et toutes ces choses. C'est dommage que des étrangers aient mal compris cela, et disent que les Hindous font le culte de ces

éléments matériels. C'est une idée tout à fait fausse. En réalité les anciens voyaient Dieu en tout et se mettaient en extase, priant toute chose comme étant divine. Ils n'adoraient pas le feu, mais le dieu que représentait le feu et ainsi de suite pour les autres éléments. C'est le même principe que celui que je vous ai déjà évoqué au sujet du culte d'idoles. Toutefois ces idées se sont avilées par la suite. Je voudrais vous donner une bonne définition de la prière. On demanda une fois à Shri Ishwar Sahai ce qu'était la prière. Ce dernier dit que c'était l'expression de notre gratitude envers Dieu pour tout ce que nous recevons de Lui. Il est entendu que nous mangeons du riz, du blé, du ghee et beaucoup d'autres choses. Nous sommes naturellement très reconnaissants de les avoir. Toutefois, nous ne disons pas pour autant "merci riz, merci blé" etc. Non ! Nous remercions le Créateur pour toutes ces choses et le Créateur c'est Dieu. Ainsi la prière devrait être inspirée par un sentiment de reconnaissance et non pour mendier d'autres choses encore. Si nous demandons toujours davantage cela démontre notre ingratitude pour tout ce que nous avons déjà reçu, et j'estime que c'est en cela que consiste un des plus grands crimes contre Dieu. "

Le Maître continua : "Par la grâce de Lalaji nous avons à disposition une méthode d'atteindre le but qui est facile, simple et natu-

relle. C'est vraiment un Sahaj Marg, une voie simple et naturelle pour la Réalisation de Dieu. Il faut toutefois se rendre à l'évidence que peu de personnes l'apprécient à sa vraie valeur car ils ne peuvent concevoir qu'un moyen aussi simple puisse produire des résultats aussi merveilleux ! Les gens sont habitués à des méthodes très difficiles et astreignantes nécessitant des années d'onéreux efforts. Lorsque nous leur expliquons que Dieu est très facile à atteindre ils sont sceptiques. Pourtant il serait plus judicieux de choisir le moyen le plus juste pour nous conduire au but et non le plus difficile. Ils préfèrent quémander toujours plus de bénéfices matériels tandis que dans notre méthode nous recevons la grâce divine depuis le départ. Je dis souvent que prier est mendier, mais méditer est recevoir. Pourquoi ? Parce que lorsque nous méditons notre attitude est réceptive, ce qui crée un vacuum dans le coeur. Seulement un récipient vide peut être rempli. Qui peut remplir un récipient qui est déjà plein. Vous voyez la différence ? Eux, ils mendient pendant que nous, nous recevons (en riant) ! Telle est la grandeur de notre système. C'est par la grâce de Lalaji qu'un système d'une telle efficacité soit disponible de nos jours. Peu de personnes saisissent l'occasion, figurez-vous qu'il en existe même qui disent qu'ils n'ont pas le temps ! Au début j'ai prescrit une

heure de méditation le matin. Maintenant, je l'ai réduite à une demi-heure. Mais les gens ne sont même pas disposés à y consacrer ces quelques minutes. Je vais vous raconter une histoire très drôle. Une fois quelqu'un est venu me voir. C'était un fonctionnaire d'Etat très haut placé dans le gouvernement à Delhi. Il est venu me voir avec un de nos associés. Il voulait s'informer au sujet de notre système et c'est ce que je fis. Lorsqu'il apprit qu'il devrait méditer une demi-heure par jour il s'exclama que c'était impossible, il était beaucoup trop occupé pour y consacrer autant de temps. Je lui demandai alors d'en raccourcir la durée. Il répéta qu'il avait trop à faire. Je lui dis ensuite de le faire pendant dix minutes. Ecoutez, il s'est fâché ! Il dit : "Qu'est-ce que c'est pour une plaisanterie, je vous dis que je suis un homme très affairé et vous continuez d'insister. Je ne pourrais même pas y consacrer cinq minutes par jour." Tout d'un coup Lalaji me donna une idée. Vous voyez comme il nous aide ! Je demandai à ce magistrat : "Pouvez-vous penser à quelqu'un qui soit plus occupé que vous ?" Il se fâcha de nouveau. Il dit : "Quelle question stupide ! Bien sûr qu'il y a des gens plus occupés que moi. Le Premier Ministre a plus de travail que moi !" Je lui dis de ne pas prendre un exemple aussi extrême mais de penser à quelqu'un juste un peu plus pris

que lui. Il dit que son voisin avait un rang plus élevé que le sien, qu'il avait plus à faire et était beaucoup plus pressé. Savez-vous ce que je lui ai dit ensuite (pouffant de rire)? Je lui ai dit : "Saheb, donnez-moi la différence entre votre temps d'occupation et le sien ! Ainsi vous disposerez d'un peu de temps pour méditer." Pauvre homme, il croyait que je me moquais de lui et il est parti très vexé."

Le Maître me raconta un autre exemple du même genre lorsqu'une personne dit qu'elle n'avait pas le temps de méditer. Le Maître dit : "Vous savez ce que je lui ai répondu ? Je lui ai dit que c'était Dieu qui devait être blâmé pour ne pas avoir créé des jours de plus de 24 heures. C'est la faute à Dieu. S'Il avait seulement penser à créer des jours de 26 heures, des gens aussi pressés auraient pu trouver le temps de méditer." Le Maître ajouta, "Je vous ai déjà fait remarquer, seul parviendra à Dieu celui que Lui aura choisi. Alors que puis-je faire ? De toute façon, il faut continuer le travail et laisser le reste à Dieu."



EVEIL SPIRITUEL

Comment et quand commence la recherche d'un but encore nébuleux ? Dans la plupart des cas les premiers tressaillements du coeur semblent s'être perdus dans les vagues souvenirs d'enfance de l'individu. Beaucoup d'aspirants ont confirmé le fait que le premier éveil spirituel, et la souvenance de cet éveil, se situe dans l'adolescence, mais qu'elle s'est vue ensevelie sous les pressions que lui imposait l'existence terrestre. Dans quelques cas plus heureux l'élan est remonté à la surface encore une fois lorsque la situation de la personne s'est établie. Toutefois, dans la majeure partie des cas l'éveil spirituel ne se reproduit plus jusqu'aux abords du deuxième âge et, dans d'autres cas encore, il n'apparaît que lors d'une période de crise personnelle. Chez d'autres individus les bourgeons de la spiritualité n'ont fleuri que lors du troisième âge. Ici les chances de réussir sont plus restreintes que dans d'autres circonstances, à moins que ces personnes attirent l'attention du Maître sur eux par l'amour et le dévouement. Le Maître me dit une fois qu'il avait fait quelque chose d'assez considérable pour un abhyāsi très âgé. Il me dit : "Écoutez, c'était un vieil

homme et par pitié je lui en ai fait cadeau. Je l'ai fait parce qu'il était très dévoué et très sincère. Les gens âgés n'ont pas beaucoup de temps pour travailler à leur développement, c'est pour cela que je leur en fais grâce, mais vous, les plus jeunes, il vous faut travailler pour le vôtre."

Pour revenir à la question du début de l'éveil, tout dépend de l'individu, de l'environnement et de la nature de la pression que ce dernier exerce sur lui. Il est généralement accepté que le grain se trouve chez l'individu lui-même comme partie de son héritage karmic ou samskāric. Toutefois, afin de pouvoir germer il faut que le grain soit semé dans des conditions et dans un milieu favorables. Ces conditions doivent continuer de concourir favorablement jusqu'à ce que le jeune arbre ait achevé sa croissance. Ces circonstances doivent être créées, tout d'abord dans la famille et le foyer. Ici dans le berceau, avec des conditions propices, le grain peut germer. Si ce premier environnement est opposé à la germination de l'élan karmic d'une recherche spirituelle, la lutte plus tard, si toutefois elle aura lieu, est susceptible d'être longue et pénible. En étudiant l'enfance du Grand Maître et de mon Maître l'on découvre qu'ils avaient tout les deux des parents sereinement pieux, tout particulièrement en ce qui concerne les mères, avec une attitude posi-

tive envers la vie supérieure. Le climat familial dont ils bénéficièrent fut donc favorable et propice à un tel développement.

Je me souviens que ma femme Sulochana a demandé une fois au Maître à quel moment un être devrait commencer une sāghanā spirituelle. Elle posa cette question parce que normalement le Maître ne permet pas aux gens en-dessous de 18 ans de méditer. Le Maître répondit : "A vrai dire, le processus devrait commencer dès la conception. Lalaji disait cela, que c'était cela le bon moment de commencer une sāghanā. Mais comment déterminer le moment de la conception ? Si c'est impossible, le travail ne peut pas commencer tout de suite. Alors, ce qu'il faut faire, c'est de transmettre à la mère pendant sa grossesse et l'énergie transmise atteindra automatiquement l'enfant à la dose qui lui convient. Il ne faut jamais transmettre à l'enfant directement - cela pourrait être très dangereux. Il faut simplement transmettre à la mère, à son cœur, comme d'habitude." Les cas où la mère est elle-même sur la voie et, par conséquent, apte à conférer le don divin d'un entraînement spirituel à l'enfant pendant qu'il fait encore partie d'elle, sont très rares. Ce qu'a dit le Maître illustre la nécessité de commencer aussitôt que possible la véritable recherche - plus vite est le mieux.

J'avais un ami et collègue qui s'intéres-

sait à la vie spirituelle, mais d'une manière réticente et distante. J'avais essayé de l'encourager à méditer. Il le remettait toujours à plus tard disant qu'il était encore jeune, célibataire et qu'il aurait amplement le temps de s'occuper de "ce genre de chose." Il ne voulait pas entreprendre une pratique spirituelle parce qu'il n'avait pas encore passé par l'expérience de la vie de famille et il estimait donc qu'une sādhanā quelconque serait prématurée tant qu'il n'avait pas vécu cette expérience. Il se maria. Je lui parlai encore d'une sādhanā, mais il répondit maintenant qu'il était tout juste marié et qu'il lui fallait quelques années pour s'y habituer. Il me demanda d'attendre qu'il ait cinquante ans, et à ce moment-là il entreprendrait sans faute une sādhanā. Ce qui est tragique dans son cas, c'est que deux ans après son mariage il succomba subitement à une courte maladie, tout à fait banale. Je regrette toujours qu'il n'ait pu être convaincu de la nécessité de se mettre sur le chemin lorsqu'il en avait la possibilité.

Un second cas me vient à l'esprit pour lequel le dénouement fut plus heureux que celui du précédent. Il s'agit d'un disciple qui fut, à l'époque, le seul abhyāsi de sa ville. Il manifesta un très grand intérêt pour notre système de méditation, et le pratiqua conformément aux instructions du Maître. Il faisait de si bons progrès que le

Maître envisageait de lui confier du travail dans sa ville en tant que précepteur. Malheureusement, il tomba malade et décéda peu de temps après. J'écrivis au Maître à son sujet. Le Maître répondit qu'il avait examiné son cas et qu'il trouva l'âme de l'abhyāsi assise dans un coin et complètement déroutée. Il ajouta : "J'ai fait ce qui est nécessaire pour lui. Il renaîtra une fois encore et cette vie-là sera la dernière." Il termina sa lettre par une phrase très significative : "Eut-il pratiqué notre méditation pendant seulement quelques mois encore, il aurait été possible de le libérer dans cette vie-même. Les choses étant ce qu'elles sont, une incarnation de plus sera nécessaire." Je cite ces deux cas dans le but de démontrer le plus énergiquement possible la nécessité d'une action immédiate. La possibilité de la Libération existe maintenant, dans le présent. Qui peut dire ce qui arrivera dans l'avenir ? "Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui" est un adage qui a plus de rapport à une sādhana spirituelle qu'à toute autre chose.

Je vais vous citer un troisième cas que le Maître lui-même me narra, pour illustrer comment l'ajournement d'une quête spirituelle pourrait la retarder indéfiniment, pendant peut-être plusieurs vies. Le Maître dit : "Ecoutez, lorsque les gens viennent me voir ils se trouvent en général à leur début.

Le Yatra n'a pas encore commencé. Dans la plupart des cas c'est normalement ainsi. Une fois, quelqu'un vint me voir, que dire de lui, je le trouvai déjà ayant atteint le quatrième point ! C'était un très haut niveau d'accomplissement qui démontra le travail qu'il avait fait dans sa dernière vie. Il est venu une seule fois, mais il n'est plus jamais revenu. Ses samskāras ont dû l'en empêcher. S'il était revenu, ses progrès auraient été certains. Une légère purification aurait rendu possibles des progrès rapides. C'est dommage qu'il ne soit plus revenu. Dieu sait combien de vies il lui faudra encore avant de trouver le chemin ! C'est l'unique cas que j'ai eu de quelqu'un d'aussi avancé." Ce qui démontre la nécessité impérative d'atteindre le but dans cette vie-même. Nous sommes ici. Notre Maître est disponible et cette vie est certaine, quelque soit sa durée. Notre devoir envers nous-mêmes est de nous assurer, qu'avec son assistance, nous arrivions à destination dans cette vie, la seule dont nous pouvons être sûre.

Comme le Maître lui-même m'expliqua à un moment donné, cette vie-ci est celle dont nous pouvons être sûr. Nous la vivons. Nous n'avons besoin d'aucune preuve qu'elle existe. En ce qui concerne nos vies antérieures ou nos vies futures, chaque religion a son propre enseignement à ce sujet. Ce

qui importe pour notre but, c'est que toute cette question de vies passées ou futures devienne secondaire à la lumière de l'incomparable aboutissement qu'apporte la Réalisation spirituelle. Nous sommes occupés à vivre cette vie, le Maître est avec nous et le but existe, ces trois facteurs mis ensemble doivent contribuer à nous aider à parvenir à destination dans cette vie. Voilà ce qui importe dans l'enseignement du Sahaj Marg. Il se peut que moi personnellement je crois dans l'existence de vies passées et futures. Tel a été l'enseignement de la religion qui m'a été transmis. Une telle croyance est peut-être chose naturelle pour moi. Mais une même croyance n'est pas indispensable chez d'autres personnes en ce qui concerne la pratique spirituelle. Ce qui importe avant tout sont les vérités suprêmes et perceptibles de notre existence, de l'existence du Maître, et de l'existence du but à atteindre, ici et maintenant !

Lors d'une autre occasion encore, quelqu'un souleva la question à savoir combien de vies il fallait pour atteindre le but. La personne en question cita la Bhagavad Gītā où Krishna dit que même des personnes possédant un haut niveau de connaissance ne parviennent jusqu'à Lui qu'après plusieurs vies. Le Maître dit : "C'est peut-être vrai. Mais je vais vous dire quelque chose d'important. C'est un signe de faiblesse que de pen-

ser que le but est lointain et que le parcours est difficile. Moi je dis, commencez au moins le parcours, ensuite vous verrez comme il est réellement. Sinon ce n'est que de la faiblesse de s'arrêter à ce que disent les autres. Faites au moins un pas dans la bonne direction et vous verrez bien comment ça va. Ensuite décidez-vous. Je vous dirai encore autre chose. Tout le monde qui vient me voir dit que la Réalisation nécessite plusieurs vies. Mais qu'est-ce qui vous fait croire que votre vie actuelle est la première ? Pourquoi pas penser plutôt que c'est cette vie qui est la dernière et que par conséquent c'est dans cette vie qu'il faut atteindre le but ? Comprenez-vous ce que j'essaie de vous dire ? La première attitude est celle de la faiblesse et la deuxième est une façon positive de voir les choses. Qui peut dire avec certitude combien de vies encore nous devons vivre. Moi je vous dis que c'est à vous d'en décider. Si nous adoptons des moyens appropriés sous la direction d'un vrai Maître, il ne peut plus y avoir d'autres vies. Alors, oubliez cette idée de vies à venir. Il ne faut pas compter sur une prochaine vie pour continuer notre parcours. Qui sait dans quelles conditions vous pourrez naître et la tournure que prendra votre vie ? Il est facile de s'égarer du chemin. Je vous dis, une fois que vous avez trouvé le Maître et la méthode,

cramponnez-vous. Liez-vous au Maître d'une telle manière que le lien devienne permanent. Le succès est alors assuré."

Ayant examiné quand l'éveil commence, regardons maintenant comment il commence. Le Maître a cité ses propres expériences avec les pratiques de rites religieux et des exercices conseillés par le Hatha Yōga suivis finalement par son passage graduel à la vie d'une sādhana spirituelle. Il commença ses expériences lorsqu'il fut encore écolier. Ce que nous devons relever soigneusement de sa vie est que chacune de ses expériences ont été essayées scrupuleusement et sincèrement. Lorsque ces méthodes se sont avérées insuffisantes pour la réalisation du but qu'il s'était fixé, il les abandonna aussitôt. Il ne devint pas esclave de méthodes qui ne pouvaient l'aider. Ces méthodes ont été essayées avec bonne foi et sincérité et lorsqu'elles ont été estimées inappropriées, elles ont été abandonnées. Il avait le courage de faire ainsi parce qu'il savait exactement ce qu'il recherchait. Il ne cherchait ni à satisfaire son égo ni à satisfaire les exigences de la société, il ne recherchait ni nom, renom ni richesse. Il ne désirait que Dieu et Dieu seul. Ainsi, ayant essayé plusieurs voies, il les abandonna toutes pour recourir à la prière en s'adressant directement à Dieu, Le suppliant de lui envoyer un guru capable de le conduire à Lui. La prière, comme

nous le savons tous, a été exaucée et le contact avec Lalaji établi. Le chemin fut enfin découvert, et sa quête gagna une telle amplitude qu'elle culmina dans le suprême accomplissement de Brahma Laya (la fusion avec le Divin).

Une intense envie de quelque chose que nous ne saurions définir existe dans la plupart des coeurs. Beaucoup de nos abhyāsis nous ont confié des détails de leurs premières recherches. Les uns ont pu trouver le Maître facilement et ont pu s'approcher de lui tranquillement en l'acceptant aussitôt. Les autres ont dû subir de longues années d'ennuyeuses disciplines de toutes sortes, souvent avec le désespoir dans le coeur et parfois non sans danger, avant d'arriver chez mon Maître. Beaucoup de ces derniers ont avoué avec passablement de tristesse que leurs premières expériences ont été prolongées au-delà du nécessaire, le courage et la volonté leur faisant défaut pour rompre avec un système qui ne répondait pas à leur besoin et qu'ils savaient inapte à les conduire au but choisi. La raison de leur enchaînement à une pratique inutile n'est autre que la crainte superstitieuse d'un châtement possible. Il est déplorable de constater qu'il existe des gurus qui entretiennent de telles superstitions afin de renforcer leur emprise sur les disciples dans le but égoïste de s'assurer des gains et des avantages personnels.

Le Maître enseigne que Dieu est simple et que les moyens de L'atteindre doivent également être simples. On demande souvent au Maître de définir Dieu, ou de Le décrire, ou encore de donner une idée de ce qu'Il est. La réponse très caractéristique du Maître lors de chacune de ces occasions est la suivante : "Dieu est Dieu. Que pourrait-Il être d'autre. Permettez-moi de vous dire une chose. Dieu ne peut pas être connu, mais Il peut être ressenti." Ceci indique clairement que la connaissance n'est d'aucun apport là où l'objectif de notre recherche est Dieu. La présence de Dieu peut être ressentie, elle peut être expérimentée par nous, et la technique qui sert à acquérir ou à éprouver cette expérience se fait, comme l'enseigne mon Maître, par une voie pratique.

Je me souviens d'une discussion qui a eu lieu à Hyderabad il y a déjà longtemps au sujet de Dieu. Le Maître s'était rendu à Hyderabad pour une courte visite. Il fut accompagné par son fidèle compagnon, Shri Ishwar Sahai. En parlant de Dieu, ce dernier s'efforça de démontrer que la différence entre Dieu et l'homme n'était ni celle de sa forme ni celle de son essence. Il désigna cette différence en termes de pureté et de subtilité. Il prit comme exemple l'atmosphère autour de notre planète. "L'air au niveau du sol et celui qui se trouve quatre-vingts kilomètres plus haut est le même,"

dit-il, "toutefois l'air près du sol est pesant, épais et pollué. Par contre, au fur et à mesure qu'on monte en altitude il devient de plus en plus pur, de plus en plus léger, jusqu'à ce qu'à l'extrême limite de la couche atmosphérique, ses qualités sont caractérisées par une telle pureté et une telle légèreté qu'on pourrait se demander si l'air y existe encore." Dans une autre image Shri Ishwar Sahai dit : "L'homme est lourd, pesant et dense tandis que Dieu est léger, pur et subtil." Cette analogie nous aide à comprendre que les qualités ou attributs du Divin ne se situent pas sur le plan physique. Tout ce que nous pouvons faire, lorsque nous voulons décrire une expérience spirituelle et divine, est d'avoir recours à des analogies. Dans la Bhagavad Gītā Krishna, l'Avatar, s'est lui-même trouvé contraint à se servir aussi de ce moyen. En parlant de lui-même à Arjuna, son dévot, il est obligé d'utiliser des analogies et dire que parmi les fleuves il est le Ganges, parmi les oiseaux il est le Garuda, et parmi les hommes il est Arjuna, et ainsi de suite ! Ceci indique très clairement que même Dieu le Tout Puissant ne peut pas Se décrire. Il peut toutefois Se révéler à Son bien-aimé dévot, tout comme Krishna le fit avec Arjuna. Ce fait attire notre attention sur deux vérités très importantes de la recherche spirituelle. La première est que Dieu ou la Réalité ne peut pas

être connue mais peut être expérimentée. La deuxième est que l'expérience elle-même n'est possible que lorsque l'Ultime choisit de Se révéler à Son dévot, ou à quiconque d'autre d'ailleurs. Le Maître m'a souvent dit combien il est important d'attirer la Grâce divine sur soi. Il dit : "Je vais vous révéler un secret très important. Les abhyās ne sont que préparatoires. Les abhyās seuls ne peuvent rien nous donner. Ils ne servent qu'à attirer Son regard bienveillant sur nous. A vrai dire, seuls reçoivent la Grâce divine ceux qu'Il choisit pour la leur donner. C'est un grand secret que je vous raconte là." Je demandai au Maître comment faire pour que cela se produise. Comment faire en sorte que le Maître Tout Puissant se tourne vers nous. Le Maître rit et dit : "Vous me demandez de vous révéler encore un secret. Celui-ci vaut un Lakh de Rupees ! Il n'y a qu'une façon de faire. Aimez-Le à un tel point qu'Il commence à vous aimer en retour. Il faut frapper à Sa porte si fort qu'Il entende et qu'Il vous l'ouvre. Ensuite votre travail est terminé. Le secret c'est l'amour. Qui peut lui résister ? Dieu ne cherche qu'à Se donner à celui qui se tourne vers Lui, il est dommage que si peu le font. Dans ce pays les gens furent renommés pour leurs accomplissements spirituels. Regardez-les maintenant. Ils sont complètement obnubilés

par le matérialisme. Qui est responsable de cette tournure ? Les gens eux-mêmes. Ils ne pourront s'améliorer qu'en se tournant vers Lui et en adoptant la voie juste. Je vais vous dire autre chose encore. Vous constaterez que tout le monde parle de Dieu. En Inde c'est le plus grand sujet de discussion et de conversation. Tout le monde parle de Dieu. Beaucoup de livres sont écrits à Son sujet. Aussi, tout le monde Le prie. Pourquoi alors y a-t-il tant de misère et de corruption ? Je vais vous le dire. L'attitude est fautive, le mode d'adoration en usage doit être changé ."

Je priai le Maître de développer un peu plus cette idée. "Qu'est-ce qui ne va pas avec les méthodes employées, Maître ?" Demandai-je. A quoi il répondit : "Vous connaissez la voie spirituelle. Vous la suivez vous-mêmes. N'avez-vous pas remarqué le changement en vous-mêmes ? Vous avez aussi éprouvé des expériences que vous n'avez pas vécues auparavant. C'est vous-mêmes qui me l'avez dit. Alors, il est clair que nous devrions suivre le bon chemin. J'ai déjà écrit à ce sujet dans "L'Aube de la Réalité". Les gens dépensent beaucoup de temps et d'argent pour des formes grossières de cultes. A quoi bon ? Ils ne font que de s'appesantir davantage. C'est ce qui arrive. N'importe qui pourrait le constater. Une forme grossière de culte ne peut qu'aboutir à des résultats grossiers.

J'ai écrit que Dieu est simple et que les moyens pour Le réaliser doivent également être simples. Mais les gens préfèrent adopter des voies difficiles et dépenser beaucoup de temps et d'argent. Pourquoi le font-ils ? Je vous le dirai. Ils en retirent une très grande satisfaction. Mais regardez un peu, les gens font le culte pour avoir de la satisfaction ! Ou s'ils sont un peu plus développés ils le font pour avoir la paix de l'esprit. Voyez-vous à quel point nous sommes tombés. L'adoration n'est pas entreprise dans le but d'atteindre Dieu. Elle est destinée à l'acquisition de satisfaction, ou de paix de l'esprit et bien d'autres choses encore. Je pourrais encore allonger la liste. Figurez-vous qu'un voleur prie Dieu avant de partir de chez lui le soir pour aller voler. Il Le prie de l'aider aussi dans cette entreprise ! On m'a dit que pendant la guerre tout le monde priait Dieu pour en sortir vainqueur. En Angleterre les gens priaient dans leurs églises pour la victoire, tandis qu'en Allemagne et en Europe ils priaient aussi pour gagner la guerre. Vous voyez comme on se sert de la prière."

"J'ai déjà dit que prier est mendier. Lorsque nous prions, nous ne faisons que ça. Dieu donnez-moi ceci, Dieu donnez-moi cela - et ainsi ils continuent. Plus on reçoit, plus on redemande et ainsi continue la mendicité sans fin. Je vais vous raconter une bonne histoire. Un sannyāsi se rendit à la cour de

Mughal afin de demander des dons à l'Empereur. Il fut admis mais on le pria d'attendre quelques instants car l'Empereur était en prière. Le sannyāsi dit qu'il était lui-même un saint homme et qu'il aimerait se joindre à l'Empereur si cela était permis. Il fut conduit au lieu de prière et on lui demanda de rester là à l'extérieur. Il entendit le grand Empereur qui priait à haute voix, "Dieu accordez-moi la victoire sur mes ennemis, donnez-moi beaucoup de royaumes encore afin que Votre grandeur soit manifeste sur la terre," et ainsi de suite. Le sannyāsi se leva et s'apprêtait à partir. L'Empereur se retourna et lui demanda d'attendre, lui disant qu'il serait toute suite libre car il arrivait au bout de ses prières. Le sannyāsi n'y prêta aucune attention et continua son chemin. L'Empereur l'arrêta et lui demanda pourquoi il partait. Le sannyāsi répondit : "Je suis venu vous demander la charité mais je vous trouve occupé à mendier vous-mêmes. A quoi cela me sert-il de mendier auprès d'un autre mendiant ? Je m'adresserai à Celui auquel vous menez !" Sur quoi il s'en alla. Le Maître rit de bon coeur lorsqu'il conclut cette histoire. Ensuite il devint sérieux et dit : "Même quand je plaisante il y a une raison à cela. Voyez-vous cette tamasha (une plaisanterie) d'un grand Empereur qui est mendiant !"

Le Maître continua : "Voyez-vous, tout ceci provient de nos désirs. Il n'y a pas de limite à nos désirs. Nous recevons plus et nous en voulons encore davantage, et cela continue et continue. Nous devenons seulement de plus grands mendiants et rien d'autre. Par conséquent nous sommes aujourd'hui une nation de mendiants. Nous ne pensons à Dieu que lorsque nous avons besoin de quelque chose. On ne pense jamais à Dieu pour Lui-même. N'est-ce pas de la sottise ? Si nous avons Dieu, nous aurons tout, tandis qu'en possédant des objets matériels nous n'avons que des choses périssables. Tout ce qui est matériel périra. Ce n'est qu'une question de temps. Il faut rechercher plutôt ce qui est impérissable. Le désir en soi n'est pas mauvais. J'ai déjà dit que Kama ou le désir n'est pas faux. A vrai dire c'est Divin ou plutôt c'est créé par le Divin. Kama et Krodha, l'amour et la colère sont divins tous les deux. Seulement nos désirs doivent viser Dieu et Dieu seul. Le désir est alors utilisé à bon escient, comme une force qui nous propulse vers Lui. La même force de désir, mal appliquée pour l'acquisition de biens matériels nous éloigne de Lui. Le même principe s'applique à tous les pouvoirs. Le pouvoir en lui-même n'est pas mauvais. Tout dépend de l'usage qu'on en fait. Il est dit que le pouvoir corrompt, moi je dirais plutôt qu'il peut nous

élever et nous libérer s'il est utilisé correctement. Le pouvoir, par lui-même, ne peut ni nous corrompre ni nous énober. C'est l'usage qu'on en fait qui est décisif. Cela explique aussi pourquoi le pouvoir spirituel n'est pas conféré aux gens jusqu'à ce qu'ils soient purifiés intérieurement par les méthodes disponibles dans notre sansthā. C'est un point très important. Comment peut-on blâmer un enfant s'il se coupe avec un couteau qu'on lui a mis entre les mains ? C'est la raison pour laquelle il existe dans notre sansthā des moyens de prévenir un mauvais usage du pouvoir. Dans le Sahaj Marg je peux dire que toute possibilité d'abus est exclue. Par la grâce de Lalaji nous bénéficions d'un système d'entraînement où l'abhyāsi est purifié à mesure qu'il progresse étape par étape. Qu'est-ce que cela signifie. A mesure qu'une personne croît spirituellement elle devient progressivement plus pure aussi et lorsqu'elle parvient aux plus hauts niveaux elle est absolument pure. A de telles personnes le pouvoir peut être confié sans arrière pensée. Leur conscience supérieure les guidera dans tout ce qu'elles feront, ce qui écarte toute possibilité d'abus, que ce dernier soit conscient ou non. Normalement, les gens se servent du pouvoir pour satisfaire leur égo. Le pouvoir devient alors dangereux. En de tels cas il est utilisé pour se donner de l'importance et non pour le

bien d'autrui. De nombreux exemples existent. Chez de tels gens il est certain que le pouvoir corrompt. Il n'y a pas eu de purification morale, le terrain n'a pas été préparé. En fait, ces gens ne sont pas à blâmer. Ils travaillent comme leurs samskāras les contraignent à travailler. A vrai dire la faute est plutôt imputable à ceux qui leur auraient confié le pouvoir. Vous voyez à quel point la pureté devient indispensable si l'on veut travailler correctement. L'intelligence, la sagesse, toutes ces choses sont bien, voire souhaitables, dans une certaine mesure. Mais la pureté est essentielle. Sans elle un travail valable ne peut pas être accompli. Comprenez-vous cela ? Seul le coeur peut nous guider dans ce cas. Remettez-vous en au coeur et vous obtiendrez la réponse juste. "

"C'est la raison pour laquelle dans notre sansthā nous commençons par le coeur. Si le coeur est pur, cette pureté se répandra dans tout l'organisme. La circulation sanguine est réglée par le coeur. A vrai dire, c'est ici que le processus doit commencer. Il existe d'autres points par où d'autres systèmes commencent, tels que le bout du nez, le point entre les sourcils et ainsi de suite. Toutefois nous commençons par le coeur. C'est au niveau du coeur que débute notre travail. Se concentrer sur d'autres points est peut-être bon pour développer des

siddhis, pour acquérir des pouvoirs ou pour un épanouissement restreint. Lorsque, dans notre système, nous commençons par le coeur, nous nous assurons que la purification et la croissance spirituelle s'effectuent parallèlement. A vrai dire, dans les premiers stades de sādhana sous notre sansthā il est primordial de faire cette purification correctement. A mesure qu'elle s'accomplit par l'élimination des samskāras du passé, la possibilité de faire des progrès ultérieurs s'ouvre. L'importance de la purification est alors évidente. Souvenez-vous de l'exemple que je vous ai donné où il a fallu que j'efface les impressions d'une vie précédente ? Vous voyez à quel point ces samskāras sont profondément enfouis ? Parfois il est nécessaire de regresser encore plus. C'est pourquoi je dis qu'un vrai précepteur ou instructeur est celui qui sait lire les vies passées. Bien entendu cette capacité n'est pas indispensable dans chaque cas. "

Lorsque le Maître évoqua les moyens de sauvegarde qui existent dans le système, je me rappelai d'une expérience que j'ai eu le 15 février 1967, le jour suivant le Vasant Panchami. Le jour du Vasant Panchami le Maître m'octroya la permission provisoire de transmettre et d'enseigner les gens en spiritualité. Cela se passa à Shahjahanpur. Le jour suivant, je me trouvai à Lucknow. Un de nos abhyāsis de cette ville, ayant

appris que la permission me fut octroyée, me demanda une séance. Il désirait être la première personne à recevoir une transmission de moi. J'acquiesçai et nous nous sommes assis en méditation. Je ne savais pas comment m'y prendre. Je priai le Maître pour que la transmission commence et que ce qui devrait se passer se passerait. Après dix minutes j'eus subitement une vision qui fut aussi claire que si je la voyais les yeux ouverts. Je me trouvais assis avec l'abhyāsi devant moi. A ma droite il y avait un mur dans lequel se trouvait une porte. Cette porte s'ouvrit pour laisser passer le Maître. Il entra par la porte baillante, une chaise à la main, qu'il plaça près de moi pour s'asseoir dessus. A la suite de quoi il observa minutieusement ce que je faisais. Après quelques instants la vision disparut. Je rappelai cette expérience au Maître et il me dit : "Oui, partout où un précepteur travaille, le travail se fait toujours sous la surveillance du Maître. Le pouvoir, qu'il soit transmis par moi ou par quelqu'un d'autre, est le même. Seulement il est dispensé selon les besoins de l'abhyāsi et la capacité du précepteur. C'est une force très puissante et doit être soigneusement dosée. Mais comme vous voyez par vous-mêmes, elle ne peut faire aucun mal. Vous avez pu en témoigner personnellement."

Le Maître me narra alors une de ses

propres expériences. Il avait été très impressionné par l'amour et le dévouement d'un précepteur supérieur de la Mission. L'amour de l'abhyāsi attira le Maître vers lui très fortement et il désirait beaucoup faire quelque chose pour lui. Le Maître dit : "Cette personne entretenait un très grand amour à mon égard. C'était un homme d'une grande capacité d'amour et de dévouement. Mon cœur brûlait de faire quelque chose pour lui. Il est venu me voir lorsque je me trouvais à Vijayawada. Je lui demandai de s'asseoir en méditation. Je voulais le faire avancer de sept points. Vous vous rendez compte, sept points ! Savez-vous ce que cela signifie ? Plusieurs vies seraient nécessaires pour un tel accomplissement ! Mais son amour était grand et je m'étais résolu à le faire. Je le montais d'un point, ensuite d'un deuxième point. Je l'avais monté de trois points lorsque j'entendis la voix de Lalaji. Il était fâché contre moi. "Qu'est-ce que vous faites ?" me demanda-t-il, "Voulez-vous le tuer ? Arrêtez cette bêtise !" Le Maître rit et dit : "Naturellement, j'ai dû obéir à mon Maître. C'était un ordre direct ! Voyez-vous le soin que prend le Maître dans son travail. Notre transmission est une force d'une puissance extrême et doit être maniée avec précaution. Mais les freins sont là. Aucun mal ne peut en découler ! Plus tard l'abhyāsi m'écrivit disant que pen-

dant un mois il avait un mal de tête presque insupportable. Savez-vous ce qu'il me dit ensuite. Il écrivit que malgré la souffrance que lui causait son mal de tête il me suppliait de ne pas le supprimer car il lui procurait une certaine joie. Voyez-vous, dans mon enthousiasme j'avais fait cela et c'était trop. Aussi, Lalaji veillait. Il m'arrive souvent d'agir ainsi dans mon empressement de faire avancer les gens. Mais les freins sont là. Et il ne peut en survenir aucun mal !"

Afin de montrer que la surveillance du Maître agit dans l'autre sens aussi je vais narrer une de mes propres expériences à cet effet. Le Maître était venu à Madras en visite chez son fils Chi. Umesh à Basant Nagar. J'étais allé là un matin pour passer quelques heures auprès de lui. Nous n'étions que trois ou quatre personnes. Le Maître fut très préoccupé et taciturne. En fait, il avait été ainsi pendant plusieurs jours et nous nous inquiétions à son sujet. Normalement, il est si gai, enjoué et vif que ce changement d'humeur nous causait du souci. Nous étions restés assis en silence pendant près d'une heure. Tout d'un coup le Maître se leva manifestant un extrême empressement et me demanda : "Êtes-vous libre ? Pouvez-vous rentrer pour quelques instants ?" J'étais naturellement libre et je l'ai suivi dans sa chambre. Le Maître ferma la porte,

étendit un drap par terre et me demanda de m'asseoir dessus face au lit. A mon étonnement je constatai qu'il mit son calot et s'assit dans un coin, aussi face au lit. Il me dit : "Méditez, Lalaji Saheb est là (indiquant le lit) et veut vous transmettre !" J'étais ébahi et commençai à méditer. La méditation fut brève ne durant à peine que trois minutes. Le Maître dit : "C'est tout" et j'ouvris mes yeux. Il paraissait transporté de joie. Il s'approcha de moi et me dit : "Sabash ! Je suis heureux aujourd'hui. Vous savez, pendant ces derniers trois ou quatre jours je voulais faire quelque chose pour vous mais je ne savais pas comment m'y prendre. Je réfléchissais justement à cela lorsque Lalaji me dit : "Pourquoi tant vous tourmentez pour cela ? Si vous ne savez pas le faire, envoyez le moi pendant quelques minutes. Je m'en occuperai !" Le Maître était très content. Il me serra dans ses bras et me dit : "Je suis heureux que vous ayez pu attirer l'attention de Lalaji sur vous. Que vous grandissiez spirituellement." J'étais trop ému et la gorge me serra trop pour pouvoir répondre ! Je n'ai fait que toucher ses pieds en adoration. Ce fut la première fois que je reçus une transmission directement de Lalaji, le Grand Maître. Je raconte tout ceci pour démontrer que la vigilance du Maître ne sert pas uniquement de frein pour prévenir un abus de pouvoir. Au contraire, il guette le

moment propice où il peut utiliser ce pouvoir Divin au profit spirituel de l'abhyāsi. C'est cela son unique considération.

J'ai participé à un événement il y a plusieurs années qui illustre d'une manière frappante cet aspect du travail de mon Maître, c'est-à-dire le soin avec lequel le Maître s'occupe d'un abhyāsi et veille à ses besoins profonds. J'étais allé à Tiruchirapalli pour affaire et, ayant terminé mon travail déjà le matin, je disposais de tout mon après-midi. Je décidai d'aller visiter mon oncle maternel qui habitait à l'époque à Tiruvarur, à 80 km de Tiruchirapalli. Je suis parti de Trichy à approximativement onze heures du matin et je suis arrivé à Tiruvarur à treize heures. Je commençai à chercher la demeure de mon oncle, ce qui n'était pas très facile car je n'avais pas son adresse. J'avais supposé qu'elle serait facile à repérer car j'imaginai que Tiruvarur était une petite ville. Je ne l'avais jamais visitée auparavant. Toutefois, trouver mon oncle s'est avéré plus fatigant que prévu. Après avoir pris des renseignements auprès d'une demi douzaine de bureaux de postes et passé à plusieurs des adresses remises par les buralistes, je décidai d'arrêter mes recherches et de quitter Tiruvarur car il était déjà quatre heures et j'avais encore un long chemin à faire pour rentrer à Madurai.

Je quittai le centre de la ville et m'em-

barquai sur la route de retour. En passant par la place du marché je me suis arrêté pour boire quelque chose, car j'avais très soif. Je commandai une boisson dans une buvette et lorsque j'étais occupé à la boire je fus abordé par un homme que je ne me rappelai pas avoir rencontré. Il me salua et me dit qu'il était un abhyāsi de la Mission. Il dit que pendant toute la nuit précédente il s'est senti seul, misérable et abandonné et qu'il passa la nuit entière à pleurer et à implorer la grâce du Maître. Même lorsqu'il me fit part de sa détresse, ses yeux s'emplirent de larmes. Cet abhyāsi ajouta : "Monsieur, vous ne vous souvenez pas de moi. Mais je vous ai vu à Trichy il y a deux ans lorsque vous êtes venu avec le Maître. Il n'y a pas de Centre ici et je me sens totalement abandonné. J'ai l'impression que mes larmes d'hier vous ont amené ici aujourd'hui. Je suis reconnaissant au Maître de vous m'avoir envoyé. Puis-je vous demander de venir chez moi et de me faire une transmission ?" Je l'accompagnai jusqu'à sa chambre et j'ai médité avec lui. Il fut extrêmement et sincèrement reconnaissant de ce signe de la grâce de son Maître.

Après l'avoir quitté et sur le chemin de retour à Madurai, je réfléchis à cet événement apparemment sans importance. J'en fus émerveillé car il était évident que tout avait

été prévu, quoique pas par moi ! L'idée me vint à l'esprit que les personnes qui travaillent pour la Mission sont comme une brigade d'agents mobiles, qui sont envoyés là où c'est nécessaire. J'étais venu à Tiruvarur pour mes affaires personnelles, mais le Maître m'avait détourné pour les siennes ! Tel est l'amour du Maître pour ces abhyāsis. Cet épisode me révéla que là où il existe une sincère aspiration dans le coeur d'un abhyāsi, l'aide du Maître est toujours présente et intarissable dans son oeuvre.



LE RÔLE DU GURU

Le rôle que joue et la place qu'occupe un guru dans la vie spirituelle d'un aspirant sont fondamentaux, décisifs et prépondérants. Lorsqu'on débute dans une pratique spirituelle le guru peut sembler être un simple guide, jouant un rôle assez limité. Toutefois, lorsqu'un rapport parfait entre le guru et le disciple se développe, son rôle devient de plus en plus grand, englobant une partie toujours croissante de la vie de l'aspirant, pour aboutir enfin à une condition spirituelle où la vie de l'abhyāsi dans sa totalité, est gouvernée et motivée par la direction de son Maître. Telle est la position généralement acceptée dans le Sahaj Marg.

Si l'on considère les gurus en tant que tels, il faut constater qu'ils se présentent comme allant du simple enseignant de rites et de textes sacrés au guru suprême, ce dernier seul étant digne d'être désigné comme Maître. Entre ces deux extrêmes ils existent des gurus de toutes nuances quant aux principes et préceptes, remplissant diverses fonctions en plus de celles d'instructeur, de prêtre, de mendiant, d'astrologue et ainsi de suite. Plusieurs président leur propre organisation, qu'ils appellent des "Mutts", tandis

qu'un grand nombre d'entre eux sont des nomades parcourant le pays de long en large. Ces derniers sont souvent eux-mêmes des néophytes faisant pénitence et suivant des pratiques en vue de leur propre recherche du salut. Toutefois, comme ils portent la robe safran du sannyāsi ils sont universellement vénérés comme gurus. En fait, l'institution de sannyāsi prêche à confusion lorsqu'il s'agit de distinguer entre novice et Maître. Les sannyāsis forment la masse des gurus en Inde. Le guru "chef de famille" n'est pas très proéminent, dû en grande partie, à l'enseignement de l'Advāita Védanta qui, tel qu'interprété par les grands gurus du passé, prescrit le célibat comme étant de rigueur avant de prendre une voie spirituelle. Un aspect très important de l'enseignement de mon Maître est qu'il s'est appliqué à mettre Dieu à la portée de tout le monde. Et non seulement cela, mon Maître enseigne que c'est chez le chef de famille qu'on peut s'attendre à découvrir l'esprit naissant du vrai vairāgya spirituel ou la renonciation. Le Maître répète inlassablement que c'est au sein de sa famille que se développe le vrai vairāgya, en s'acquittant de ses devoirs. Par contre, le système de sannyāsi offre à ses adeptes, l'occasion de fuir lâchement leurs obligations et à rechercher ce système dans le simple but de se soustraire aux exigences de la vie de famille. Ainsi l'institution de

sannyāsa favorise la faiblesse, en gonflant le nombre, déjà excessif, de vagabonds itinérants qui vivent de la société sans rien donner de substantiel en retour. Ceci constitue une charge que, de nos jours, la société ne peut guère continuer à supporter aussi bien du point de vue matériel que moral.

La majeure partie de la population en Inde est consciente que la vie religieuse ne peut même pas être abordée sans passer par les rites initiatiques prescrits et officiés par un prêtre. Donc tôt ou tard un prêtre fera incursion dans la vie de chaque individu devenant, par la suite, le guru des membres de la famille qu'il a sommairement adoptée. Ces conditions étant généralement acceptées, il n'est donc pas inhabituel de découvrir que la plupart des gens en Inde compte un guru personnel parmi leurs biens les plus chers. Il est rare que l'on change de guru, à cause d'une crainte superstitieuse d'attirer la malchance ou la malédiction du guru délaissé. De tels gurus deviennent souvent une charge subie avec patience et la vie religieuse dégénère en un jeu de marchandage hypocrite, le chef de famille luttant pour diminuer les débours pour les rites, tandis que le guru ou prêtre s'ingénie, avec toute une batterie d'armements liturgiques à la charge, à augmenter son revenu. La déité familiale est le témoin muet de cette joutte religieuse,

conduite en sa présence même, mais ayant été imprisonnée dans son effigie, elle ne peut pas dire grand chose. Il existe des prêtres qui croient sincèrement dans la suprême efficacité des rites, et qui officient en toute bonne foi à des cérémonies sans être le moins du monde intéressés ou avides, mais ils sont rares.

Tout ceci prête à confusion, surtout pour les gens qui viennent de l'étranger, et tout particulièrement pour ceux qui, ayant lu notre littérature, viennent visiter l'Inde pour la première fois avec une vénération préconçue pour l'institution des gurus. Ils sont pour la plupart mystifiés en s'apercevant qu'une petite partie de la population prétend être des gurus de réputation mondiale, chefs de Mutts, directeurs de cultes et de sectes, et professeurs de yōga et par conséquent, non seulement gurus par dispensation Divine mais de leur propre chef aussi. La confusion s'amplifie à la vue des disciples de ces gurus qui s'affichent comme gurus de second ordre. Il n'est pas étonnant que les visiteurs d'outre-mer soient pareillement désorientés lorsqu'on songe que seulement une infime partie des Indiens eux-mêmes savent quelles sont les vraies qualifications requises chez un être avant qu'il puisse devenir guru. La confusion est si totale que de simples diseurs de prières, des mendiants et astrologues, pour autant qu'ils soient vêtus de safran, et même

un patron de bureau ont été adoptés comme guru.

On attend du guru qu'il assume le fardeau karmique des personnes qu'il accepte comme disciples. Dans un pays comme le nôtre où les karmas pullulent, les gens sont soucieux de trouver quelqu'un sur qui décharger leur accumulation de karma. Il semblerait que n'importe qui, pour autant qu'il soit disposé à assumer ce fardeau, serait alors acceptable comme guru. Les gens ne veulent pas chercher plus loin. Il est rarement question d'une aspiration positive au progrès spirituel, l'attitude étant généralement restreinte au désir de se débarrasser de l'accumulation karmique. L'office de guru étant par tradition rémunérable, cette situation attire un grand nombre de personnes qui s'insinuent facilement dans ce rôle. Il n'est donc pas surprenant que l'institution des gurus se soit détériorée pour ne devenir qu'une simple profession, profession pas très noble pour ainsi dire, attirant les gens les moins qualifiés pour une tâche aussi élevée. La majeure partie de ces individus ne sont que des vulgaires escrocs et charlatans, abusant sans vergogne de la confiance d'un public crédule, assistés d'une clique de chelas ou disciples qui ont pour seul devoir de chanter des louanges de leur maître et seigneur tout en le protégeant des regards trop inquisiteurs du public. C'est à ce niveau qu'est tombée

une institution autrefois auguste, sainte et vénérée au plus haut degré. Malgré la corruption et la déchéance des valeurs, il existe encore quelques âmes sincères et exaltées même aujourd'hui, qui mènent des vies disciplinées et pieuses dédiées au service de l'humanité.

Toutefois, ce qui précède ne change en rien la nécessité d'un guru d'une grande envergure pour guider sa vie spirituelle et aider à son développement. La nécessité est aussi impérative que jamais. Malheureusement, de nos jours, la recherche d'un guru est longue, hasardeuse et compliquée, et peut même friser le désarroi car c'est parfois pire que de chercher la proverbiale aiguille dans la botte de foin ! Il n'est pas étonnant qu'un grand nombre d'âmes sincères ont dû gaspiller une partie considérable de leur existence dans la recherche d'un vrai guru.

Un de nos associés de l'étranger m'a fait le récit de sa recherche personnelle, un récit qui n'était pas pauvre en péripéties. Il était venu en Inde au moins six ou sept fois dans l'unique but de trouver un être qu'il pourrait accepté comme guru pour le guider dans sa quête spirituelle. Lors de chacune de ces visites il est allé d'ashram en ashram, de guru en guru, visitant des lieux saints les uns après les autres jusqu'à ce que, en ces propres mots, il n'ait pu manquer un seul

āshram ou guru de quelque importance ou réputation entre les Himalayas et Kanyakumari. Son regret profond était de n'avoir pas pu trouver en ce pays renommé pour sa spiritualité, une seule personne qu'il puisse accepter de tout coeur comme guru. Il avait décidé de venir pour la dernière fois en Inde, et comme de coutume, il fit le tour des gurus et des ashrams. A la fin de son périple, deux jours avant son départ définitif de ce pays, le destin le conduisit à un de nos précepteurs, et ainsi son contact spirituel avec mon Maître fut établi. Il eut bien de la chance de pouvoir trouver son guru, car pour chaque recherche réussie il y a littéralement des milliers de personnes qui ont eu des expériences amères, frustrantes voire tragiques. Il y a des abhyāsis qui ont passé la majeure partie de leur vie à chercher un guru, beaucoup ont subi la solitude, la privation, l'appauvrissement et même une extrême humiliation avant que la providence ne leur donne le courage de recommencer leur recherche. Quelques-uns ont narré des récits déchirants de ce qui se passe en vase clos dans certains de ces "āshrams", et les dangers physiques personnels auxquels ils ont dû faire face en les quittant. Certains de ces rescapés ont été menacés de conséquences graves s'ils ne rompaient pas leur nouvelle association avec mon Maître et ne retournaient pas au bercail.

En ce qui concerne la recherche d'un vrai guru, il existe, en fait, une pénurie affligeante d'authentiques personnalités spirituelles dans ce pays regorgeant de gurus de toutes catégories.

Une fois j'ai discuté avec le Maître à ce sujet, lui faisant remarquer les difficultés rencontrées par beaucoup de nos abhyāsis. Le Maître sourit tranquillement, mais resta silencieux. J'ai insisté pour qu'il dise quelque chose. Le Maître dit enfin : "La vraie recherche devrait être une recherche intérieure. Une personne peut aller d'un endroit à un autre parcourant le monde entier, en y passant toute sa vie, sans jamais trouver de guru. Notre erreur consiste à chercher un guru, alors que la voie juste serait de prier pour rencontrer un guru. Que devrions-nous faire ? Nous devrions prier directement Dieu avec l'ardent désir en nos coeurs qu'il nous envoie un vrai guide. Et lorsque nous serons prêt à le recevoir, le guru frappera lui-même à notre porte. Je vous ai déjà raconté comment j'ai trouvé mon Maître. C'est par Sa Grâce. Ainsi la recherche devrait être celle de la prière, une recherche intérieure, ensuite le succès est assuré". Ceci devrait servir de révélation à tous ceux qui désirent suivre une voie spirituelle et recherche un guide dans ce but.

Une de nos abhyāsis de l'Occident a confirmé l'efficacité de cette recherche par la

supplication interne. Cette personne avait aspiré à se développer spirituellement pendant de longues années mais n'avait pas pu trouver quelqu'un pour l'aider. Cette personne est alors tombée dans un abîme de désespoir et de découragement. Toutefois, l'étincelle divine en son coeur était active. Elle a pris la décision solennelle de s'asseoir chaque jour en prière, pendant une année très exactement, et d'implorer sincèrement pour trouver un guru. Si la prière était exaucée, tant mieux. Dans le cas contraire, l'aspiration même de suivre une voie spirituelle serait abandonnée une fois pour toute. La prière fut prononcée fidèlement chaque jour. A ce stade, elle fut mise en rapport, "miraculeusement" comme le dit l'abhyāsi, avec mon père qui était à Rome. Mon père a reçu une lettre lui demandant de se rendre dans la ville où habitait l'abhyāsi. La manière dont cette personne a appris que mon père était à Rome n'a jamais été divulguée, c'était et ce l'est encore à ce jour, un mystère pour lui. Mon père y est allé, il fit plusieurs séances de méditation avec l'abhyāsi et a établi un centre de la Mission dans cette ville. Ce cas est un témoignage clair et glorieux de l'efficacité de la prière qui vient du coeur. Le guru est, en effet, venu à l'aspirant. Elle a souffert d'une grande angoisse, m'a-t-elle répété plusieurs fois. Mais c'était une angoisse personnelle et intime, de nature puri-

fiante, capable d'orienter l'état de supplication dans une direction positive. Et le succès vint ensuite très rapidement. Ce qui prouve très clairement que ce qu'a dit mon Maître est possible – si toutefois une telle preuve est nécessaire.

Un des rôles d'un vrai guru semblerait donc être celui d'attendre l'appel d'un cœur dévoué, et d'y répondre. Lorsqu'on approfondit ce domaine, l'on découvre que même cette considération ne présente qu'une optique superficielle. Ce qui arrive vraiment est que le Maître "prépare le terrain", comme il dit, par un travail suivi de nature spirituelle. Des âmes réceptives sont attirées vers lui et le contact devient un contact spirituel direct. Il serait approprié de dire que l'aspirant qui est prêt pour entreprendre une voie spirituelle, attend chez lui dans une attitude de prière, invitant le guru à venir à lui. C'est un des moyens les plus simples et efficaces, car si c'est nous qui partons à la recherche d'un guru, nous ne pouvons guère savoir où le chercher. "Tout vient à celui qui sait attendre" dit un vieil adage, et il s'applique plus particulièrement à l'irruption d'un guru dans la vie d'un individu. Le guru, de son côté, dresse des antennes spirituelles pour ainsi dire, et lorsqu'elles captent un signal d'une personne réceptive, l'information est retransmise au guru. Il commence aussitôt la préparation de l'abhyāsi

par la transmission. Le contact physique entre le guru et le disciple ne survient parfois que beaucoup plus tard. Le moment exact où commence le rapport personnel n'a pas d'importance en ce qui concerne la préparation de l'abhyāsi. Des contacts personnels fréquents ne sont en grande partie que pour la satisfaction personnelle de l'abhyāsi, et l'absence d'un tel contact personnel ne gêne les progrès de ce dernier en aucune manière lorsqu'on dispose d'un Maître d'envergure, capable de transmettre l'énergie spirituelle et qui soit lui-même en Brahma Laya (fusion avec le Divin).

Que les choses se passent ainsi est témoigné par le Maître lui-même. Le Maître me raconta comment il avait commencé le pūjā rituel, suivi par des méthodes yogiques et ainsi de suite, pour recourir finalement à la prière, implorant Dieu de lui accorder un guru capable. Il vint aux pieds divins de Lalaji lorsqu'il eut vingt-deux ans. Plus tard, il apprit que Lalaji, désirant savoir qui allait continuer son oeuvre, avait médité à ce sujet, et le visage de mon Maître lui apparut dans une vision. Aussitôt Lalaji commença à transmettre à la personne qui lui apparut. Ceci se passa bien des années avant qu'ils ne se rencontrent. Le Maître, en mettant les événements en rapport, découvrit à sa stupéfaction, que l'époque où Lalaji commença à lui trans-

mettre, coïncida avec celle où, comme petit garçon, il commença ses prières selon la manière prescrite par la tradition sous la surveillance de sa mère. Le Maître me dit : "Si Lalaji n'avait pas commencé à me transmettre, peut-être aurai-je même pas fait ces prières. Ce fut sa transmission qui éveilla l'étincelle en moi et qui me mit sur la voie de la spiritualité."

Lors d'une de ses conférences à Allahabad, Dr. Varadachari parla de cet aspect de la vie spirituelle. Il dit : "Mon Maître a pu choisir des hommes de toutes les couches de la société. Je dis bien choisir bien que nous ayons l'impression d'y entrer de notre propre chef. Lorsque nous entrons en contact avec lui, un lien direct est établi avec le Divin, après une purification préliminaire." Il releva aussi dans sa conférence que le Maître lui avait dit : "Non seulement je choisis l'homme mais, l'ayant attiré vers moi, je me donne à lui." Ainsi, la leçon qu'il faut retirer de ce qui précède est qu'une personne qui désire mener une vie spirituelle et souhaite sincèrement se remettre à un guru, devrait prier jour après jour et rechercher le guru dans sa prière au Tout-Puissant. Le guru se présentera à lui lorsqu'il sera prêt pour cela.

C'est par là que commence le premier rôle du guru. Il prépare le terrain de façon à ce que son énergie spirituelle soit canalisée vers

un sol fertile, trouvant une place dans le coeur réceptif d'un aspirant sincère. En de tels coeurs le pouvoir du Maître commence son oeuvre de transformation. L'aspirant n'est pas conscient du travail qui se fait en lui. Le guru travaille dans l'anonymat jusqu'au moment où survient la première rencontre entre le disciple et lui. A ce stade l'aspirant devient disciple et devient conscient du travail que le Maître fait sur lui. Le travail jusqu'alors fait dans le secret, voit le jour. La graine a germé dans le sous-sol et la plantule lève sa tête à la clarté du soleil du monde extérieur ! C'est dans la nature de l'oeuvre cosmique que d'élaborer en secret des processus créateurs, loin des yeux scrutateurs de tous sauf de la Mère Nature elle-même. Ceci semblerait être une loi universelle. Une fois le processus créateur terminé, à ce moment-là seulement se manifeste le fruit de l'oeuvre. Par la suite le processus est celui de la croissance. Le stade créateur est achevé, et la phase de la croissance lui succède. C'est précisément à ce moment-là que toute l'oeuvre vient au jour. Nous voyons ainsi que l'aspect le plus important du travail du Maître, soit la préparation du terrain, s'effectue dans le secret qui voile la Nature elle-même.

Ceci explique la raison pour laquelle le travail de mon Maître nécessite aucune publicité ou propagande pour son avancement. Il

travaille seul, se servant du pouvoir divin mis à sa disposition. Le travail est secret dans son aspect créatif et essentiel. Non seulement la publicité et la propagande ne sont pas nécessaires pour ce travail, elles peuvent même faire des dégâts si elles sont appliquées prématurément. Il est intéressant d'observer qu'entre le moment où le Maître commence à défricher le terrain et celui où le travail se développe ouvertement au public, le temps qui s'écoule est, ou bien fut, dans le passé, de l'ordre de 20 à 25 ans. Je ne dirais pas que ces chiffres soient une norme. A mesure que le travail se développe, il est certain que son processus s'accélère. Toutefois, l'aspect visible du travail correspond comme nous l'avons indiqué auparavant, au stade de la croissance. Ce que nous voyons n'est que la phase de développement. Ce n'est donc qu'à ce stade, lorsque l'oeuvre a été révélée au public, que la question de publicité se pose.

Pour illustrer cette première étape dans le travail du Maître, je voudrais citer le cas d'une personne qui est maintenant un ancien précepteur de la Mission. Il y a à peu près quinze ans que cette personne a lu dans un journal un compte rendu de l'ouvrage du Maître, "L'Aube de la Réalité". Il écrivit au Maître, lui faisant part de l'intérêt que suscita chez lui la méthode "Sahaj Marg" d'entraînement yogique décrite dans ce livre.

Le Maître lui répondit que ses services étaient à sa disposition, et lui demanda d'essayer la méthode en commençant la méditation. Il le pria de l'informer au préalable à quel moment il désirait méditer pour qu'il puisse lui faire une transmission d'énergie spirituelle au bon moment. Lorsque ce précepteur me parla de cet épisode, il me dit : "En recevant la lettre du Maître j'ai décidé que bien que je méditerais je ne lui donnerais aucun renseignement à ce sujet à l'avance. Après tout, il prétend être capable de communiquer l'entraînement par transmission, alors pourquoi devrais-je le lui dire à l'avance ? Dans un certain sens je voulais le mettre à l'épreuve. Avec ces réflexions, le lendemain matin même, je me suis assis en méditation. C'était une expérience merveilleuse. Aussitôt la méditation commencée, j'ai senti affluer à mon coeur une énergie extraordinaire. C'était comme si j'étais devenu de plomb." Cette personne s'est ainsi rendue compte que le Maître ne dépendait pas de son renseignement pour commencer son travail. Car le travail avait débuté il y a déjà bien longtemps. Seulement, c'était nécessaire que l'abhyāsi en devienne conscient par sa participation active dans ce travail.

Dans un sens, c'est cette première étape qui est la plus importante dans le travail du Maître. D'autre part, c'est peut-être aussi

la plus facile pour lui. A ce niveau du processus il n'y a pas de résistance car l'aspirant n'étant pas conscient du travail qui se fait en lui, n'en offre aucune. La réceptivité consciente et la coopération ne sont pas nécessaires puisque l'aspirant ignore que le Maître travaille sur lui. Son propre désir ou aspiration agit comme une force très puissante qui attire la grâce du Maître sur lui, et ce fait à lui tout seul sert comme facteur de coopération permettant au Maître de travailler sur lui. Celui qui manie le pouvoir consciemment, c'est-à-dire le Maître, bénéficie d'un degré de coopération de la part de son partenaire, soit l'aspirant à son insu, coopération que le Maître ne reçoit que rarement lors des étapes ultérieures. Une fois que le rapport entre le Maître et le disciple a pris sa forme précise d'une relation Guru-disciple le travail vient au jour. Alors ses problèmes commencent. Il est possible maintenant pour le disciple de résister au travail du Maître, consciemment ou inconsciemment. A ce stade le disciple est conscient du travail qui se fait en lui. Il commence à mettre en question le pouvoir du Maître, l'existence de ce pouvoir, voire la source de ce pouvoir elle-même. Il commence à se douter aussi parfois de la capacité du Maître. Et ainsi ça continue, doute après doute, jusqu'à ce que survient une solide résistance. Nous voyons qu'au niveau

conscient la résistance peut être considérable. Toutefois, il n'est pas très difficile pour le Maître de surmonter cette résistance, car la conviction peut être suscitée chez l'abhyāsi par le raisonnement, par l'exemple et en lui demandant d'observer les résultats du travail du Maître sur lui. Ainsi un degré de confiance peut être atteint qui, à mesure que le travail progresse d'un niveau conscient à des niveaux supérieurs, d'un niveau d'être à des niveaux encore plus élevés, se transforme en une foi, puis en amour, pour culminer enfin dans un état d'abandon au Maître. Toutefois, si la résistance se situe dans le sub-conscient, le travail peut s'avérer beaucoup plus difficile et se prolonger.

Le Maître a divisé les aspirants en deux catégories bien distinctes. Les personnes appartenant à la première catégorie sont apparemment très coopérantes au niveau conscient, mais la résistance se trouve à l'intérieur, dure comme un roc. Le Maître compare cette catégorie à des mangues qui sont à l'extérieur tendres et pulpeuses mais qui contiennent de durs noyaux à l'intérieur ! La deuxième catégorie d'abhyāsis sont coriaces à la surface. Il semblerait qu'ils ne veulent jamais admettre ce que dit ou fait le Maître. La résistance paraît considérable. Toutefois, à l'intérieur, la coopération est parfois extraordinaire. De tels individus sont comparables à des amandes qui ont de

dures carapaces à l'extérieur mais qui sont tendres à l'intérieur.

Si on regarde bien, on peut voir très clairement cette distinction parmi les abhyāsis. Il y a des abhyāsis qui sont très dociles et doux et apparemment coopérants au plus haut degré, mais ils font des progrès très lents, et, dans certains cas, ils n'en font aucun. Ils se cramponnent au système année après année. Dans un cas de ce genre j'ai même eu l'impression que l'abhyāsi souffrait d'une injustice. Il faisait partie de la Mission bien des années avant même que je ne le rencontre pour la première fois, toutefois je trouvais que le Maître était toujours très critique lorsqu'il discutait avec lui. C'est lorsque j'ai demandé au Maître pourquoi une âme apparemment si collaborante était traitée si durement que le Maître m'en expliqua la raison : "Ecoutez" me dit-il, "Il est très doux et dit qu'il s'est abandonné à moi. Mais à l'intérieur il est comme un roc. Il y a une résistance interne opiniâtre. J'ai essayé de l'aider, mais la transmission ne pénètre pas dans son coeur. Son coeur est renfermé. La transmission revient comme un écho. Vous voyez le problème ? Comment aider une personne comme ça ? C'est possible, mais c'est un processus extrêmement long, il devrait être patient et essayer de créer en lui-même un état de coopération." J'étais quelque peu ébahi par cette explication. Je

demandai au Maître comment se fait-il que cette résistance subconsciente survient tout d'un coup, surtout vu que son aspiration a été assez puissante pour l'amener au Maître. Je pouvais bien comprendre qu'une résistance consciente puisse se présenter chez un certain type d'abhyāsi. C'est un évènement tout à fait normal dans des relations inter-personnelles, et se comprend facilement. Mais comment une résistance subconsciente pouvait-elle surgir brusquement ? Voilà ma perplexité. Le Maître dit : "Je me sers du mot "subconscient" uniquement comme on emploie ce terme dans le langage courant pour indiquer qu'il s'agit d'un état d'esprit que l'abhyāsi ignore ou dont il n'est pas conscient. Je n'aime pas me servir du mot "inconscient" car il signifie tout autre chose, bien qu'il ne soit pas vraiment faux. Je l'expliquerai d'une autre manière. C'est les samskāras qui créent cette résistance. Parfois les samskāras sont si profondément enfouis qu'ils sont très difficiles à surmonter. Une purification régulière et de longue durée est nécessaire. Il y a une autre difficulté aussi. Au niveau superficiel ou conscient, ils sont très soucieux de progresser. Mais il ne devrait pas y avoir de "souci". Etre "soucieux" veut dire qu'il y a un doute. Un ardent désir est ce qui est nécessaire. Un désir ardent, ne se concentrant que sur un seul but, celui d'atteindre la Réalisation, est

ce qui est nécessaire. Mais ces gens confondent une anxiété superficielle avec une aspiration sincère et une coopération, et ainsi il est très difficile de produire un changement d'attitude. Lorsque je le leur dis, la résistance ne fait, en général, que de se renforcer. Que puis-je faire alors ? Ainsi je travaille à ma manière, mais il faut du temps pour en venir à bout. "

Ceci nous mène à la deuxième étape dans le travail du Maître, celle de la purification de l'abhyāsi afin de rendre possible de rapides progrès. Qu'est-ce qui est purifié ? La réponse habituelle du Maître est que tout le système doit être purifié à fond. Y compris le coeur et les points supérieurs les uns après les autres. Le travail principal se fait dans la région du coeur où beaucoup du résidu samskārique s'y trouve profondément enfoui sous une forme très dense. Le Maître enseigne que lorsque nous agissons de quelque manière que ce soit, le mot "agir" englobant l'activité sensorielle et l'activité mentale, l'action laisse une "impression" qui s'appelle, lorsqu'elle est très profonde, un samskāra. Il est clair qu'une impression superficielle peut être facilement éliminée. Il est facile d'essuyer une ardoise et de la nettoyer. Ce n'est toutefois pas le cas en ce qui concerne, par exemple, un disque où les impressions ont été gravées de façon à former des sillons permanents. Lorsque nous nous identifions

à nos actes, le danger de créer des impressions profondes est encore plus fort. L'accumulation d'impressions qui se trouvent en nous, forme le fardeau samskārique du passé. Le Maître doit se charger de l'extirper au moyen de son propre pouvoir spirituel. Au fur et à mesure que ce procédé s'effectue l'abhyāsi expérimente même une légèreté au cours de ses séances de méditation.

J'ai eu une fois un problème personnel à ce sujet dont j'ai discuté avec le Maître. Tout au début, lorsque je commençai à méditer, beaucoup de pensées surgissaient comme des intrus, mais en suivant la technique du Maître, soit en n'y prêtant aucune attention, le flux de pensées diminua progressivement jusqu'à ce que je pus expérimenter enfin des périodes sans pensée. Mais, et voici mon problème : après plusieurs années de sādhana, commençaient à surgir brusquement pendant la méditation, des pensées très viles et sordides. J'en fus naturellement très perturbé car je craignais que ce soit non seulement un signe d'absence de progrès mais de régression. Le Maître résolut mon problème très rapidement. Il dit : "Voyez-vous, la poussière qui tombe sur une table tous les jours peut être facilement essuyée. Elle est superficielle et facile à éliminer. Supposons que de l'encre a été versée sur la table et qu'on l'a laissée s'imprégner, il serait alors plus difficile de l'effacer. C'est

la nature de l'impression qui importe. Je vais vous dire autre chose encore. Il nous arrive d'avoir des mauvaises pensées, je veux dire consciemment. Nous en avons honte et essayons de les refouler. Les pensées les plus viles sont alors enfouies au plus profond de notre esprit. Lors de la purification, elles remonteront à la surface en dernier lieu. Dans votre cas, c'est ce qui est arrivé. Vous devriez être content que ces mauvaises pensées soient enfin éliminées. Vos progrès seront dorénavant plus rapides. Comprenez-vous cela ? C'est comme un étang. Les feuilles et la poussière flottent sur la surface et peuvent être facilement supprimées. Mais la boue coule au fond, et il faut déployer un certain effort pour l'extirper. Lors du nettoyage elle remontera en dernier. Alors il n'y a pas de quoi vous alarmer. Toutefois, j'aimerais vous dire qu'il est important d'effacer l'accumulation de la journée, le jour même. Sinon le lendemain elle sera devenue déjà plus conséquente, et demandera un plus grand effort. C'est la raison pour laquelle je prescris la purification journalière par les abhyāsis eux-mêmes. Ce processus, s'il est suivi correctement, effacera l'accumulation du jour. Le reste est du ressort du Maître. Vous voyez ainsi l'importance de la purification journalière !"

Lors d'une occasion, plusieurs années

après que j'eus commencé la sādhana, je suis allé à Shahjahanpur. Le Maître m'avait dit que je faisais de bons progrès et qu'il en était, en général, assez satisfait. Il fit avec moi une séance de méditation qui dura un peu plus d'une demi-heure. Lorsqu'elle fut terminée, il dit : "Voilà, j'ai purifié votre système et enlevé tout ce qui est grossier." J'étais un peu perturbé d'entendre cela, car j'avais l'impression qu'il ne pouvait pas y avoir grand chose à purifier. Je dis au Maître que je n'avais rien fait à ma connaissance qui aurait pu rajouter de la densité à mon système. Il m'avait écrit en me félicitant de mes progrès. Je lui demandai de m'expliquer comment j'ai pu acquérir cette densité qu'il a fallu éliminer. Le Maître rit et dit : "Vous ne devrez pas vous faire du souci pour cela. Ce n'était pas beaucoup, mais vous savez, je suis un perfectionniste et je ne peux supporter le moindre point noir dans un système. Je vous dirai une chose. Sur une chemise noire une tâche ne se voit pas, mais sur une nouvelle chemise blanche la moindre goutte d'encre saute aux yeux et se fait remarquer. De toute façon cela me concerne et vous ne devriez pas vous inquiéter pour cela." J'insistais pour que le Maître m'explique d'où provenait cette densité. Le Maître répondit : "Aussi purs que puissent être nos actes, ils laissent toujours une impression. C'est inévitable sur le plan humain.

Je contracte aussi une certaine opacité que mon Maître élimine lorsque c'est nécessaire. Je vous dirai autre chose. Lorsqu'on s'assoit en méditation il y a un ardent désir de quelque chose. Ce qui crée un vide qui attire tout ce qui est grossier et dense dans l'atmosphère environnante et qui se dépose en nous. Une personne qui médite correctement accumule une certaine quantité de densité de cette manière. C'est la raison pour laquelle il suffit d'avoir un seul saint d'envergure dans un pays. Il attire et se charge de tout ce qui est grossier dans le pays entier. C'est pour cela que je dis qu'un saint est la cible de tous les malheurs du monde. Je vous raconterai une autre chose très étonnante. L'opacité peut nous être transmise par nos parents et aïeux ! J'ai vu cela dans plusieurs cas où l'opacité a été transmise ainsi. Alors vous voyez que cela peut arriver de différentes manières mais vous ne devriez pas vous en inquiéter." Sur quoi la discussion pris fin.

Lors d'une autre discussion avec le Maître, il souligna l'importance de la purification par rapport au progrès. Il dit : "Par la grâce de Lalaji nous avons une méthode d'entraînement qui, je pourrais dire, est d'une efficacité sans égal. Savez-vous ce qui la rend aussi facile et merveilleuse ? C'est le processus de purification pratiqué dans le Sahaj Marg. A vrai dire, ce sont les impressions

du passé qui nous retiennent et créent des schémas de comportements que nous n'arrivons pas à modifier. Nous sommes esclaves de notre passé. Nous nous imaginons libres de penser et d'agir comme nous voulons, mais en réalité ce n'est qu'une illusion. Nous sommes conditionnés en toutes choses par le passé. Comment changer une personne dans ces conditions ? C'est par la grandeur de Lalaji que ce processus rend possible l'élimination totale des effets du passé, par étapes naturellement. Voyez-vous à quel point c'est un avantage ? A quoi cela sert-il de dire à quelqu'un qu'il doit changer ? Bien sûr que tout le monde aimerait changer, mais ce n'est pas possible. Pourquoi ? Parce que nos mentalités sont conditionnées par le passé. Alors voyez-vous, un changement ne peut se produire que par l'effacement de nos esprits des impressions du passé. L'abhyāsi peut, de la sorte, être progressivement libéré de son passé. A vrai dire, c'est notre unique servitude. Nos impressions passées créent en nous des tendances que nous trouvons difficiles à surmonter. Lorsque les impressions sont effacées, ces tendances peuvent être changées facilement, et dans beaucoup de cas, automatiquement. La pensée et l'action deviendront alors justes et naturelles. Donc, transmettre ne suffit pas. La purification est très importante. Sinon l'abhyāsi peut faire des progrès mais le

danger d'une rechute est toujours présent car les impressions du passé peuvent nous faire régresser. Si on désire que le progrès soit permanent, la purification de l'esprit est essentielle. C'est la raison pour laquelle je demande aux précepteurs de faire plus particulièrement attention à cet aspect du travail. C'est un aspect très important. Mais il exige un grand effort, surtout aux premiers stades. Ainsi on a tendance à l'ignorer parfois, mais nous rendons dans ce cas-là, un mauvais service à l'abhyāsi. Nous sommes ici pour servir l'abhyāsi et si on néglige la purification, nous ne le servons pas vraiment. C'est ce que je répète sans cesse aux précepteurs."

Le sujet de purification surgit à plusieurs reprises au cours de mes discussions avec le Maître. C'est un processus auquel il accorde la plus grande importance, et auquel il attribue une très grande efficacité. Lors d'une telle discussion, je demandai au Maître pendant combien de temps durerait la nécessité de la purification. Le Maître rit et dit : "Ça dépend de vous. S'il y a coopération totale, le travail est très facile. Supposons que je continue de purifier et que l'abhyāsi continue de rajouter encore et d'avantage d'opacité, que puis-je faire ? Alors vous voyez, l'abhyāsi doit aussi se montrer coopérant. Il doit modifier sa manière de vivre de telle façon qu'elle facilite ses progrès. L'élimi-

nation de l'accumulation du passé est du ressort du Maître. Toutefois, il faut que l'abhyāsi veille à ne pas la charger davantage par ses pensées et actions. Ainsi une vigilance est nécessaire. Si le processus d'auto-purification est accompli quotidiennement, par la grâce de Lalaji il est possible d'atteindre un stade où la formation d'impressions ne se fait plus et où la formation de samskāras s'arrête du même coup. C'est un stade très avancé, mais à vrai dire ce n'est que le début du voyage. Une fois que la formation de samskāras s'arrête, le but est en vue. Les accumulations du passé sont peut-être encore là, mais c'est alors le Maître qui en prend la responsabilité. Je vous dirai encore une chose. Aussi longtemps que nous sommes en ce corps, une certaine part d'opacité demeurera. Si nos systèmes devaient devenir entièrement purs, la vie ne pourrait plus continuer. Mais (en riant) il ne faut pas créer de l'opacité en nous afin de prolonger nos vies ! Toutefois, quand la formation de samskāras s'arrête, c'est un indice que le but se rapproche. La personne vit et travaille par la suite d'une manière tout à fait normale mais sans former de samskāras. C'est la condition que j'appelle "la mort vivante". Mais pour arriver à ce stade il est nécessaire que l'abhyāsi coopère. Comment y arriver ? Je vais vous le dire. Supposons que je vois une belle rose

et que je l'admire. Il n'y a aucun mal à cela. Mais je ne dois pas la regarder sans cesse et créer en moi de très fortes impressions de sa beauté. Ces impressions se formeraient dans mon esprit. Si elles sont assez fortes, je voudrais retourner encore et encore vers elle pour la regarder, ce qui renforcerait les impressions davantage. Ensuite le désir de la posséder entre en jeu et si nous y cédon, l'action commence. Alors vous voyez, une simple pensée, si on lui permet de persister sans chercher à la réprimer, peut conduire à l'action, puis à ses conséquences, je veux dire que le résultat de l'action doit suivre inévitablement. Une suite d'évènements s'enchaîne et nous en devenons prisonniers. C'est pourquoi il faut être très vigilant."

Le Maître a précisé qu'il s'agit aussi bien des bonnes que des mauvaises impressions. Les bonnes impressions ne sont pas meilleures que les mauvaises. Elles sont toutes aussi indésirables les unes que les autres car elles créent des obstacles à nos progrès. Ceci nous mène à un aspect très important de l'enseignement du Maître. Une bonne vie, qui a été vécue selon les principes de bonne conduite, de charité, l'application des codes moraux de sa religion etc., ne suffit pas à rendre des progrès spirituels possibles. Il faut pour cela quelque chose de plus qu'une vie menée à la simple éthique de la société. Tout cela forme de bonnes samskāras. Une

telle vie donne peut-être droit à une meilleure vie dans l'avenir, mais notre but est la Libération. Tous ces concepts ne sont d'aucune utilité pour l'abhyāsi dans le système du Sahaj Marg. La portée de cette vérité m'a été révélée lorsqu'une fois je discutais de la pratique religieuse de réciter des mantras sacrés dans les oreilles d'un moribond. De telles mantras s'appellent karna mantras et il est dit qu'elles sont d'une très grande efficacité pour guider l'âme qui tré-passe dans son voyage vers son but. La seule règle est que la personne ne soit pas déjà morte. J'interrogeais le Maître à ce sujet. Il devint pensif et dit enfin : "Puisque vous me le demandez sincèrement je vous le dirai. Cette pratique n'est d'aucune utilité pour faire des progrès spirituels. Oui, elle donnerait peut-être droit à cette personne à une meilleure incarnation, mais à quoi cela sert-il ? Notre idée n'est pas de renaître, aussi bonne que la prochaine vie puisse être. Notre but est la Libération. Je vais vous dire de quelle manière il faudrait procéder. Au moment de la mort notre esprit devrait être complètement vide. On devrait permettre aucune pensée d'y faire irruption, même pas concernant des dieux ou quelque chose comme cela. L'esprit devrait être rendu entièrement vide pour qu'au moment de la mort il puisse fusionner avec la Source où la condition est celle du néant. Et je vous dis,

pour les abhyāsis de notre sansthā ceci est très facile à faire puisque c'est cela même qu'on leur enseigne de faire chaque fois qu'ils se mettent en méditation. Pour nous c'est une seconde nature. Lorsque nous méditons l'esprit est sans pensée et ce que nous expérimentons est, en quelque sorte, semblable à ce qui se passe au moment de la mort. Vous pouvez l'appeler une condition de mort dans la vie si vous voulez. Ainsi quand ce moment arrive, nous assumons automatiquement cet état d'esprit, il n'y a pas d'obstacle même à la dernière minute. Vous pouvez vous rendre compte maintenant du mal que peut faire cette pratique de karna mantra. C'est, en fait, une méthode qui retient l'âme dans cette existence au lieu de la laisser partir sur son chemin. Si je raconte cela, les pundits vont me prendre à partie. Cependant, ce que je vous dis est exact."

Que la purification n'est pas limitée à l'être humain pris individuellement a déjà été démontré. Un saint attire sur lui tout ce qui est grossier dans l'atmosphère. Il agit comme un aspirateur cosmique. Ainsi la purification de l'atmosphère est un autre aspect très important dans le travail du Maître. L'environnement étant ainsi purifié, l'effet sur la mentalité des gens est marquant. Des pensées justes viennent à l'esprit des gens et des actes purs ou justes s'ensuivent tout

naturellement. Ainsi, en agissant au niveau cosmique le Maître en fait bénéficiaire chaque individu. Comme la condition spirituelle de l'individu s'améliore, il agit à son tour sur l'environnement. Et ainsi cela continue. Ce qui a commencé au niveau cosmique comme une préparation du terrain atteint son apogée encore une fois sur le plan cosmique après avoir passé par l'individu à son niveau. Qu'est-ce qui arrive à toute l'opacité qui est effacée dans ce processus ? Les précepteurs ont reçu des directives pour son élimination et son rejet. Qu'est-ce qui lui arrive ensuite ? Existe-t-il un moyen de la détruire ? C'est la question que j'ai posée au Maître. Le Maître répondit que cette opacité pouvait être éliminée mais que seulement une Personnalité spéciale pourrait le faire. Seule la Personnalité spéciale dispose du pouvoir requis pour l'anéantissement ou la destruction de cette densité. Toute autre personne ne saurait que l'extirper et la jeter quelque part.

La croissance doit être alimentée. Il ne peut pas y avoir de croissance sans une nutrition appropriée. C'est en cela que consiste le troisième rôle du Maître, il "alimente" les abhyāsis avec sa transmission spirituelle et les nourrit afin que leur croissance puisse continuer à être saine et forte. Ce que nous appelons transmission est ce que le Maître a défini comme "nourriture spiri-

tuelle". Le corps vit et croît au niveau physique et s'alimente avec une nourriture matérielle. L'âme, étant de nature spirituelle, a besoin d'une alimentation de ce plan. Je demandai une fois au Maître si la transmission était égale en qualité ou si elle différait selon la condition de l'abhyāsi. Le Maître répondit qu'il ne pourrait y avoir aucun changement étant donné qu'elle était une force ou énergie des plus subtiles, d'appartenance divine, et, de ce fait, invariable. J'étais un peu perplexe à l'idée que la même énergie puisse accomplir tout ce que le Maître prétend, à tous les niveaux de développement. Je posai cette question au Maître. Il rit, très amusé, et dit : "Lorsqu'on sème un grain, on l'arrose ; lorsqu'il germe et devient une plantule on l'arrose ; lorsqu'il devient une plante forte et robuste, on l'arrose ; et on continue de l'arroser toute sa vie. La même eau assure sa croissance étape par étape."

A une autre occasion le Maître décrivit la transmission dans d'autres termes que ceux dont je parle plus haut. Il dit : "Le corps n'est vivant que grâce à l'âme qui l'anime. Lors de la mort l'âme s'envole, nous disons alors que la personne est morte, et nous appelons la dépouille mortelle un cadavre. Ainsi le corps vit par l'âme. Comment l'âme vit-elle ? Je vous le dirai. L'âme vit par la transmission que nous pouvons considérer

comme étant l'essence de la Divinité. Dr. Varadachari a appelé ceci "L'Ame de l'âme." Sa description est tout à fait juste. Il me dit qu'en sanscrit cela veut dire Pranasya Pranaha ou l'Ame de l'âme. A vrai dire, sans transmission l'âme est comme une chose morte. La toute première transmission lui infuse déjà la vie. C'est comme l'empreinte de la Divinité elle-même. Je vais vous dire une chose merveilleuse. Même une seule transmission peut opérer un grand changement dans l'avenir d'un être. Une seule transmission d'un Maître d'envergure peut transformer quelqu'un instantanément. Le pouvoir est le même. Mais la volonté doit être là. Il doit y avoir une volonté sans faille. Le résultat est alors merveilleux. A vrai dire, ce qui est le plus important est qu'un instructeur spirituel possède une volonté inflexible. Je voudrais rajouter encore quelque chose. Lorsqu'on doute de l'efficacité du pouvoir de la transmission, c'est qu'on doute de son Maître. Et alors le travail en souffre. Le pouvoir peut être délégué par le Maître, mais il faut développer soi-même sa force de volonté. Après tout, en se servant de n'importe quel outil il faut employer une certaine force. Supposons que vous voulez couper du bois et que je vous donne une scie. La scie doit être maniée avec toute la force de votre bras et à ce moment-là seulement coupera-t-elle le

bois. Vous suivez ? L'outil seul ne suffit pas. Il vous faut vous servir de toute la force de votre volonté pour qu'il y ait un résultat. En réalité, que ce soit moi qui transmette ou un précepteur, le résultat devrait être le même. Mais si la volonté derrière la transmission fait défaut, le travail ne se fait pas correctement. Dans ce cas l'abhyāsi ressentira la différence."

Ainsi, la transmission est l'unique pouvoir spirituel qui opère une élévation. Elle permet à l'abhyāsi de franchir les diverses étapes, passant à travers les différentes régions de l'existence spirituelle pour atteindre finalement le But. Tout au long de ce parcours divin le soutien et la direction du Maître sont essentiels. Ce qui est particulier au Sahaj Marg est que le rôle du guru dure jusqu'à ce que l'abhyāsi ait été conduit à la cime de l'existence spirituelle accessible à l'humanité. En fait, à mesure que nous grandissons spirituellement notre besoin du Maître s'accroît proportionnellement. Le Maître expliqua une fois pourquoi il en était ainsi. Il dit : "Au fur et à mesure que l'abhyāsi évolue, la transmission et la purification lui ouvrent des voies toujours plus élevées. Toutefois, aux stades supérieurs une résistance surgit d'en-haut. C'est comme si la Nature s'opposait à son développement. Alors le Maître doit faire appel au pouvoir à sa disposition pour faire passer

l'abhyāsi au niveau supérieur. L'abhyāsi n'y arriverait pas par lui-même. Il y a des régions où l'abhyasi ne peut même pas entrer par lui-même. Je vous dirai autre chose encore. Il existe des régions où personne ne peut accéder par lui-même. Seul un guide capable, qui est en Laya avec l'Ultime (fusion avec le Divin) et qui a lui-même parcouru tout le chemin saurait le faire. A de tels stades, le Maître prend l'abhyāsi en lui et traverse la région, puis il le relâche de nouveau pour continuer le parcours sous sa surveillance et sa direction. Dr. Varadachari plaisantait à ce sujet et disait : "Le Maître est comme un kangourou ! Vous savez, le kangourou est pourvu d'une poche spéciale dans laquelle il fourre le bébé kangourou lorsque celui-ci est en danger. C'est ce que le Maître doit faire pour son abhyāsi quand c'est nécessaire." Ce qui précède révèle à notre connaissance un autre rôle encore du Maître, soit celui de protecteur.

Nous parvenons ainsi à une connaissance assez complète des divers rôles du Maître soit celui de la préparation du terrain, de l'ensemencement du coeur de l'individu, de dispensateur de nourriture spirituelle pour la croissance de l'abhyāsi et de protecteur pendant tout le parcours spirituel jusqu'à ce que le but soit en vue. A ce stade, selon le Maître, l'abhyāsi aurait dû atteindre la Région Centrale et traverser plusieurs des

Sept Anneaux de Splendeur de cette région. Le Maître le propulse encore plus en avant jusqu'à ce que tous les anneaux soient franchis. A la suite de quoi il ne reste plus à l'abhyāsi qu'à nager toujours plus en avant vers le Centre dans ce que le Maître nomme l'Océan de la Béatitude. Selon le Maître, à ce stade, l'abhyāsi est mis en rapport direct avec Dieu. Ceci représente le point culminant du rôle du Maître dans la sādhanā de l'abhyāsi.

Toutefois, j'ai la conviction que malgré le fait que l'abhyāsi soit en contact direct avec le Divin, son rapport avec le Maître ne cesse pas d'exister puisqu'il est par sa nature même, éternellement et spirituellement durable.

Je discutais récemment de cet aspect du lien entre le Maître et le disciple même après que le Maître l'ait mis en contact avec le Divin. Le Maître ne voulait pas donner une réponse directe, mais suggéra qu'à ce stade c'était au disciple de décider s'il voulait maintenir son lien avec le Maître ou de continuer tout seul. Le Maître dit : "Pour ceux qui désirent l'assistance du Maître même au-delà de ce stade, il est toujours à sa disposition." Avec cette déclaration lourde de sens il devint silencieux ! Notre soeur Kasturi était présente. Elle me dit que même aux plus hauts stades de la spiritualité la possibilité d'une résurgence de l'égo ne

pouvait être enrayée. Le lien direct avec Dieu, établi pour l'abhyāsi par le Maître, pourrait redonner naissance à un égo si l'abhyāsi n'y veillait pas à chaque instant. Après tout, par quel moyen le lien direct avec Dieu s'est-il établi ?" demanda-t-elle. "C'est uniquement par la grâce du Maître que c'est possible. Alors comment la question de la rupture de son lien avec le Maître peut-elle se poser ? J'ai l'impression que lorsque le Maître fait une telle déclaration à un abhyāsi, c'est qu'il le met à l'épreuve. A ce niveau il faut être extrêmement prudent et se garder de commettre la suprême erreur d'abandonner le Maître." Puis elle me fit part d'une vision qu'elle a eu à ce sujet. Lors d'une occasion le Maître lui avait dit qu'un certain abhyāsi a été mis en contact direct avec Dieu. Toutefois, lorsqu'elle étudia le cas de plus près, il lui est apparu dans une vision qu'à mesure que cette âme s'approchait de Dieu elle était rejetée vers le Maître. Lorsque l'âme essaya de nouveau de s'approcher de Dieu, la même expérience se répéta, l'âme était rejetée vers le Maître. Notre soeur Kasturi dit alors : "Voyez-vous mon frère, c'était une révélation directe que le rôle du Maître ne se termine jamais ; même pas lorsque le lien d'un abhyāsi avec Dieu a été établi ! Car le chemin jusqu'au But est, en un sens, un chemin infini. Nous nous approchons toujours plus du Centre, de

plus en plus près, mais nous ne pourrons jamais être dans le Centre même. Cela ne peut arriver que lors de l'événement du Mahāpralaya quand tout sera aspiré dans le Centre. "

Il est de mon avis que si un abhyāsi aimé son Maître sincèrement et avec dévouement il ne peut jamais être question de rompre son lien avec lui. Le vrai rapport avec le Maître est donc éternel, quelque soit le niveau d'accomplissement atteint par l'abhyāsi, puisque l'aide et la direction du Maître est un besoin éternellement présent.



EXPÉRIENCES SPIRITUELLES

Mon Maître enseigne que peu d'expériences spirituelles ont une vraie signification et qu'il est donc préférable de ne pas leur accorder une trop grande importance afin que nous ne perdions pas notre but de vue. Les gens qui prêtent trop d'attention à ces expériences sont passibles "de ne pas voir la forêt à cause des arbres". Les ouvrages traditionnels, traitant de la religion, du yōga et du mysticisme, ont accordé une trop grande place à de phénomènes tels que les rêves, les visions, les voix mystérieuses et j'en passe. Ceci a mené nombre d'aspirants à croire, à tort, que là où il y a absence d'expériences de ce genre, quelque chose laisse gravement à désirer dans leur pratique de la méthode. Mon Maître a affirmé énergiquement que des expériences en tant que telles n'ont aucune valeur puisque notre première préoccupation devrait être celle d'atteindre notre but et non de s'arrêter aux expériences rencontrées en cours de route. Nous pouvons en prendre note tout comme nous enregistrerions des paysages qui défilent devant nos yeux au cours d'un voyage. Il ne faudrait pas s'en préoccuper davantage. De toute façon, être avide d'expériences est

une attitude fautive et elle devrait être rectifiée sans plus tarder.

Une fois, lorsque le Maître était à Hyderabad, il fut entouré d'un groupe de personnes qui le pressaient de questions. Un jeune homme lui posa une question sur la validité d'expériences spirituelles. Le Maître répondit à sa manière habituelle que nous ne devrions pas trop nous y attarder. L'abhyāsi insista toutefois pour avoir une réponse, demandant si de telles expériences n'indiquaient pas des étapes sur le parcours et de ce fait servaient de repères pour savoir où on en était. Comme analogie il dit : "Monsieur, quand je voyage entre ici et Bombay en train, les gares qui parsèment le parcours se présentent en un ordre donné. Ainsi en sachant à quelle gare je me trouve, je sais la distance qui me sépare de ma destination. Des expériences spirituelles doivent sûrement avoir la même valeur." Shri Ishwar Sahai qui fut présent, sourit et dit : "Ce que vous dites est vrai si on voyage en train. Supposons que je voyage en avion, comment puis-je savoir quelles étapes du voyage ont été parcourues ? Il faut, en ce cas, compter sur le commandant de bord pour nous dire où nous sommes, et le chemin qu'il nous reste à parcourir avant d'arriver à destination. Même quand le commandant nous dit où nous sommes, peut-être que le renseignement ne nous dira rien. Voilà la réponse à votre

question." L'interlocuteur rit et dit : "Ah oui, je vois. Vous nous conduisez par la voie du ciel ... !"

En général, des expériences spirituelles peuvent être rangées en trois groupes. Le premier est composé d'expériences provenant de l'imagination de l'abhyāsi ou parce qu'il les a projetées lui-même. Les abhyāsis comme tous les êtres humains d'ailleurs, ont une propension de discuter de choses et d'autres entre eux et de faire part de leurs expériences les uns aux autres. Dans une sādhana spirituelle il n'est pas très judicieux d'agir ainsi car, dans une même séance de méditation chaque abhyāsi peut avoir des expériences différentes. Ce qui ne veut pas dire que les uns font plus de progrès que les autres ou qu'ils avancent plus rapidement les uns que les autres. Les expériences dépendent de divers facteurs tels que les samskāras de l'individu, de son entourage précédent et de son cadre social. Si les abhyāsis discutent de leurs expériences entre eux, certains pourraient avoir l'impression qu'ils n'obtiennent pas l'effet voulu en méditant, et se sentir découragés. Ou pire encore, ils pourraient projeter inconsciemment ces mêmes expériences lors de leurs méditations ultérieures et éprouver des choses qu'ils inventent. Le Maître demande donc que les abhyāsis ne discutent pas de leurs expériences spirituelles entre

eux, mais seulement avec le Maître lui-même ou avec un précepteur. De telles expériences ne sont pas des expériences spirituelles authentiques et n'ont aucune valeur.

Le second groupe se compose de toutes les expériences provenant du processus de purification. Le Maître a affirmé que lorsque l'esprit de l'abhyāsi est purifié, les impressions du passé sont effacées. Quand ces impressions remontent à la surface, l'expérience ou l'activité qui, à l'origine, créa l'impression se reproduit encore une fois dans l'esprit. Ainsi, l'abhyāsi vit une "expérience". En général, les expériences éprouvées par les abhyāsis appartiennent à cette catégorie. Les visions de dieux et de déesses qu'ont certains abhyāsis pendant la méditation sont du même genre. Lorsque survient une telle expérience c'est l'indice d'une implication passée avec cette déité. Je me suis déjà référé à une expérience de ce type où le Maître lui-même a vu un singe à la place d'un abhyāsi. Beaucoup d'abhyāsis ont des visions de dieux et de saints d'une clarté surprenante. Un bon nombre parmi ces derniers font la tragique erreur de penser que le but a été atteint, puisque le dieu de leur choix personnel leur a accordé son darshan. Il est regrettable que des personnes qui pratiquent sans la direction d'un Maître capable prennent de telles expériences pour

des révélations divines, et retombent dans le culte traditionnel de la déité qui leur est apparue. Les abhyāsis doivent être sur leurs gardes contre de fausses interprétations de leurs expériences. Bien des abhyāsis disent avoir vu dans leurs visions des jardins, des villages dans des collines et autres choses de ce genre. Celles-ci appartiennent également à cette même catégorie. Certaines expériences sont en rapport avec des vies antérieures. En général, l'abhyāsi ne se rend pas compte de ce fait. Mais le Maître et les précepteurs pourront interpréter et évaluer de telles expériences surtout si elles sont survenues pendant une séance de méditation avec le Maître ou un précepteur.

Le troisième groupe se compose de ce que le Maître appelle des "expériences révélatrices." Celles-ci sont d'une grande valeur car elles contiennent des messages du Soi intérieur de l'abhyāsi qui, si elles sont interprétées correctement, peuvent l'aider considérablement dans son parcours. De telles expériences viennent parfois pendant la méditation, ou sous forme de rêves. Le Maître a assuré que des ordres, des instructions et des conseils du Maître lui-même peuvent être communiqués sous cette forme.

Quelque huit mois après que j'eus commencé la pratique de la méditation d'après l'enseignement du Sahaj Marg, j'eus un rêve. Dans le rêve il y avait une rivière étroite

avec une route goudronnée longeant une de ses rives. De l'autre côté de la route, en retrait de la rivière, il y avait une grande salle. Je montai les marches et découvris une énorme quantité de chaussures devant la porte. J'en déduisis qu'il y avait une grande assemblée à l'intérieur. Dans la séquence suivante je vis le Maître sortir de cette salle. Je le rejoignis. Nous marchâmes ensemble sur la route au bord de la rivière. Nous arrivâmes à la hauteur d'un petit pont franchissant la rivière. Nous nous y engageâmes pour le traverser et juste à mi-chemin je m'inclinai devant lui pour lui toucher les pieds. Ce rêve fut pour moi la source d'une immense satisfaction. Au niveau conscient j'avais pleinement accepté mon Maître. Ce rêve confirma qu'au niveau sub-conscient aussi il y avait l'acceptation du Maître, la rendant ainsi totale. J'accueillis ce rêve comme une révélation de mon état intérieur.

Quelques années plus tard j'eus une période de dépression qui dura à peu près trois mois. Pendant cette période je ne parvins pas à méditer convenablement et, si mes souvenirs sont exacts, je cessai de méditer pendant quelque temps. En plein marasme, j'arrivai à Bangalore en visite officielle. Avant de me coucher, je formulai une prière au Maître, lui disant que j'étais incapable de m'en sortir par moi-même et que c'était à lui de me remettre sur le chemin dont je semblais

m'être écarté. J'implorai son aide et sa direction pour retrouver la bonne voie. Je dormis très profondément cette nuit-là. Je me réveillai comme d'habitude à cinq heures du matin mais, chose étrange, je me suis rendormi d'un sommeil profond. Pendant ce deuxième sommeil j'eus un rêve. Je rêvais que je me trouvais dans une enceinte fortifiée. J'entrai dans un grand bâtiment dont une moitié était une cour découverte où plusieurs femmes furent occupées à découper et à apprêter des légumes. L'autre moitié était couverte. J'y entrai. Il y faisait nuit noire. Au fond il y avait une plate-forme surélevée sur laquelle était assise une personne que je ne pouvais distinguer. Pendant que je la regardais une lumière commença à luire derrière elle. Je vis sa silhouette. Lentement l'éclat de cette lumière s'intensifia et je vis Lalaji assis sur l'estrade, son beau visage illuminé d'un sourire radieux, sa barbe éclairée par la lumière derrière lui et une couverture recouvrant ses épaules. Je restai là muet devant lui. Lalaji me parla. Il dit : "Jusqu'à présent vous avez médité d'une certaine façon. Maintenant je vais vous apprendre une autre. Méditez sur ma forme comme étant celle à partir de laquelle l'Univers manifesté tout entier est créé." Bien que ce soit Lalaji qui parla, la voix que j'entendis fut celle de mon Maître Babuji Maharaj. Aussitôt que je me réveillai je

m'assis en méditation pendant plus d'une heure et méditai de la manière qu'il venait de me prescrire. La Méditation fut très profonde et je me trouvai dans une condition comme celle de samādhi. Ma dépression disparut. C'était comme s'il y eut un nouveau commencement. Lorsque je fis part de cette expérience au Maître il s'exclama : "Vous avez eu une expérience merveilleuse. Un secret vous a été révélé. Savez-vous lequel ? Il vous a été révélé que mon Maître et moi sont un, bien que les gens nous voient comme des êtres séparés."

Une année plus tard j'eus un autre rêve très frappant. Je rêvais que je dirigeais le soir une méditation collective dans un pavillon avec un toit de chaume. Il n'y avait pas de murs, seulement des piliers pour soutenir le toit. C'était le crépuscule et la nuit tombait. Je fermai mes yeux et commençai la méditation. Quelques instants plus tard j'eus l'impression que tous les abhyāsis qui méditaient, s'étaient levés et se déplaçaient. J'ouvris les yeux et vis qu'en effet tous les abhyāsis se déplaçaient mais avec les yeux fermés. Chacun portaient un couteau à la main avec lequel ils essayaient de me poignarder. J'eus peur et criai : "Maître ! Oh Maître !" A ce stade je me suis réveillé. Je m'en suis référé au Maître et il me dit : "C'est un bon rêve. C'est un indice que les vrittis inférieurs sont en train d'être détruits, ce qui

promet des progrès futurs.

Lorsqu'on analyse la situation on découvre une tendance très importante. Les expériences imaginaires et celles projetées par l'abhyāsi lui-même, surviennent très tôt dans la vie spirituelle d'un être et elles ne durent, fort heureusement, pas très longtemps. Les expériences provenant de la purification peuvent être nombreuses et durer pendant plusieurs années, selon l'état de l'abhyāsi. Les expériences révélatrices commencent à se produire lorsque l'abhyāsi est bien établi sur sa voie et que son coeur est rempli de dévouement pour son Maître. Il n'y a pas de délai fixe pour leur apparition. Elles peuvent débiter le jour même où l'on commence ses abhyās ou même jamais.

A part ces expériences il y a encore celles qui peuvent être créées au moyen du pouvoir de la transmission elle-même, lorsque ceci est fait intentionnellement. Je me souviens d'être allé chez Dr. Varadachari à Madras pour une séance de méditation lors d'une chaude soirée d'été. En arrivant chez lui j'étais en nage. Je continuai d'avoir chaud car le ventilateur ne marchait pas. Toutefois, curieusement, deux ou trois minutes après avoir commencé la méditation je sentis souffler autour de moi une très agréable brise. Je me suis rafraîchi tout de suite. Le courant d'air continua à souffler et je commençai même à avoir un peu froid.

Pourtant j'étais conscient que l'atmosphère autour de moi était restée aussi chaude que jamais. J'étais perplexe, mais je jouissais de la brise rafraîchissante qui semblait souffler pour mon seul plaisir. Lorsque la méditation prit fin Dr. Varadachari me demanda ce que j'avais ressenti. Je lui fis part de la sensation bizarre. Il éclata de rire. Ses yeux furent animés d'un regard malicieux. "Vous voyez," me dit-il, "c'est cela la beauté du système. Je savais que vous aviez trop chaud et je vous ai transmis de la région de l'eau (un centre psychique correspondant à l'élément eau situé dans la poitrine). Un précepteur capable devrait être à même de jouer de cet instrument comme un musicien !"

J'ai entendu un second cas de ce genre du Maître lui-même. Cela se passa tout au début de sa sādhana. Il voulut essayer les effets que produise la transmission à partir de différents niveaux. Il transmit à un abhyāsi d'un centre spécial qui provoque des signes d'ivresse. Le Maître dit : "Figurez-vous que lorsque la séance de méditation fut terminée cet abhyāsi pouvait à peine se lever. Il manifesta tous les signes d'ébriété. Il fut complètement ivre. Il s'agit d'une transmission d'un ordre matériel et bas. Il ne faut jamais faire cela car il n'apporte rien à l'abhyāsi. Il faut toujours transmettre du niveau le plus subtil possible."

Un troisième évènement concerne mon propre père. Il avait envie de visiter un lieu de pèlerinage à Badrinath. Il avait cette envie depuis son enfance déjà. Il est venu à Shahjahanpur pour participer au mariage du fils du Maître Chi. Umesh. Mon père exprima le désir de continuer jusqu'à Badrinath et demanda l'autorisation au Maître. Le Maître dit : "Pourquoi tenez-vous à y aller ? C'est dangereux. Les routes sont mauvaises et voyager en ce moment serait hasardeux. Si vous désirez absolument éprouver l'expérience que vous espérez en retirer, asseyez-vous en méditation et je vous donnerai l'expérience tout de suite ici. Ce n'est pas nécessaire d'entreprendre un voyage aussi ennuyeux et risqué pour cela !" Les implications de ce récit sont extraordinaires. Je vais vous raconter un exemple très particulier pour démontrer le niveau que peut atteindre des expériences accordées à un disciple si le Maître le souhaite. Beaucoup d'hypothèses ont été avancées au sujet de la lune bien des années avant que des voyages spatiaux eurent été envisagés en Occident. Notre soeur Kasturi exprima le désir de connaître les conditions qui régnaient sur ce satellite. Le Maître dit : "Très bien. Asseyez-vous en méditation. Je vais essayer de vous donner l'expérience de ces conditions." Kasturi me dit qu'elle eut une profonde expérience et qu'elle avait pris note

des détails dans son journal. Les visites ultérieures sur la lune par les astronautes américains révélèrent certaines conditions qu'elle avait décrites bien des années auparavant.

Nous voyons ainsi que des expériences spirituelles d'un autre ordre sont venues allonger la liste. Nous devons alors reclasser les expériences spirituelles en deux catégories principales. La première comprend toutes les expériences qu'éprouve l'abhyāsi par lui-même pendant ses méditations avec ou sans un précepteur, en plus de celles de ses rêves. Cette catégorie contient les trois subdivisions déjà citées auparavant. La deuxième catégorie principale contient toutes les expériences que le Maître produit en nous à dessein, ou qu'il nous rend possible d'expérimenter. De telles expériences peuvent être de n'importe quel niveau d'existence. Je me souviens d'un de nos précepteurs, Shri S. K. Rajagopalan, me racontant qu'il y a plusieurs années un fonctionnaire de haut rang vint voir le Maître. Ce fonctionnaire désira être éclairé sur certains sujets. A la fin de son interrogatoire il demanda au Maître quel était l'état de Jīvan Mūkti. Le Maître répondit qu'il ne pouvait ni expliquer ni décrire cet état mais que par contre il pouvait lui en donner l'expérience s'il le désirait. Le fonctionnaire dit : "Je vois" et il est parti ! Shri Rajagopalan se lamenta

toujours de l'ignorance qui priva cet homme de bénéficier d'une occasion envoyée par le ciel de recevoir cette grâce immédiatement. Qui peut entrer dans un tel état, ne serait-ce que pour une seule seconde, et demeurer impassible ? Les expériences que nous confère le Maître sont de l'ordre de celles qui, par le fait même de les expérimenter, nous élèvent à des niveaux d'existence qu'il nous serait impossible d'atteindre par nos seuls efforts. De telles expériences ne sont pas de simples expériences. Elles sont des moments de Grâce et de Béatitude lors desquels l'abhyāsi se baigne dans l'amour infini du Maître.



LE DON DE LA LIBÉRATION

L'ultime but d'une sādhana selon le système de Raja Yoga dans l'enseignement du Sahaj Marg est désigné assez vaguement comme étant la Libération ou la Réalisation. Ces deux termes sont utilisés alternativement, comme s'ils étaient synonymes et signifiaient le même état d'existence. Ceux qui connaissent bien le Maître, et sont habitués à la terminologie de son enseignement, apprécient qu'il y a non seulement une différence entre ces deux mots, mais que la différence est assez considérable et significative. Parfois l'on se sert d'un troisième, soit "la condition humaine parfaite" ou "la condition de l'être humain parfait" ! Ainsi le but est généralement décrit en ces termes, le terme dont l'on se sert plus particulièrement dépend du degré d'intimité de la personne avec le Maître, et du niveau d'accomplissement et d'expérience atteint par ce dernier dans le système.

Pour autant que j'ai pu comprendre ce sujet, il me semble que la Libération est un accomplissement d'un ordre inférieur en comparaison de la Réalisation. La Libération telle que l'entend le Sahaj Marg est d'un niveau beaucoup plus élevé que la tradition-

nelle émancipation religieuse appelée mūkti ou mōksha, qui se réfère en général à un état de salut où il n'y a plus de retour à l'existence sur le plan physique. Toutefois, elle n'exclut pas une renaissance sur un plan plus élevé, dans des royaumes au-delà du monde physique, dont ils existent plusieurs, comme le dit mon Maître. Ainsi mūkti et mōksha sont des concepts limités, tandis que la Libération telle que l'entend le Sahaj Marg offre une délivrance permanente du cycle des morts et naissances.

Il y a une différence encore plus importante. La religion traditionnelle semble n'offrir qu'une libération après la mort. Ce qui se nomme vidēha mūkti, c'est-à-dire mūkti après avoir quitté le corps. L'état de Jeevan Mūkta, c'est-à-dire la libération dans cette vie même ou de son vivant, est estimée comme étant un ordre de mūkti très élevé, accessible à quelques rares êtres seulement. Dans le Sahaj Marg l'accent est mis sur la libération dans cette vie-ci, pendant qu'on mène une vie de famille normale.

Mon Maître effectue la transformation de l'abhyāsi en utilisant la force divine et un pouvoir infini dont il dispose. Ce pouvoir est utilisé pour éveiller les forces spirituelles latentes chez l'abhyāsi. Ce processus, secondé par le processus de purification, transforme ce corps physique en en dissolvant chaque atome et le reconstituant,

jusqu'à ce que finalement il n'y ait plus la moindre trace de matérialité. A toutes fins pratiques, c'est un corps physique et matériel en apparence aussi bien que dans ses fonctions, mais en réalité il s'agit maintenant d'un corps pur et spirituel. Un tel corps est dit avoir transcendé les cinq koshas ou gaines. Seul un corps de ce genre peut contenir une âme libérée. Des personnes ayant atteint ce niveau sous la direction de mon Maître sont réputées posséder de tels corps. Occuper un corps spiritualisé et divinisé tout en continuant d'achever la durée de la vie terrestre qui nous est impartie, telle est la libération offerte par mon Maître. Nous n'avons pas besoin d'attendre la mort pour être libéré. Peut-être qu'il eut été nécessaire dans d'autres disciplines où le véhicule de l'âme, soit le corps, n'a pas pu être suffisamment purifié et divinisé pour contenir une âme libérée. Mon Maître, au contraire, est capable de reconstituer le corps physique grossier dans un nouveau corps spirituel, en travaillant, faute d'une expression plus appropriée, au niveau atomique. Il y parvient par son pouvoir de transmission.

Lorsque je demandai au Maître de définir brièvement la Libération, il dit : "Chez un être libéré la première chose qui est détruite est le facteur temps. Le temps est anéanti en premier." Ceci paraît assez clair, impliquant qu'un être libéré n'est plus régi

par le temps. Pour une telle personne la temporalité cesse d'exister et l'on entre dans l'éternité. Il y a longtemps que j'essaie de comprendre le concept de l'éternité. La seule conclusion que j'ai pu en retirer est que l'éternité ne signifie pas une extension illimitée dans le temps. Elle semblerait appartenir à un autre ordre d'existence. Ma compréhension jusqu'à ce jour n'est guère meilleure que lorsque je commençai à méditer sous la direction de mon Maître il y a dix ans. Toutefois, j'eus une fois l'occasion de voir ce qu'est l'éternité, une expérience que je n'oublierai jamais. Cela se passa vers la fin de 1968. J'étais allé à Shahjahanpur passer quelques jours auprès du Maître au cours d'un périple en Inde du Nord. Un matin le Maître m'accorda une séance de méditation individuelle. Je me sentis profondément absorbé et hors de ce monde. Vers la fin de la séance, pendant quelques minutes, j'eus subitement l'impression que je flottais sur un océan de brillance. Brillance n'est peut-être pas le mot juste. Luminosité serait plus exact. J'étais entièrement environné de ciel - rien que du ciel. Je pourrais peut-être dire espace plutôt que ciel. J'étais assis dans la posture de méditation habituelle et je flottais sereinement dans l'espace, d'un bleu doux et lumineux. Il n'y avait personne d'autre, rien d'autre dans tout l'Univers que moi. Même pas le Maître !

C'était une expérience extatique. Même lorsque je repris conscience momentanément pendant la méditation l'impression persista que je fus seul, totalement et béatiquement seul dans toute l'immensité de l'espace. Après la méditation le Maître me demanda comment je me sentais. Je lui ai décrit mon expérience. Il dit : "Vous avez eu un aperçu de l'éternité. Cela arrive normalement aux niveaux supérieurs mais cela vous a été donné aujourd'hui."

Je demandai au Maître comment cet état pouvait être rendu permanent. Le Maître rit et dit : "La seule méthode est par le pūjā. Je veux dire par la méditation telle que nous apprenons à la faire. Mais permettez-moi de vous dire que lorsqu'on fait pūjā la tête doit s'incliner en soumission. Si vous êtes conscients de faire pūjā ce n'est plus du pūjā. Je voudrais y rajouter autre chose encore. En faisant pūjā nous nous présentons devant Dieu pour recevoir Sa Grâce. Dieu a tout. Après tout Il est Dieu ! Alors Il a tout. Qu'arrive-t-il quand nous nous présentons devant Lui ? Nous L'approchons avec des récipients minuscules. Que peut-il verser dans de si petits sacs ? Nous devrions donc devenir des vases dignes de Sa Grâce lorsqu'Il désire nous L'infuser."

"Je vous dirai autre chose encore. Les gens parlent de chercher Dieu. A mon avis, ce n'est pas l'attitude juste. Si vous cher-

chez quelque chose cela implique que la chose recherchée est cachée. S'il y a recherche, la distance entre vous et la chose recherchée ne fera qu'augmenter. Quand on sait que Dieu est là, comment peut-il y avoir question de Sa recherche ? A vrai dire, chercher Dieu signifie se chercher soi-même. Autrement dit, l'idée de chercher doit être éliminée. A quoi bon gaspiller toute sa vie en cherchant ? Nous devons agir et non chercher." Le Maître éclata de rire et continua : "Vous savez que votre fils est à la maison, mais vous allez le chercher au marché ! J'aimerais vous dire ceci : cherchez chez vous, en votre coeur, et vous Le trouverez !"

Une fois, lorsque le Maître fut à Madras, je fis une méditation individuelle avec notre soeur Kasturi. Elle fut très profonde. Je sentis que je me plongeais de plus en plus profondément dans un état de non-conscience. A l'apogée de ce sentiment je me trouvai dans une obscurité totale. Il y avait devant moi un point lumineux. Je sentis que je m'en approchais très rapidement. En regardant en arrière, je découvris là aussi une ouverture de lumière. Par son reflet je vis que je me déplaçais sur des rails. Je sus que je me trouvais dans un long tunnel. Je fis volte-face. J'avançais d'une vive allure et subitement je me trouvais hors du tunnel, debout, sous un soleil éclatant. Je découvris pas

loin de moi une grande boule de crystal. Je la regardai d'où je me trouvais et y vit l'image de mon Maître. En m'en approchant je découvris à mi-chemin que la forme de mon Maître s'était changée en celle de Lalaji, le Grand Maître. Je continuai de m'en approcher. Puis, en arrivant à sa hauteur, je vis que l'image s'était à nouveau changée. Lalaji avait disparu et ce que j'y découvris fut ma propre image ! Je fis part aussitôt de cette expérience au Maître. Il fut très content. Il sourit et dit : "C'est une très bonne expérience. Il est dit que pour trouver Dieu il faut d'abord se perdre, mais en réalité, on se perd pour retrouver son vrai Soi. C'est là la vérité et je suis heureux que vous en ayez fait l'expérience au cours de votre méditation. C'est par la Grâce de Lalaji."

Plus tard dans la même soirée, le Maître fut seul pendant un court instant. Il revint à mon expérience et dit : "La méditation est le seul moyen. Mais elle doit être faite correctement. Méditer veut dire que l'esprit s'habitue au Centre lui-même, au lieu de s'éparpiller. Au niveau humain l'esprit se disperse, nous entraînant dans sa débâcle. C'est lui qui nous manipule ! Par la méditation nous le régularisons et reprenons la bride en main. Je vais vous dire une chose très importante. Le mental est l'instrument de la Réalisation. Mais il peut

aussi être l'instrument de notre décadence. Les gens parlent de concentration. La concentration peut aboutir à la révélation. Mais la méditation elle, aboutit à la Réalisation. La concentration peut révéler la nature de l'objet ou de la chose sur lequel on se concentre, mais elle ne peut pas conduire à la Réalisation. Si vous souhaitez connaître la condition d'un abhyāsi, concentrez-vous sur elle et elle se présentera à vous. Vérifiez-la en vous référant à votre cœur et il vous indiquera si votre estimation est juste. Une autre chose très importante. La concentration peut tout révéler sauf Dieu. Si vous vous concentrez sur Dieu vous ne pourrez jamais Le voir puisqu'il y a absence de pensée ! Seul ce qui est Divin peut percevoir le Divin ! Les gens désirent atteindre leur But. Mais le drame c'est qu'ils tournent leur dos au soleil et commencent ensuite à le chercher. A qui la faute s'ils ne trouvent que de l'ombre et non la Réalité ? Si vous voulez aller vers le soleil, fermez les yeux et marchez vers lui. Marchez avec foi. La question se pose à savoir comment marcher les yeux fermés. Vous pourriez trébucher et tomber. Il vous faut alors l'assistance de quelqu'un pour vous guider. Vous avez besoin d'un Maître qui lui peut marcher vers le soleil les yeux ouverts et vous conduire à votre But en toute sécurité. "

En élaborant le même sujet le Maître

rajouta : "Le Maître doit être un guide capable, ayant lui-même parcouru le chemin et atteint le but. Sinon il ne saurait servir de guide. Aussi devons-nous nous montrer prudent quant au choix d'un guide. Une telle personne devrait s'être elle-même fusionnée avec l'Ultime. C'est à cette condition seulement qu'elle peut être à même de nous aider. Un guru est au service des autres. Toutefois, il est très difficile de trouver de nos jours une personne qui soit disposée à servir l'humanité. C'est plutôt eux qui exigent des services. Je vais vous narrer une bonne histoire. Une fois quelqu'un est aller voir un guru et le pria de l'accepter comme disciple. Le guru énuméra ses conditions. Il dit que le chela devait se lever de bonne heure le matin et préparer son petit déjeuner. Puis il devait laver ses habits, préparer le repas de midi et faire en sorte que tout soit prêt. Dans l'après-midi, lorsqu'il se reposait, le chela devait masser ses pieds. Il continua ainsi pendant que la personne l'écoutait patiemment. Lorsque le guru eut terminé, cette personne lui dit tranquillement "M'accepteriez-vous comme guru ?" ! N'est-ce pas une bonne histoire ? Il n'y a pas de mal à ce que le disciple offre des services personnels au Maître, mais ce dernier ne doit pas l'exiger. Quand l'abhyāsi a besoin d'un service personnel, le Maître doit être disposé à le lui rendre. C'est cela la vraie

humilité et le vrai abandon. Celui qui s'est abandonné à l'Ultime doit aussi avoir le sentiment de s'être abandonné à la création toute entière. C'est cela le véritable état d'abandon. A vrai dire, la fusion commence à partir de l'amour, et l'abandon à partir de l'amour et de la dépendance. N'essayez pas d'induire un sentiment d'abandon car lorsqu'on le fait l'égo est là. La manière juste est de se sentir dépendant. Essayez de créer une dépendance totale. Je vais encore ajouter quelque chose. L'abandon n'est total que lorsqu'il a lieu à l'égard de tout être vivant, quel que soit son niveau d'évolution. Un état d'abandon authentique rend l'absorption possible. Lorsque naît l'absorption dans le Divin chaque cellule du corps se transforme en énergie, puis il devient son propre absolu, c'est-à-dire, il devient Divin ! Le Maître prépare le terrain. Le Divin accomplit l'oeuvre de transformation de la matière en énergie et de l'énergie en absolu. Vous rendez-vous compte de l'étendue de ce travail ! Tout ceci s'enchaîne dès qu'on attire le regard du Maître. Que savons-nous de Dieu ? Il n'est pas possible d'aborder Dieu directement. Seul un guide d'envergure peut conduire un abhyāsi à Dieu. "

"Dieu est Le plus subtil des êtres et vous devriez vous efforcer de devenir le plus subtil possible. Plus vous êtes subtils mieux ça vaut, car ainsi vous vous rapprochez de

Dieu. Faites votre possible pour devenir plus subtil. Les difficultés que je rencontre ne durent que le temps que l'abhyāsi met pour traverser le pind pradesh (la région du coeur). Le plus gros du travail est dans cette région. Une fois la région du coeur franchie, mon travail devient facile. Lorsque les Sept Anneaux de Splendeur sont parcourus je n'ai plus rien à faire pour l'abhyāsi. C'est la Nature qui reprend la relève. Vous pourriez peut-être me demander, "si la Nature fait le travail une fois les Sept Anneaux franchis, pourquoi ne fait-elle pas le travail dans les régions inférieures aussi ?" Peu importe. La Nature pourrait, sans aucun doute, faire le travail mais certaines personnes sont autorisées à le faire, c'est tout. De telles personnes sont des Maîtres de grande envergure, car lorsque l'autorisation est octroyée, le pouvoir requis est accordé automatiquement. C'est un secret de la Nature que lorsqu'elle assigne une tâche, le pouvoir nécessaire à l'accomplissement de l'oeuvre est accordé en même temps."

Une fois Shri Ishwar Sahai parla de la Réalisation. Sa façon de la concevoir m'avais beaucoup plu. Il dit : "Qu'est-ce la Réalisation ? La plupart des gens ne savent pas ce que cela veut dire. Les uns pensent que lorsqu'ils éprouvent la paix, ou shanti, qu'il s'agit de la Réalisation. Les autres s'imaginent que la Réalisation c'est

quand ils retirent une certaine félicité de leur pratique. Tout cela est faux. La Réalisation veut dire devenir tout ce qu'Il est et d'avoir tout ce qu'Il a, c'est-à-dire, devenir divinisé. C'est ce que veut dire véritablement la Réalisation. "

J'ai entendu plusieurs personnes s'exprimer à ce sujet mais voulant connaître l'opinion du Maître lui-même sur ce qu'est vraiment la Réalisation, je lui demandai de m'en donner une explication. Le Maître dit : "La Réalisation est telle que si quelqu'un devrait découvrir ce qu'elle est réellement, il n'en voudrait plus. Je vais vous dire quelque chose. Quand je fus abhyāsi, je demandai un jour à mon Maître Lalaji Maharaj, "Monsieur, vous m'avez consacré beaucoup de temps et de peine et, de mon côté, j'ai aussi fait un très grand effort. Tout cela était-il pour n'arriver qu'à ce résultat ? Lalaji répondit : "Oui, c'est à ce résultat qu'ont abouti tous vos efforts. Mais vous semblez le tenir en piètre estimation. Permettez-moi de vous poser une question. Supposons que je doive vous priver de cette condition pendant cinq minutes, quelle serait votre réaction ?" Je dis à mon Maître plutôt mourir que que cela ne m'arrive ! Puis Lalaji répondit : "Voyez-vous, la Réalisation est une condition telle que nous serions tenté de ne Lui accorder aucune valeur, mais sans Elle notre existence même

est impossible." Toutefois, ajouta mon Maître, je ne suis pas disposé à vous révéler son secret pour l'instant. Néanmoins, je vous dirai ceci. Si l'on pouvait expliquer ce qu'est la Réalisation, ce ne serait plus la Réalisation. Si l'on pouvait expliquer ce qu'est Dieu ou Le définir, Il cesserait d'être Dieu. Ces deux choses ne peuvent pas être limitées. Je vais vous donner une indication, une seule chose encore ! Lorsqu'une personne a atteint l'état de Réalisation son soi est dissout. A ce stade si l'on essaie de méditer, le soi ne viendra même pas à l'esprit."

Je fus une fois désireux de savoir comment se fait la libération d'une âme, ou plus particulièrement, comment le Maître lui-même procède. Lorsque je lui posai la question il rit. Il dit : "C'est tout ? La Libération est une petite chose. Je vous dis chaque abhyāsi sincère dans cette Mission l'obtiendra. Mais ce n'est que le début de la spiritualité. Il se peut que la Libération donne une idée de ce qu'est la liberté, ce que la plupart des gens désirent ardemment. Mais qu'est-ce la liberté ? Permettez-moi de vous dire ceci. Des voleurs sont incarcérés et sont mis sous clé. Les gardiens qui les surveillent sont eux aussi à l'intérieur de cette prison. Toutefois, le premier pense qu'il est un prisonnier tandis que le deuxième pense qu'il est libre. Comprenez-vous la différence ?

A vrai dire, ils sont en prison tous les deux, mais l'un d'eux pense qu'il est libre ! Cette notion de liberté est donc purement mentale. Je peux vous affirmer, le gardien a l'impression d'être libre mais en réalité il est à la prison ! La vraie liberté est par conséquent, être libéré de la liberté elle-même."

Je demandai au Maître d'expliquer si la mort pourrait être considérée comme une Libération en soi. Certaines personnes pensent que c'est le cas. Le Maître répondit : "La mort ne résout pas les problèmes de la vie, mais crée des complications pour la prochaine. La mort nous fait passer dans un autre état pour que nous ne ressentions pas la continuité de nos afflictions. Il doit y avoir une pause entre cette vie-ci et la prochaine. Les hommes sont pour ainsi dire dans des cellules. Mais s'ils sont là des années durant, dans de mornes cellules, ils auront besoin d'un changement. Alors, ils sont périodiquement ressorti pour s'aérer avant d'y retourner. La mort est comme cela. A vrai dire, seulement les sots meurent et non les Saints. Les Saints demeurent perpétuellement dans leur propre état d'être. Alors la mort n'a de valeur que pour des gens très tourmentés. Tel n'est pas le cas pour les Saints. Je vais vous dire une chose très importante : la vie dans la vie devrait être notre vrai but."

Une fois j'avais écrit une lettre au Maître

au sujet de cette idée de liberté, lui disant que je ne me sentais pas libre du tout, et lui demandant de me donner des éclaircissements à ce sujet. Le Maître me répondit comme suit : "Pourquoi vous souciez-vous de la Libération, du moment que vous, vous libérez quelque chose pour le bien d'autrui ? Ce que vous avez demandé montre qu'il y a la liberté en vous mais le sentiment d'être libre n'y est pas. Je pense que vous désirez créer ce sentiment en vous. C'est-à-dire, vous voulez voir l'oeil de l'oeil ! ! Ne vous préoccupez pas de ce qui vous arrive ! N'attendez pas ce qui va arriver ! A mon avis la liberté ne vaut rien si elle vous donne l'idée de la liberté. La liberté et son sentiment ne peuvent pas coexister. Si la liberté est là sous une forme manifeste, le sentiment d'être libre sera absent et vice versa."

Un peu plus tard, après quatre ou cinq mois environ, j'écrivis au Maître lui faisant part d'un état de paresse bizarre qui s'installait en moi. Je l'appelais paresse dans ma lettre, mais c'était plutôt une profonde aversion pour toute activité. Cet état comportait une certaine félicité, mais je voulais que le Maître me donne quelques explications à ce sujet. J'en parle ici car il a trait à la Réalisation. Le Maître m'écrivit en retour : "Lorsqu'on est sur le point de se réaliser il arrive en général qu'un homme devient paresseux. Il aime vivre dans un endroit où

il y a absence d'activité. Dans de tels cas la personne concernée doit veiller à ce que la paresse ne devienne pas prédominante et que son travail en souffre. La paresse est la vie de l'âme et l'activité, la vie de l'égo. Elles devraient être modérées toutes les deux." Après quelque temps quand je rencontrai le Maître personnellement je soulevai cette question de nouveau. Le Maître rit et dit : "Ne vous en inquiétez pas. C'est un très bon état qui nécessiterait beaucoup de prières même de la part des sages. Je vous dirai une chose. Moi-même je suis très paresseux mais je fais beaucoup de travail dans cet état ! Je vous dis il y a activité dans l'inactivité et c'est cela la plus haute forme de travail. Il suffit d'un sankalp au début, que telle et telle chose se fasse et cela se fait. Même le délai peut être prédéterminé et tout arrivera exactement comme prévu. Mais la volonté est indispensable, une volonté ferme et inflexible. Par la grâce de Lalaji tout ceci est possible."

Cette "sérénité" ou "calme" du mystique contemplatif a toujours été une des merveilles du monde. Il est apparemment contradictoire qu'une personne au repos puisse travailler de telle manière que même la personne la plus active ne peut l'égaliser. Ruysbroeck a dit : "Le repos paradoxal du contemplatif n'est que l'immobilité extérieure essentielle à son travail intérieur. Dieu est le Repos

Eternel ! Ce qui pour nous est de l'action est pour Lui du repos, comme ils le proclament." Evelyn Underhill dit : "Que la passivité, que semble viser les mystiques, soit en réalité l'activité la plus intense, est un paradoxe qui leur est propre ; mieux encore : là où elle est entièrement absente aucune grande oeuvre créatrice ne peut avoir lieu." Un des grands mystiques, Boehme, écrit : "La passivité de la contemplation est d'ailleurs un préliminaire nécessaire à l'énergie spirituelle ; un défrichage essentiel du terrain. Elle retire les flots qui baignèrent les rivages des sens et arrête le rouage de l'imagination." Meister Eckhart, un autre grand mystique, résume le point de vue mystique de la façon suivante : "En nous coupant du plan temporel, la forme de réalité inférieure, la contemplation ouvre l'accès au plan Eternel, et donne aux pouvoirs qui peuvent communiquer avec ce plan, leur chance !"

Toutefois, la meilleure clé de ce mystère est fournie par le Maître lui-même par son principe d'inversion. Je m'explique, tout ce qui paraît être l'action à notre niveau paraît comme l'inaction à un niveau supérieur. Je crois que c'est en ceci que réside l'explication la plus claire et simple de cette loi cosmique que le Maître a énoncée pour nous.

Un grand secret qu'enseigne le Maître pour avancer rapidement vers notre But, est que

nous devrions détruire notre propre petite création qui nous enchaîne à ce monde. "Détruisez votre propre création et Dieu viendra ! Car toute chose a une base. Si vous détruisez cette base le Divin viendra." Ce grand secret me fut révélé lorsque je m'en suis référé au Maître au sujet d'un rêve que j'eus. Je rêvai que j'étais assis auprès de mon Maître. Tout d'un coup deux oeufs, ou quelque chose de semblable, sont tombés de ma bouche et deux vipères en sont sorties. C'était des longues vipères noires. Le Maître exclama : "Ne les laissez pas rentrer en vous. Ça c'est votre travail. Dans ce cas, je ne peux rien faire. Je fis immédiatement appel à toute la force de ma volonté, je la transmis, je coupai les vipères en petits morceaux et les jettai. En interprétant ce rêve le Maître m'écrivit : "C'était un très bon rêve et il est très révélateur. Un des oeufs est un vrai oeuf et sa destruction indique que la possibilité d'une autre incarnation pour vous est exclue. L' autre oeuf symbolise votre propre création, et sa destruction indique que votre création elle aussi est détruite. C'est vraiment un très bon rêve." Puis il conclut avec ce conseil très significatif : "Détruisez votre propre création - Dieu viendra ! Pour toute chose il y a une base. Si vous démolissez cette base alors le Divin viendra !"

J'ai appelé la Libération un "don". Elle est

un don du Maître. Le Maître dit une fois que le moment le plus propice ou facile pour la Libération était lors de la mort. Il dit : "Au moment de la mort il est très facile de libérer quelqu'un. Je ne fais que de le prendre et de le mettre là-haut." Il leva sa main, indiquant un niveau tout en bas puis un autre tout en haut, comme s'il prenait une bouteille sur un tablard d'en bas pour la mettre sur un tablard plus haut !! "Plus tard, c'est difficile. L'âme ne doit pas renaître. Supposons qu'elle se soit réincarnée et que je la libère, la personne qu'elle incarne mourra ! Vous voyez la difficulté. Et si elle s'est réincarnée plusieurs fois, il n'y a plus rien à faire. C'est la raison pour laquelle je dis, essayez de l'obtenir dans cette vie même. Comment savoir si le Maître sera disponible pour vous servir au moment même de votre mort ? Alors faites de votre mieux maintenant. Je vous dirai une chose. Le coeur est un coeur s'il est tourné vers Dieu. L'âme est une âme si elle se jette dans l'Ultime Réalité. Nous devons essayer d'atteindre l'état immuable. Lorsqu'on vise un tel but, des changements sont nécessaires. Ces changements développent de l'énergie pour notre croissance Ultime. Il y a beaucoup de gens intelligents, mais ils n'essayent pas d'accomplir ce qui est le plus important. De telles personnes ne sont pas vraiment intelligentes. Connaissez-vous ma

définition de l'intelligence. L'intelligence est ce qui est tangible à l'intérieur. J'appelle un intellectuel celui qui a des talents intérieurs, et quand il fait une recherche intérieure. A vrai dire, c'est un tel homme qui est intelligent !"

La générosité du Maître est si extrême qu'elle ne pourrait être qualifiée que de divine. La Mission abonde d'abhyāsis qui, par la Grâce du Maître, ont atteint la Libération, et continuent leur développement sous sa direction. Nous pourrions peut-être estimer que ce n'est qu'un service qu'un Maître doit à un abhyāsi. Mais que peut-on dire de tous ces cas où le Maître a libéré des âmes en tenant compte d'autres considérations que celles des abhyās sous sa conduite ? De tels cas témoignent de sa générosité envers tous ceux qui sont sous sa protection. Ayant dit tous ceci il n'en demeure pas moins que la Libération est un accomplissement d'un ordre inférieur par rapport à l'étendue des possibilités qu'offre le système yogique de Sahaj Marg. Je cite encore une fois le Maître pour appuyer ce point de vue. "Le but le moins élevé de la vie humaine est celui de la Libération, elle est estimée comme suffisante en soi. Plus heureux est celui qui va plus loin dans le royaume de Dieu. A mon avis la Libération est une vue très étriquée de la Réalité car nous devons avancer toujours plus loin pour

rejoindre l'ultime destination de l'homme. Lorsqu'on est sous le charme de la Libération, on oublie le prochain vrai pas, c'est une erreur très courante parmi les êtres humains. C'est aussi la faute du Maître s'il n'encourage pas ses disciples d'aller vers le Plus Haut, que nous appelons Laya Avastha ou l'absorption en Brahmam. Lorsqu'un homme franchit le Centre et traverse les Sept Anneaux de Splendeur il entre dans un état sans état. Ensuite il va plus loin. A ce stade naît la Sagesse Divine, suivie finalement par la vision de l'Absolu. Toutefois, le voyage ne s'arrête pas là, car par la suite vient Laya Avastha. Mais cela est l'oeuvre de Dieu. Seul Lui peut le faire. Bien que ce soit la fin de toutes nos activités, quelque chose demeure pourtant. J'ai appelé ceci nager dans l'Infini. Lorsque commence Laya Avastha en Brahmam, il se produit une très forte rotation dans la région sous le nombril, ce qui exige une surveillance. Ceci est du ressort du Maître. Par la suite ce même mouvement rotatoire se déplace et monte pour gagner la proéminence occipitale. Le processus est alors terminé ! Une certaine énergie persiste parfois dans le cerveau mais elle diminue petit à petit. Nous avons atteint un stade maintenant qui est rarement conféré aux êtres humains. Il n'est conféré qu'à celui qui est mort à ce monde et qui ne vit que pour Dieu. Autrement dit, il devient

un mort vivant. Même une quantité de bhakti ou de tapas ne saurait produire un tel résultat. Le seul moyen est de s'associer à un Maître qui a lui-même atteint cet état sans état, écartant toute autre forme d'adoration sauf celle du Dieu, l'Absolu."

La Libération n'est qu'un don, et un don à bon marché, comme l'affirme le Maître lui-même. Lorsque nous la demandons, nous ne sommes que des mendiants, bien que ce terme soit réservé en général à des avantages matériels. L'essence de l'enseignement du Sahaj Marg réside en ce que nous devrions rechercher le Maître pour lui-même, et non pour ce qu'il peut nous donner. Nous ne devrions rien solliciter de lui, mais lui demander qu'il se donne à nous. Le Maître languit d'un aspirant de cette trempe, espérant envers et contre tout qu'un tel être viendra. Comme le Maître me dit une fois, sur un ton affligé, "Il est moins difficile de trouver un vrai Maître que de trouver un vrai disciple. C'est une chose très rare. .

Il y a plusieurs années, quand je me suis rendu à Tirupathi pour l'inauguration d'un Ashram de la Mission qui venait d'être construit, j'entendis une histoire très émouvante concernant notre soeur Kasturi. Lors d'une de ses visites précédentes à Tirupathi avec le Maître, quelqu'un lui proposa de la conduire à Tirumalai et de lui montrer le temple bien connu que des pelerins de tout le pays

accourent voir en foule pendant toute l'année. On raconte que notre soeur Kasturi, avec un sourire serein, indiqua le Maître et dit : "Puisque je suis avec le Créateur Lui-même, pourquoi aurais-je besoin de regarder Sa création ?"

Le cri immortel du grand mystique Soufi, Rabia, est tout à fait à propos ici :

"Oh Dieu ! Quelle que soit la part de ce
monde que Tu m'aies allouée,
Donne-la à Tes ennemis
Et quelle que soit la part du monde
futur que Tu m'aies allouée,
Donne-la à Tes amis.
Tu es assez pour moi. "

"Oh Dieu ! Si je T'adore dans la crainte
de l'Enfer.
Brûle-moi dans l'Enfer.
Et si je T'adore dans l'attente du Paradis ;
Evince-moi du Paradis.
Mais si je T'adore pour Toi-même
Ne me refuse pas Ton Eternelle Beauté !"

Que nous ne puissions accéder au Divin que par l'intermédiaire d'un guru est la plus grande vérité enseignée par l'Hindouisme. Le guru est Dieu dit cette plus profonde des Religions. Nous devons réaliser cette vérité dans le cadre de nos propres vies.

J'eus une séance de méditation individuelle

avec notre soeur Kasturi vers la fin 1972, si mes souvenirs sont exacts. La séance commença par une expérience où quelque chose obstruait mon chemin. J'eus l'impression qu'un rouleau compresseur barrait ma route. Après un court instant, je surmontai cette obstacle et continuai mon chemin. Je découvris un énorme personnage, droit devant moi, assis comme un Bouddha. Il fut de couleur or et d'apparence magnifique. Son visage rayonna d'une beauté céleste et refléta l'éclat doré du soleil. C'était Lalaji, le Grand Maître. Puis il me sembla que je tombais en avant, que je tombais droit en lui. La séance prit fin à cet instant.

Je narrai l'expérience à Kasturi. Elle dit : "Oui il y avait un obstacle au début. Je l'ai vu comme une charrette barrant votre chemin. Votre expérience de Lalaji est juste. Quel merveilleux système que le nôtre ! Mon frère, un très grand secret vous a été révélé aujourd'hui. Lorsqu'on commence à fusionner avec notre Maître, l'on commence automatiquement à fusionner avec Lalaji aussi. C'est ce secret important qu'a révélé votre expérience." Plus tard je réfléchis à tout cela, puis en un éclair, il me vint à l'esprit comme une Révélation que ceci impliquerait que nous accomplissions automatiquement la fusion avec Brahmam aussi puisque le Maître et le Grand Maître ont obtenu tous les deux Laya Avastha avec

Brahmam. Cette expérience m'a été accordée par la Grâce du Maître pour me prouver par une expérience personnelle consciente que Laya avec le Maître n'était autre que Laya avec Brahmam ! Nous ne savons rien de Dieu. Nous ne savons ni où ni comment Le chercher. Mais le guru nous est envoyé dans le but précis de nous apprendre comment, par son intermédiaire, L'atteindre et fusionner avec Lui !

Dans les paroles immortelles de St. Augustin :

"L'homme est ce qu'il aime.
 S'il aime une pierre il est une pierre ;
 S'il aime un homme il est un homme ;
 S'il aime Dieu - je n'ose dire plus,
 Car si je disais qu'il serait alors Dieu,
 Peut-être que vous me lapideriez !"

Je termine cette ouvrage sur une prière de Blake, un grand mystique de l'Occident.

"Oh Sauveur ! Imprègne moi de Ton esprit
 d'humilité et d'amour.
 Annihile mon égoïsme.
 Soit ma vie toute entière. "

Que le Maître nous imprègne de Sa propre Sagesse Divine, nous permettant de ne rechercher que ce que nous devrions rechercher, et de ne trouver que Celui que nous devrions trouver.

POSTSCRIPTUM

Dans la soirée du mercredi 15 mai 1974 je conduisais un Satsangh collectif au centre de notre Mission à Madurai. Le groupe tout entier était plongé dans le silence. Il n'y avait pas la moindre rumeur d'un bruit. Une tranquillité régnait sur l'assemblée, une tranquillité calmante et apaisante, inspirant la détente et l'absorption. C'était à ce moment que je discernais la présence du Maître auprès de moi. Je distinguais une voix comme si elle vibrait en mon coeur. Dire que c'était une voix ne serait peut-être pas exact. Car ce n'était pas un son tel que nous avons l'habitude de l'entendre. La qualifier de vibration serait plus près de la vérité, un retentissement imperceptible par les sens, que j'ai traduit comme un son. Ce que le Maître me dit était la chose suivante : "Beaucoup ont écrit au sujet de la Mission. Beaucoup ont écrit au sujet de la méthode. Ecrivez, vous maintenant, au sujet du Maître." C'était un ordre que je me hâtais d'exécuter. J'ai commencé le travail deux jours plus tard, le vendredi 17 mai à Munnar, avec des remords de conscience d'avoir perdu deux jours. L'ouvrage fut achevé le vendredi 23 août. Ainsi, à la demande

expresse de mon Maître, ce livre se trouve entre vos mains.

Le Maître a enseigné que l'on peut se montrer possessif à l'égard de trois choses en ce monde : le Maître, Sa Mission et Sa Méthode. Ce livre est donc intitulé "Mon Maître."

Pour moi l'exécution de cette ouvrage a été une joie et une Révélation. J'espère qu'il en sera de même pour vous :

A handwritten signature in black ink, written in a cursive style, which reads "Rajagopalachari".

Madras le,
1er déc. 1974

P Rajagopalachari

GLOSSAIRE

- abhyās : La pratique d'un aspirant.
- abhyāsi : Un aspirant qui pratique le Yōga dans le but de réaliser Dieu.
- acharya : Un Maître ou Guru.
- advaita vedānta : Le Vedānta du non-dualisme.
- ahimsa : La non-violence.
- ahimsa paramodharmaha : La non-violence est un devoir primordial.
- amavasya : La lune noire ou la nouvelle lune.
- Anjuna : Prince mythique à qui Krishna enseigne le Yōga dans la Bhagavad-Gītā.
- āshram : Lieu où les disciples, sous la direction d'un Maître, vivent et se rassemblent.
- Babuji : Petit nom affectueux conféré à Ram Chandra par les membres de sa famille et ses disciples.
- banian : Une chemise.
- bhakti : Dévotion. La voie du service de Dieu.
- bhōg : Jouissance.
- Birla : Un homme d'affaires indien qui a la réputation d'être fabuleusement riche.
- Brahma Laya : Fusion avec la Réalité absolue.

chela : Disciple.

dacoit : (En Inde et en Birmanie) un membre d'une bande de voleurs armés. Vol avec violence.

darshan : Voir. Regarder. Une vision.

dharma : La loi morale juste. Le devoir.

dhoti : Une étoffe revêtue par un homme et drapée autour de la taille pour former un vêtement allant jusqu'à mi-jambe. Ressemble à un sarong.

Gītā : Un épisode de Mahābhārata, poème épique hindou dans lequel Krishna expose la doctrine de l'action sans égoïsme, accomplie comme un devoir. Le texte le plus connu de toutes les Ecritures sacrées hindoues.

gnāna kanda : La Connaissance. Le Yōga de la Connaissance.

grihasta : L'homme marié.

Hanuman : Une déité avec une tête de singe réputée d'avoir franchi la mer entre l'Inde et Sri Lanka d'un seul bond.

Hatha Yōga : Yōga pratiqué par l'intermédiaire du corps.

himsa : La violence.

hookah : Une pipe avec un filtre à eau.

jīvan mūkta : La Libération de son vivant.

Kabir : Saint et poète, XVI siècle.

kama : L'amour sensuel. Désir lascif.

karma : "Acte". La loi de cause à effet. Compensation de l'"action".

karma kanda : La partie des Védas qui traite de rites et de cérémonies.

karna mantra : Un mantra recité dans l'oreille d'un moribond.

kosha : Littéralement "étui" ou "fourreau" séparatif.

Krishna : Incarnation de Vishnu. Il enseigna le Yōga à Arjuna dans la Baghavad Gītā.

krodha : La colère.

kurta : Une longue jaquette.

lakh : 100,000 Rupees.

Lalaji : Petit nom conféré à l'Adiguru, Ram Chandra de Fatehgarh, par ses disciples.

laya : Union. Fusion.

laya avastha avec Brahmam : La fusion totale avec la Réalité absolue.

mahāpralaya : La dissolution de l'Univers.

mantra : Série de sons d'une grande puissance. Formule rituelle.

mōksha : L'état de celui qui est libéré de māyā.

Mughal : Un Empereur.

mūkti : La Libération.

pahalwan : Un moniteur de culture physique.

pind pradesh : La région du coeur.

pradakshina : Circonvolution.

pranasya pranaha : L'essence de la vie.

pūjā : Une pratique prescrite par un Maître spirituel. Dévotion.

pundit : Un théologien. Un érudit ou Brahmin.

pyjamas : Un costume en étoffe légère ressemblant à des pyjamas mais porté comme vêtement de jour.

rishi : Une entité, ni Dieu ni démon, qui voit la Vérité telle que décrite dans les Védas.

sabash ! : Exclamation d'appréciation.

sādhana : Un exercice d'entraînement spirituel.

samādhi : Un état où il y a absence de sensation.

sankalp : Une idée subtile.

Sahaj Marg : Littéralement la "Voie Naturelle". Méthode d'entraînement spirituel conçu par Shri Ram Chandraji de Fatehgarh adaptée aux besoins de notre époque et basée sur le soutien du Maître au moyen de la transmission de sa propre énergie spirituelle.

saheb : Monsieur. Titre de politesse et d'estime.

samskāras : Impressions sur le corps causal.

sannyāsin : Celui qui a fait voeu de renonciation.

sansthā : Tradition spirituelle.

satsangh : Communion avec des saints, des sages et des chercheurs de la vérité.

shanti : La paix.

siddhis : Pouvoirs occults.

tamasha : Une plaisanterie.

tapas : Pénitences. Austérités pratiquées en vue de parvenir au Spirituel.

tarpana : Un rite en mémoire de ses ancêtres.

tirtha yatra : Pélerinage à des temples et

fleuves sacrés.

ustav : Une fête religieuse.

vairāgya : Un état de détachement.

vaishnav acharya : Maître ou Guru d'un secte vishnouiste.

Vasant Panchami : Fête du cinquième jour du printemps.

Védas : Littéralement "science", "savoir". L'ensemble des Ecritures tenues pour révélées par la tradition brahmanique. Au nombre de quatre, ils sont : Rig Véda, Yajur Véda, Sama Véda et Atharva Véda.

Védanta : Un système de philosophie hindoue. La dernière partie des Védas, les "Upanishads".

vidēha mūkti : Un stade supérieur au jīvan mūkti.

vrittis : Tendances mentales.

Yashoda : La mère de Krishna.

yatra : Voyage. Déplacement.